LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

15 JANVIER 1949

LA PENSÉE RELIGIEUSE DE ROMAIN ROLLAND . . .	PAUL CLAUDEL . . . . . *de l'Académie française*	193
LES PLAISIRS DU VOYAGE. — *Troisième partie*	PIERRE BENOIT . . . . . *de l'Académie française*	212
AFRIQUE NOIRE. — II	MAURICE GENEVOIX . . . . *de l'Académie française*	243
UNE VICTOIRE NAVALE FRANÇAISE EN 1941. — *KOH-CHANG* . .	PIERRE VARILLON	258
L'ÉTAT SIONISTE ET LES DÉCISIONS DE L'O.N.U.	JEAN DE SAINT-CHAMANT. .	276
PIERO DELLA FRANCESCA ET LES FRESQUES D'AREZZO	JEAN-LOUIS VAUDOYER. . .	294
A PROPOS D'UN CENTENAIRE (1849-1949). — *LES HOPITAUX PARISIENS*.	Dr PIERRE VALLERY-RADOT .	312
CHEZ LES ÉTRUSQUES	D.-H. LAWRENCE	322
LA PRÉHISTOIRE ET SES RÉCENTES DÉCOUVERTES	JULES CARLES.	333
ÉVASIONS ET PROMENADES. — *A VERSAILLES*	MARTIAL-PIÉCHAUD.	345
ESSAIS ET NOTICES. — *LE FAUX EN PEINTURE*.	JACQUES CHAMBAUDET. . .	351
LECTURES ROMANESQUES	GÉRARD D'HOUVILLE. . . .	355
DANSE, CINÉMA, CIRQUE.	ROGER LANNES.	363

A TRAVERS LA PRESSE. — MENUS-PROPOS. — LES LIVRES.

LE NUMÉRO — 192 PAGES — 130 francs

15, rue de l'Université - PARIS

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES
DES DEUX MONDES
Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France métropolitaine et Union française, six mois... **1.500 fr.**
Étranger, six mois (12 numéros)..... **2.300** fr. français.
Étranger, un an (24 numéros)..... **4.500** fr. français.

On s'abonne aux bureaux de **La Revue,** chez les libraires, ainsi que par correspondance adressée 15, rue de l'Université, Paris (7e).

Dans ce dernier cas, prière d'envoyer le montant de l'abonnement par mandat, par chèque postal Paris 5888-40, ou par chèque bancaire au nom de **LA REVUE.**

Pour tout changement d'adresse, prière d'envoyer la somme de 12 francs en timbres-poste, ainsi qu'une ancienne étiquette. Pour toute demande de renseignements, prière de joindre un timbre pour la réponse.

Conformément aux usages actuels, seuls les textes dactylographiés seront examinés. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées dans **La Revue** *sont interdites dans tous les pays.*

LES LIVRES

WASHINGTON OU MOSCOU, par Pierre Frédérix ; 1 vol. in-16. Hachette.

Après avoir étudié et analysé la « religion » et l'« empire » soviétiques, puis la « religion » et l'« empire » américains, remontant aussi haut qu'il était nécessaire dans l'histoire des deux grands pays, exposant la formation de leur idéologie et leur expansion territoriale, l'auteur en vient à l'antagonisme américano-soviétique, les Etats-Unis étant, au regard des Soviets, la puissance capitaliste par excellence. Cet antagonisme, en puissance et latent dans la période d'avant-guerre, mis en sommeil pendant l'alliance contre l'hitlérisme, a pris progressivement, après la fin des hostilités, un caractère aigu et grave. Depuis la chute d'Hitler l'univers tend à se diviser en deux camps hostiles : d'un côté l'Amérique à laquelle se rallie l'Angleterre et les autres pays de l'Europe occidentale, de l'autre l'U. R. S. S. avec ses satellites. Pour M. Pierre Frédérix, cette division du monde entre deux puissances et deux doctrines rivales est un fait dont il faut, bon gré mal gré, s'accommoder. Washington et Moscou sont devenus plus que des capitales d'États, des capitales d'empires et d'idéologies. Ainsi, pour les divers pays du globe, se pose le dilemne : *Washington ou Moscou.* Est-ce à dire qu'en voyant les incidents, les frictions se multiplier entre les deux pays, il faille admettre qu'une troisième guerre mondiale est inévitable ? La solution du différend doit être recherchée dans la coexistence des deux systèmes, dans un partage du monde entre les deux puissants empires. Au prix de quelque bonne volonté et de compromis, ce n'est pas impossible. Washington et Moscou doivent comprendre que leur intérêt est de se supporter l'un l'autre. C'est sur une suggestion optimiste que se termine le livre de M. Pierre Frédérix qui expose, avec une grande richesse de documents et de vues, le problème dont toutes les imaginations, à l'heure actuelle, sont hantées.

LA PENSÉE RELIGIEUSE DE ROMAIN ROLLAND

Je n'ai pas l'intention de procéder à une étude, comme on dit, exhaustive de l'œuvre et de la pensée de Romain Rolland. Je n'ai choisi d'en envisager que le côté pour moi le plus intéressant, et, à ce que je crois, le plus essentiel. La vérité d'ailleurs est que personnellement je ne l'ai rencontré qu'aux deux bouts de sa vie, au commencement et à la fin de sa longue carrière. Pendant deux ans, au cours de rhétoriques successives, sur les bancs du lycée Louis-le-Grand où nous maintenaient nos échecs respectifs, lui, à l'École Normale, et moi, j'ai honte de l'avouer, à l'humble baccalauréat, lui dans les rangs des vétérans et moi dans ceux des nouveaux, nous avons entretenu des rapports plutôt lointains. Ce n'est qu'assez longtemps plus tard, étudiants, qu'une conversation fortuite au sortir des concerts du Conservatoire nous révéla des enthousiasmes communs. Nous jurâmes de nous retrouver et nous fûmes l'un et l'autre fidèles à notre serment : je dois dire que ce fut cinquante ans plus tard, juste à la veille de la catastrophe qui, séparant la France par le milieu, rendait les contacts entre nous, sinon impossibles, difficiles. Tout de même, paradoxalement, intimes. Je lus avec infiniment d'intérêt les livres de Romain Rolland dont jusque-là des préjugés divers m'avaient éloigné. Romain Rolland de son côté apprit à mieux connaître les miens. Il y avait de lui à moi, en plus d'une sympathie entre nos deux âmes que l'on peut appeler constitutionnelle, un précieux intermédiaire pour nous expliquer et nous révéler l'un à l'autre. Peut-être y avait-il plus encore. Dans ces années solennelles et dépouillées qui précèdent la mort, qui sait si l'impétuosité d'une foi brutale ne venait pas au secours chez notre ami de l'un des deux courants, le plus secret mais aussi le plus profond et le plus impérieux, qui, dans ce cœur sincère, se partageaient la pente, pareils à ces

thèmes en apparence antagonistes qui au terme d'un long discord s'entraînent l'un l'autre vers la résolution.

L'œuvre de Romain Rolland présente bien des aspects. Dramaturge, critique, romancier, musicien, polémiste, j'estime cependant que, chez lui, c'est la préoccupation religieuse, le sens de Dieu, qui fournit la tendance axiale et qui imprime à cette longue vie et à cette réalisation composite son caractère d'unité. « Je crois en Dieu », écrit-il en 1912 à Paul Seippel. Et précédemment, dans une lettre déchirante qu'au moment de son divorce il adresse à sa première femme : « j'ai Dieu où me réfugier ». Et en 1921, protestant contre l'interprétation que certains de ses amis donnaient à son livre le plus agressif, *Liluli*, et qui y voyaient « le spasme qui saisit l'homme de foi devant les ruines de sa foi » : « moi, s'écrie-t-il avec indignation, dont la vie n'a été qu'une âpre et inlassable ascension du fond du pessimisme où ma jeunesse se débattait ! Aucun de mes amis ne conçoit ma foi profonde. Ils ne sont pas religieux. Tous ceux qui croient (ou plutôt qui veulent croire) en quelque chose, leur foi ne dépasse pas un idéal politique ou social, d'ailleurs irréalisable. La majorité des Français m'a rejeté comme un athée parce que je ne croyais pas à la « Patrie Française ». La minorité qui m'a suivi ne peut imaginer que je ne croie pas à l'Occident ou à l'Europe ou au prolétariat ». Et nous sommes maintenant en 1927 : « Je suis un homme croyant, écrit-il, croyant en tout ce que j'aime, en tout ce que j'écris, en tout ce que je fais. » Et j'aurais d'autres affirmations encore plus énergiques et plus précises, datant des toutes dernières années de la vie de Romain Rolland, à citer.

On me dira que la religion, que la foi de Romain Rolland, si elle a pénétré toute sa vie, toute son activité de penseur et d'artiste, n'a jamais pris la forme dogmatique, ne s'est jamais pliée à aucune discipline précise. Je l'avoue, et, comme catholique, je le regrette. Mais je sais aussi que l'insuffisance du contour ne signifie pas une absence essentielle, et que l'obscurité de l'appel, pour lui comme pour Beethoven, ne fut que l'aiguillon du désir et de la recherche. C'est cette intensité de la foi, c'est cette sincérité à la poursuite d'un idéal qui ne se dérobe que pour nous entraîner, qui a valu à Romain Rolland tant de sympathies passionnées venant des régions les plus diverses. C'est elle qui explique le succès de cette Association des Amis de Romain

Rolland dont je suis le président, et qui compte des membres dans tous les pays du monde, appartenant aux opinions les plus contrastées. A tous c'est moins un sommet qu'il montre distinctement dans le ciel qu'un ébranlement qu'il communique, une certaine impatience de la plaine au profit de l'altitude.

Il importe cependant de dissiper un malentendu. Les conceptions religieuses de Romain Rolland n'étaient pas celles de la foi catholique, mais jamais il n'a été un ennemi de l'Eglise qui les professe. Dans l'une des lettres que je citais tout à l'heure il se défend avec une espèce d'horreur de l'imputation d'*anticléricalisme* à la manière de cette école de politiciens et de penseurs qui a encore des représentants. Il blâme la revue *Europe* qui sacrifiait à cette tendance. De son admirable correspondance avec sa vieille amie Malwida von Meysenbug qui vient d'être publiée et où j'ai puisé largement, j'extrais les passages suivants bien caractéristiques :

« Je n'aime pas les vilenies que les Italiens commettent contre leur passé (art et papauté). (Je m'aperçois qu'en 1793 j'aurais bien pu combattre contre la Révolution). Je suis blessé des provocations contre la France, et je le suis même de cette levée de boucliers contre Léon XIII mourant, L'excellent Léon XIII paiera pour les fautes de ses prédécesseurs : mais ce que ne virent pas les Garibaldiens, c'est que ses successeurs moins dignes récolteront le fruit de ses humiliations et de ses avanies. Déjà, depuis 1870, le catholicisme a rallié une foule d'âmes, croyantes mais tièdes, et un peu indifférentes. Si cela continue, il grossira d'un nouveau contingent d'incrédules comme moi, qui ne suis pas catholique, qui volontiers aurais détesté les catholiques, et qui me sens devenir papalin de jour en jour. Après tout la Papauté, malgré tous ses vices et toutes ses tares, n'en a pas moins été le plus vaste effort de l'idéalité pour prendre un corps sur la terre. Et ce n'est pas demain que l'Art se trouvera prêt à lui succéder ».

Et un peu plus tard (nous sommes en 1893) :

« Les attaques contre M. Monod continuent, mais elles prennent un caractère plus général, elles visent maintenant les protestants et la Ligue morale qu'elles traitent de cléricalisme déguisé. Elles n'ont, mon Dieu, pas si tort : je ne comprends pas que le Desjardinisme ou le De Vogüisme n'aient pas senti d'abord qu'on ne pouvait fonder une morale religieuse sans reli-

gion — sur le sentiment moral inexpliqué, incontesté, en l'air. Il faut, à mon avis, choisir : ou laisser toute liberté à la volonté et aux passions, ou rattacher le sentiment du bien et l'idée du devoir, non pas à une loi à la Kant (que rien ne prouve, que tout conteste, dans le subjectivisme universel), mais à un Dieu vivant, ou à un homme divin, en un mot à l'Unité éternelle. Si l'on ne donne pas de cette Unité l'intuition par la philosophie, l'art ou la foi, on ne peut bâtir de loi — morale ou esthétique. Il n'y a pas de lois du hasard ou du passager ; il n'y a pas de religions fondées sur le sens du devoir ou d'une belle musique : il y a des morales et des œuvres d'art, de bonnes actions et de belles musiques, fondées sur des religions. (Les quatuors de Beethoven ne sont-ils pas l'expression d'une religion ?) Ces religions sont inconscientes ou raisonnées. Ce serait l'œuvre des clairs génies de répandre sur les autres la lumière attendue. Mais on ne bâtit rien sans la foi — et c'est le tort des Desjardins de l'avoir cru. C'est ce qui m'en a toujours éloigné. La religion morale est un cléricalisme comme l'autre, au moins aussi incomplet. Je n'ai pas besoin de dire que je suis de son côté, je suis du côté de tous les « cléricalismes ». (Dois-je mettre le point d'ironie?) Mais je ne suis pas dans ses rangs : elle est trop sceptique pour moi : elle me semble un compromis entre la lumière et l'ombre, à mi-chemin de la révélation et du mensonge. »

Et enfin, nous sommes en 1895 :

« Le Pape aurait dû, à vous entendre, rétablir un culte « épuré et idéalisé », c'est-à-dire renoncer au catholicisme. Mais quoi ? se faire protestant ? quel protestantisme ? Se faire philosophe ? quelle philosophie ? Quand je saurai une forme de pensée certaine, d'idéale religion, où tous se puissent réunir, alors je penserai comme vous que le Pape doit abdiquer. Cette religion, je la cherche, je l'implore de Dieu, j'en attends la révélation, j'en pressens la lumière, — mais elle n'est pas parue. Et, jusqu'à ce jour, le Pape reste le plus grand pouvoir moral qui groupe des millions d'hommes. Il serait coupable de le détruire — au profit du néant. »

Ce point de vue, je le sais, est resté celui de Romain Rolland jusqu'à la fin de sa vie. Quand je refis connaissance avec lui et que, partageant les préjugés courants, je lui reprochai d'être un ennemi de la religion catholique, il parut surpris et mécontent, et se défendit avec énergie contre cette accusation. Il suffirait d'ailleurs d'une œuvre comme le beau drame intitulé : *Saint*

Louis, pour donner à celle-ci un démenti éclatant. La pensée de Romain Rolland est toujours restée celle que je trouve dans une lettre datée de 1898 : « Je suis certain que le catholicisme, le grand, le vrai catholicisme, n'est une gêne pour aucune pensée puissante, pas plus pour la pensée d'un peuple que pour celle d'un génie. »

Personnellement je n'irais pas tout à fait jusque là. Mais qui nierait qu'il y a des gênes bienfaisantes, des gênes nécessaires, indispensables ?

Dans son livre intitulé *le Voyage intérieur*, Romain Rolland a consacré quelques pages à cet éveil à la vie spirituelle, qui, pour lui comme pour beaucoup de ses contemporains, se fit, cruellement, douloureusement, dans la constatation d'une absence et d'une privation. Fils pourtant d'une mère profondément croyante, l'enfant, comme beaucoup d'autres, ne paraît pas avoir rencontré ces mains dont parle le *Cantique des cantiques*, « qui distillent la myrrhe » et qui lui eussent ouvert les yeux à la merveille chrétienne. Comment s'en étonner ? Le catéchisme à cette époque n'était pas avant tout, comme il devrait l'être, une introduction à l'Évangile, à la Vie du Christ, mais un recueil de définitions abstraites, un herbier de vérités desséchées, assez comparable au Jardin des Racines grecques, qu'on s'incorporait sans les comprendre. « Je ne trouve rien dans ma substance, écrira-t-il, de ce Dieu *monos*, de ce Dieu étranger que l'on m'a fait manger. Je l'ai rendu, il ne s'est pas assimilé ! Même en ces jours lointains où on me l'ingurgitait à la cuiller, je l'avalais tout rond, tout rond il a passé. » Bien sûr ! Je relisais récemment ce catéchisme pour le diocèse de Meaux rédigé par le grand Bossuet lui-même. C'est un chef-d'œuvre au point de vue théologique, mais on se demande ce que des enfants, ces petits pourtant que le Verbe incarné a recommandé de laisser venir à lui, ont bien pu en goûter et en retenir. Et voilà la pitance que, il n'y a pas si longtemps encore, on proposait à des cœurs qui s'éveillent, en avance de l'esprit, en même temps que les sens, et pour qui l'éducateur devrait avoir tant de tendre compassion ! *Ils demandaient du pain*, dit l'Évangile, *et on leur a donné une pierre* ; mais ce n'est pas tous les jours que les pierres se changent en pain ! La liturgie elle-même à cette triste époque, si mal comprise, si empoisonnée par le mauvais goût bourgeois, quelle impression pouvait-elle faire sur une âme en qui s'éveillaient

des forces impétueuses et profondes, qui postulaient Dieu et à qui l'on refusait aliment ? On lit dans *le Seuil* : « L'histoire, la science, la vie, du réel ou du passé, quel roman perpétuel ! La religion d'église, quel pensum assommant ! Néant des lectures religieuses offertes aux petits catholiques français ! La Bible, je ne l'ai jamais lue, enfant. L'avons-nous jamais lue une fois tout entière en notre vie, mes anciens camarades du collège clamecyois ? » Quelle confidence effrayante ! Romain Rolland avait lu et longuement étudié les livres sacrés hindous. Mais son éducation chrétienne n'avait réussi qu'à le détourner et le dégoûter du document fondamental de notre foi ! Combien il le connaissait mal, on s'en aperçoit par l'image conventionnelle, suivant la mode de l'époque, qu'il se fait du Dieu de l'Ancien Testament : un tyran féroce, capricieux, méchant ! tout le contraire de son Fils, ce qui ne laisse pas d'être assez curieux. Ce n'est que tout à fait à la fin de sa vie que Romain Rolland a l'idée de prendre connaissance des titres originaux sur lesquels s'appuie la foi de ses pères.

L'enfant, pour comble de malheur, venait d'être transplanté à Paris : il respirait l'air affreux de cette affreuse époque. « Quelques mois à Paris firent bâiller toutes les portes. Derrière il n'y avait rien. Le Maître avait laissé la Maison délabrée, pleine de crépuscule. (Pouvais-je savoir alors que c'était celui de l'aube et non pas de la nuit?) Je ne puis dire à quel point les esprits de tous ceux qui m'entouraient, maîtres et camarades, toute l'atmosphère morale de Paris vers 1880, étaient *Déicides*. Et comme, sans m'en douter, l'essence de mon être était — fut toujours — religieuse, *c'était moi que l'on tuait*. Mon être se diluait, l'esprit en néant de l'air et ma chair en ruisseau du cimetière. Je tombais. Plusieurs fois dans la rue... je devais brusquement crisper la mâchoire et m'enfoncer les ongles dans la paume, pour me retenir sur la pente. Qui marchait ? Un fantôme parmi d'autres fantômes. Rien n'était...

« J'ai respiré de quinze à dix-sept ans les vapeurs de l'abîme. Aussi quelles tentations, penché sur la rampe de fer, au cinquième de notre nouveau logement, quelles tentatives de se laisser aspirer par le vide béant, en bas ! Pas un effort à faire ! S'abandonner seulement. Mais, la chair hérissée, je m'arrachais d'un coup de reins au monstre qui me guettait. Tout de même, le Dieu inconnu, la Force, mon Destin, m'empoignait par la nuque. Ordre de vivre !

« Mon premier acte d'énergie, à cette heure d'adolescence où je sombrais sans Dieu, fut de rompre avec ma religion. Ce fut mon acte le plus religieux. Par respect pour moi-même et pour le Dieu caché, je n'ai pas voulu feindre, mimer le semblant de croire, recrépir la façade, m'obstiner à pratiquer. Dieu ! je suis franc avec toi ! Je ne vais plus à ta Messe. Je la sais trop auguste pour agenouiller devant ton sanglant sacrifice un corps veuf de son âme, et dont la bouche remue des oraisons à vide. Je ne crois pas en toi...

« Ne pas croire, c'est encore croire. Tu ne me nierais point si nous n'étions aux prises... »

« Ma rupture avec le catholicisme fit saigner le cœur de ma mère. Indifférente, l'Église ne fit pas le moindre effort pour me retenir au bercail : elle attendit, sous l'orme, que je revinsse la trouver. »

Sous l'orme ? Non point sous l'orme, cher et pauvre ami, mais « sous le térébinthe », sous l'ombre de ce térébinthe où l'œil du Christ distingue « ce véritable Israélite », cet homme de bonne volonté qui ne devint pas le moindre de ses apôtres, jusqu'à se laisser arracher la peau pour la foi.

« Ce qui me sauva, continue Romain Rolland, ce fut l'adoration que je partageais avec ma mère, pour la bonne déesse de ma vie : la Musique. Elle fut en ces années mon vrai culte religieux. Notre culte commun, quotidien. Elle l'est toujours restée. Mais mon adoration pour elle avait alors l'ivresse ingénue du jeune amour qui, pour la première fois, dévoile timidement le corps de la bien-aimée. Je la caressais des doigts fiévreux, sur le clavier. Chaque jour, entre la classe du matin et celle de l'après-midi. Et le soir, après souper. L'heure sacrée... »

Cette influence bienfaisante de la musique, nous la verrons constamment au cours de cette étude se prolonger et se développer sur la carrière de Romain Rolland, qui cependant ne devint jamais ni un compositeur, ni un virtuose. Non point un art, encore moins un métier, mais, il le dit avec raison, une religion. Cette modulation qui, par une disposition de la Providence, a emprunté la gamme, la distinction de ses sept notes à une hymne de Saint Jean Baptiste, à cette voix qui précède le Verbe, c'est elle qui vint à cette âme aveugle et incarcérée pour lui apporter courage, expérience et expression. Cette modulation secrète, ou, comme disaient les gens du Moyen âge, ce souffle,

réglé, ce neume de jubilation invincible, plus tard Romain Rolland, à diverses reprises, croira lui avoir trouvé le support et le secours d'une philosophie et d'une ascèse. Ce fut d'abord Spinoza, puis Tolstoï, plus tard les Hindous, mais toujours le maître, le vrai maître, le guide auquel il ne cessa jamais, d'un bout à l'autre de sa longue carrière, de s'attacher avec une dévotion de plus en plus intense, curieuse et passionnée, et auquel il consacra presque exclusivement les dernières années de sa vie, ce fut le grand révélateur, le grand inspiré qu'on appelle Ludwig van Beethoven.

On m'accusera peut-être de simplification excessive si je définis Romain Rolland « un homme à l'écoute ». A l'écoute, sous le vacarme superficiel de ce qu'il ne réussit pas à étouffer ; à l'écoute, d'abord, de quelque chose, et puis, sous l'incitation de son guide, l'Ange de Bonn, peu à peu, à l'écoute de Quelqu'un. Ce sont les conditions de cette évolution, que les textes cités nous permettent bien d'appeler religieuse, qui méritent maintenant notre attention.

La présence de Dieu, la présence du divin dans la création, c'est un point sur lequel Romain Rolland n'a jamais varié, et sur lequel les catholiques n'ont aucune peine à se sentir d'accord avec lui. Le catéchisme nous dit que Dieu est partout, et les théologiens précisent dans leur langage qu'Il est partout par puissance, par présence et par essence, Le texte fondamental qui règle la question est le fameux verset de saint Paul : *In Deo vivimus et movemur et sumus.* En Dieu nous vivons et nous mouvons et sommes.

L'ordre dans lequel sont placés ces trois verbes n'est pas sans nous étonner, puisque au premier abord c'est l'existence qui semblerait devoir s'avancer, le mouvement et la vie n'en étant que l'exercice et la manifestation. Au contraire saint Paul nous dit qu'il y a d'abord la vie, une impulsion et un attrait venus de Dieu, la communication et le fonctionnement d'une énergie. Puis vient le mouvement qui est la détermination d'un *sens* aboutissant à une composition. Et enfin apparaît l'être distinct et autonome, en qui pouvoir est déposé d'administrer cette énergie en vue de sa continuation dans le temps vers une fin. (Il s'agit bien entendu d'un ordre de raison plutôt que d'un ordre de fait.) Rien dans la création n'est inerte, comme la physique actuelle nous le démontre. Le minéral n'est qu'une per-

sistance indéfinie dans l'équilibre atomique des énergies intimes dont il est la forme et la manifestation. Le végétal et l'animal pourvoient à l'énonciation, dans leur activité autonome, d'un certain terme et d'un certain rôle appropriés au vocabulaire et au drame de la Création dont ils font partie. Et enfin, chez l'homme, apparaît sous la forme parfaite, et je dirai adulte, le recours pour une fin clairement envisagée à des moyens librement débattus et utilisés. Quelqu'un qui n'est plus soumis passivement à la circonstance, qui est investi d'un pouvoir de réaction. Quelqu'un qui a un nom propre.

Tout cela, la foi le montre aux yeux du croyant dans une lumière indubitable. Mais cette foi précisément, administrée par des mains malhabiles, l'écolier clamecyois, prématurément transporté dans la forcerie parisienne, l'a perdue. Comment s'étonner que ce monde, sur lequel il ouvre les yeux, prenne pour lui l'aspect d'un chaos, source à la fois d'intérêt, de désespoir et de scandale ?

Un chaos sur lequel règne Joseph Prudhomme ! Rien de plus amer, de plus éperdu que les premiers regards jetés par Romain Rolland sur cette société repue, satisfaite et stupide des années quatre-vingts dont quelques vieilles gens, cependant, aujourd'hui encore, ont gardé la nostalgie. « Vous êtes heureuse, écrit Romain Rolland en 1891 à Malwida de Meysenbug, d'avoir vécu en ces jours d'espérance (1848). On avait goût à vivre alors ! Moi, qu'ai-je vu depuis mon enfance ? Aussi loin que je me rappelle, la patrie envahie, humiliée, Paris brûlé par les bandits ; l'esprit matérialiste et sceptique du Second Empire, aigri par les malheurs et devenu ce lourd, grossier et sanglant pessimisme d'aujourd'hui, la vieillesse incohérente de Hugo et la gloire de Zola ; la haine et le mépris partout respirés, soufflés dans l'air autour de moi ; le néant en Europe depuis la mort de Wagner ; la guerre sans cesse menaçante, l'horrible guerre, dépouillée de son auréole des temps passés, et réduite à ce qu'elle est : une tuerie que la passion ne légitime même plus ; et après, la mort — et après, rien. Je ne sais comment vous avez vu ces vingt-cinq dernières années ; mais pour moi qui n'ai vu qu'elles, il me semble que peu d'époques de l'humanité ont été plus lugubres, plus remplies du souffle de la mort. » Et un peu plus tard : « Je ne sais s'il y a de l'espérance dans l'air, mais à coup sûr il y a beaucoup de désespoir. De

toutes les promesses de la science personne n'est plus dupe parmi les jeunes générations et ceux qui y ont cru le plus en parlent aujourd'hui avec le plus d'amertume. Tout ce qu'ils défendaient leur semble plus vide encore que ce qu'ils combattaient. Il n'y a plus rien, plus rien. C'est une liquidation générale. La ressource du mysticisme leur est refusée : c'est le privilège des raisons faibles et des cœurs forts. »

Mais au commencement de ce nouveau siècle qui s'ouvrait, quelque chose, un souffle d'espérance et d'avenir, voilà qu'il se lève sur cette jeunesse désemparée ! Arrivé au terme de sa vie, dans son dernier livre, le magnifique monument qu'il a consacré à son compagnon de combat, Charles Péguy, Romain Rolland reparle avec transport de cette heure d'éveil et de libération où l'esprit humain prit les armes enfin contre le joug imposé de la matière et des disciplines de mort. *Dirumpamus vincula eorum et projiciamus e nobis jugum ipsorum.* Je cite :

« Au sortir de la brutale tourmente de l'Affaire Dreyfus et de nos propres drames intimes, qu'on était loin de percevoir la surabondance inouïe de l'heure de vie, qui gonflait tous les bourgeons de l'arbre humain, jusqu'à les faire éclater, dans les années 1900, en une violence et une splendeur de fleurs variées, filles de semis les plus divers, participant à la même sève et associés à la même mue, à une puissante révolution de la nature... » Tout cela dans la violence des oppositions et des injustices. « C'est que jamais les passions de l'esprit ne furent plus surexcitées. Jamais les fondements mêmes de son existence ne furent remis en question d'une façon plus inattendue. Jamais l'enjeu ne fut plus exaltant. Le monde de la pensée en fut bouleversé. Il ne s'agissait de rien de moins que de l'ébranlement catastrophique de la grandiose foi de l'esprit humain qui le gouvernait depuis 2000 ans, le mysticisme de la Raison... Et voici qu'à l'apogée de cette Raison impériale, à l'heure même où son pouvoir qui, si longtemps était resté le privilège d'une élite, semblait s'étendre aux multitudes... à cette heure sonnante, cette élite perçut les premières secousses qui allaient menacer sa présomptueuse certitude... Le sol tremblait et son frémissement se communiquait à l'esprit. La philosophie s'éveillait fiévreusement de son lourd dogmatisme. Un monde nouveau de la pensée allait se faire jour. Il était soulevé par un élan mystique et il explosa dans une atmosphère d'enthousiasme et de combat. »

Il est bien entendu que je ne fais pas miennes les exagérations de cet enthousiasme que j'ai partagé. La raison reste au sommet de l'esprit humain la faculté réginale. Mais un roi n'est un roi que si, pour gouverner son royaume, il se sent dans la main un sceptre infrangible et s'il offre son front, pour s'en faire une couronne, au rayon de la lumière divine.

De ce mouvement des esprits dont l'impulsion jusqu'à nos jours n'a cessé de se fortifier et de s'étendre, Romain Rolland reste l'un des principaux protagonistes. Il avait retrouvé la foi, il avait retrouvé l'espérance, ou du moins une forme appropriée à son humeur actuelle de l'une et de l'autre. Les ouvrages de Tolstoï à travers tout un fatras extravagant laissaient passer jusqu'à lui quelque chose des invitations vivifiantes de l'Évangile. De cette âme débordante d'idées, de connaissances et de sentiments, la pensée et l'expression commençaient à s'exhaler tumultueusement en toutes sortes de balbutiements dramatiques; déjà nous voyons se dessiner l'ébauche de cette épopée passionnée de caractère si original et l'on peut bien dire unique, qui devait être l'œuvre principale de la vie de Romain Rolland. Je parle de *Jean Christophe*, de cette transposition idéale de l'entreprise d'un Beethoven, qu'il prend pour guide au milieu de l'enfer déchaîné du monde moderne. Dès 1890 il en avait décrit à sa correspondante, avec une saisissante lucidité, l'allure générale :

« Vous ai-je déjà parlé de la forme artistique que je conçois du roman ou poème musical ? La matière du roman ordinaire, c'est essentiellement les faits : c'est-à-dire soit une « action », soit une suite logique d'actions qui font une vie ou le jeu de plusieurs vies en relation les unes avec les autres. La matière du roman musical doit être le sentiment, et de préférence le sentiment dans ses formes les plus générales, les plus humaines, avec toute l'intensité dont il est capable. Il ne doit pas en faire ce qu'on nomme aujourd'hui l'« analyse psychologique », mais les faire revivre sous le revêtement de telle ou telle apparence, de tel ou tel personnage, qui n'est là vraiment que pour *porter* ce sentiment, pour l'incarner en lui, le vivre, en être le maître, ou la victime. Toutes les parties du roman musical doivent être issues du même sentiment général et puissant. Comme une symphonie est bâtie sur quelques notes exprimant un sentiment, qui se développe en tous sens, grandit, triomphe ou succombe dans la

suite du morceau, — un roman musical doit être la libre floraison d'un sentiment qui en soit l'âme et l'essence. Le sentiment du Moïse, celui de certains adagios de Beethoven peuvent revêtir une autre forme dans l'univers de l'Art. Il ne s'agit que de pouvoir. Le rôle du romancier est sans doute de chercher la chaîne vivante sur laquelle se développera le mieux la trame poétique du sentiment. Mais il sera, avant tout, d'éprouver ce sentiment dans toute sa profondeur, et, par conséquent, d'être poète. Car dans le monde réel le sentiment a rarement la force ou le temps de se développer dans sa pleine liberté : à chaque moment, il est refréné ou arrêté par la vie de tous les jours. L'observation extérieure, ou même intérieure, de la réalité, est donc loin de suffire ; et il faut avoir l'âme poétique pour voir et vivre pour son compte. Ce qui *devrait* être, et ce qui *est* d'ailleurs plus réellement que la « réalité ». Telle est l'idée que je me fais du roman musical. Son charme et son danger est d'être essentiellement poétique. »

L'heure de la réalisation était venue. Romain Rolland y consacra dix ans, on sait avec quel succès. *Jean Christophe* ne lui apporte pas seulement la gloire. Il ne lui apporte pas seulement une conscience affermie de son art et de sa vocation. Il lui apporte ce que j'appellerai *la responsabilité*. Il devient un homme responsable, un homme interrogé. Car *Jean Christophe* n'est pas seulement une œuvre d'art, c'est la déclaration d'une conscience, d'une sincérité, d'une foi et d'une bonne foi. Il y a dans l'auteur une autorité, une communication avec le vrai, et de tous les coins du monde les questions affluent vers lui, des questions auxquelles il ne se sent plus désormais le droit de se soustraire. Une convergence de cœurs inquiets, de consciences anxieuses, le sollicite et, dans les deux sens du mot, l'investit. Toi, réponds !

Une réponse précise et catégorique, il faudrait être un dieu pour la fournir et Romain Rolland n'est qu'un homme. Il y a tout de même une vertu qui lui paraît préalable et indispensable à toute démarche du côté de la vérité, c'est la sincérité, le dégagement, autant qu'il dépend de notre faible nature, de tout intérêt personnel, de toute passion, de toute idole imposée, de toute sclérose de l'habitude. Malheureusement c'est là beaucoup requérir de la nature humaine, dont il est douteux qu'elle soit pratiquement capable à elle toute seule de se débarrasser de ses ténè-

bres constitutionnelles. On ne peut guère lui demander qu'un effort à l'humilité, une certaine disposition profonde à recevoir. C'est l'affaire d'une lumière venue du dehors de nous éclairer en se faisant peu à peu aimer et désirer de nous. C'est pourquoi l'Écriture nous donne ce précepte en apparence énigmatique : *Commencement de la Sagesse : possède la Sagesse.* Il faut de la bonne volonté pour l'accueillir, mais il faut de l'amour pour la préférer, et de la force, presque de l'intrépidité, pour la garder.

Cependant cette espèce de chaire présidentielle où, succédant au vieux Tolstoï, nous voyons maintenant, malgré sa répugnance, Romain Rolland installé du fait d'une espèce de consentement concentrique, d'attrait magnétique déterminé par un rayonnement spirituel, cette correspondance intime qu'elle établit de lui à toute la pensée morale de son époque, elle permet à notre ami de faire une constatation. Il n'est plus seul, comme nous l'avons entendu tout à l'heure s'en plaindre douloureusement. Il communique avec tout l'Univers dans un sentiment auquel il n'hésite pas à donner son nom véritable : le manque de Dieu, le besoin de Dieu. Nous sommes tous orphelins. Et alors, dit-il, est-ce que cela vaut la peine de se disputer ? Est-ce que cela vaut la peine de nous donner tant de mal pour nous faire du mal ? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux nous donner un peu de mal pour nous faire du bien ?

Le besoin de Dieu, oui, sans doute. Mais le manque de Dieu, la carence de Dieu, Romain Rolland sait que ce n'est pas exact. Nous n'aurions pas besoin de Dieu si, d'une certaine manière, nous ne Le possédions déjà, si nous n'avions un certain contact « tantalisant » avec Lui. Si toute l'humanité, ou, pour mieux dire, si la création entière ne communiait dans ce reproche au Père de ne pas être là, de dissimuler Son visage sous le voile de l'évidence, d'une illusion qui ne serait pas si torturante pour nous si nous ne comprenions qu'en réalité elle est une *allusion.* Cette carence commune, si je comprends bien la pensée de Romain Rolland, il nous propose d'en faire une absence constituée. Puisque nous ne voulons plus accepter en Dieu un monarque de droit divin, il nous propose en quelque sorte de l'élire au suffrage universel. On sait que l'initiale du mot ÊTRE en français, le Ê avec ses trois jambages horizontaux unifiés par une verticale, est couronnée par un signe en qui je vois une espèce de colombe

planante. Le E a disparu à nos yeux obscurcis, mais il reste l'accent circonflexe, l'esprit planeur qui rassemble, consacrant de son accolade, au commencement, à la fin et au centre de tout, une absence, un blanc, une certaine lettre muette qu'il est prêt à rendre vocale et en qui tous, sans exception, nous ne cessons pas d'être présents les uns aux autres (1). Si l'on veut une autre image, c'est l'Ecriture elle-même qui nous la fournit, quand elle nous dit que l'Éternel à la demande de Moïse répond en Se montrant non point de face, mais de dos. *Seid umschlungen, millionen !* Soyez embrassées, ô myriades ! s'écrie Schiller dans cette *Ode à la Joie* qui sert de conclusion à la Neuvième Symphonie. Pas seulement tous les êtres humains en une immense fraternité, mais, propose le panthéisme, tout ce qui participe à l'être, tout ce qui est participation à cet être qui est Dieu, tout ce qui contribue à la plénitude de Dieu. Dieu est un océan dans lequel nous sommes invités à nous dissoudre, « comme des poupées de sel », suivant l'expression de l'illuminé Ramakrishna à qui Romain Rolland a consacré un livre. C'est la position hindoue, qui, pendant un temps au moins, a exercé une profonde séduction sur un esprit que dominait la sensibilité musicale, celle que jadis avaient dégagée pour lui les œuvres de Spinoza.

Mais Romain Rolland était trop occidental pour définitivement s'y soumettre. L'esprit occidental répugne à se laisser consigner en présence de l'Univers dans une position de pure jouissance, de pure passivité, de pure contemplation. Le Faust de Goethe, parodiant l'évangile de saint Jean, nous dit qu'*au commencement était l'Action*. Il me paraîtrait plus juste de dire qu'au commencement était la *Réaction*. Au commencement de nous mêmes, et donc antérieurement à nous-mêmes, était non pas l'être, je veux dire chacun de ces êtres particuliers que nous-sommes, mais la Vie, je veux dire la proposition d'exister qu'un Dieu transcendant adresse nominalement à chacune de ses créatures, ces « étoiles », comme les appelle le prophète Baruch, et dont Il lui fournit, si je peux dire, la matière première, paternellement intéressé à cet art que nous déployons, chacun à notre mode, de l'utiliser. L'Univers n'est pas seulement une co-existence, c'est une co-opération.

Une coopération à quelle fin ? Le catéchisme nous a donné

(1) A ce sujet j'invite le lecteur à méditer sur la graphie du mot : MÊME, qui contient toute une métaphysique.

depuis longtemps la réponse. La fin est de connaître Dieu et de nous faire sur terre exécuteurs, j'allais dire exécutants, de Sa volonté. Le monde n'existe pas seulement, il passe, et en passant il continue quelque chose. Il n'est pas seulement une harmonie. Entraîné par le temps et par le *sens*, il est, nous dit saint Augustin, une mélodie, une grande phrase musicale qui se prolonge jusqu'à la finale résolution.

C'est cette mélodie, à ce moment de sa carrière où nous sommes parvenus, que Romain Rolland commence à discerner, à comprendre et à épouser. Il n'y a plus seulement sur la portée une superposition de notes, il y a une ligne qui se dessine. Jusqu'ici il écoutait quelque chose, j'espère ne pas exagérer en disant que désormais il commence à écouter Quelqu'un qui sait d'où il vient et où il va. Un compositeur, Beethoven, qui lui a servi de guide et qui ne l'a jamais abandonné, prend sur lui l'ascendant définitif. C'est à lui, c'est à l'exégèse de son idée — avec quelle finesse, quelle science et quelle sympathie ! — que Romain Rolland consacre presque exclusivement l'activité de ses dernières années, Il ne fait plus autre chose que, de toute son attention et de toute son âme, écouter. Il écoute Beethoven écouter.

Et nous-mêmes, écoutons les tous les deux, avec les oreilles aiguës de l'intelligence, cette double oreille que la graphie symbolise par le tréma du mot : ouïe, que l'on retrouve aussi dans poëte.

L'intelligence a pour instrument la réflexion. *Réflexion.* Un mot qui nous met soudain à l'arrêt. On dit d'un miroir qu'il réfléchit et on dit aussi d'un penseur qu'il réfléchit. De l'objet au sujet il y a une répercussion, un écho, un va-et-vient, quelque chose de comparable à la technique actuelle du *radar*, le sondage par l'émission d'un train d'ondes. Cette émission, nous la voyons au service tantôt d'un critique et tantôt d'un découvreur. Le critique, ou le théologien, a devant lui du donné ; un édifice tout construit sur lequel il a en quelque sorte à se mouler par le contact pour en prendre une empreinte consciente. Le découvreur ou l'inventeur va à la recherche dans l'inconnu d'un site, d'une série de points grâce auxquels, par usage de l'intelligence, il reconstruit un ensemble, il apprécie une activité. L'ébauche une fois établie, le jeu du *radar* permet d'étreindre l'hypothèse, d'en éprouver la solidité, le rendement à la pression, d'en vérifier les pleins, les vides, les reliefs, d'en critiquer la composition

rationnelle ou esthétique, de manière à porter remède aux défauts et aux manques, d'en écouter les suggestions.

Cet instrument du radar, nous allons voir le maître du son, j'aimerais mieux dire : l'Ange du son, Beethoven, l'employer à la découverte de Dieu.

Le voici, les yeux fermés, dans la nuit, dans le silence, le cœur et l'esprit pleins d'immenses disponibilités. Il pose un doigt sur le clavier. *Mi !* Il fait : *Mi !* et il attend.

Il n'a pas longtemps à attendre. Du fond de l'inconnu arrive une réponse qui est tantôt comme un murmure et tantôt comme un cri sauvage. Tantôt comme un sanglot et tantôt comme le *ah !* de la volupté, tantôt comme un refus et tantôt comme une provocation, tantôt comme une confidence et tantôt comme une exigence brutale, tantôt comme un sourire sur le visage d'une jeune fille mourante et tantôt comme une main qui se lève pour empoigner la corde du tocsin. Mais l'Ange ne se laisse pas distraire par cette première bouffée de l'ouragan qui lui souffle à la face : ce qu'il cherche à travers la confusion, à travers les parasites, c'est le dessin de l'autre rive, les linéaments là-bas d'un interlocuteur ineffable. Il l'a trouvé ! Et maintenant la conversation s'engage. Ah ! cette grande âme, à présent qu'elle a trouvé une oreille pour l'écouter, comme elle en a à raconter ! Tout cela qu'on lui a fait ! Tout cela qu'elle était, tout cela qu'elle savait sans le savoir, et tout à coup ce qu'elle sait à présent ! Ces cris d'amour et de blasphème qu'elle contenait sans le savoir et qui lui sortent de l'âme, traversés d'illuminations fulgurantes ! Ces imprécations, ces appels à la Justice qui se mêlent là-bas ou là-haut à je ne sais quelles imperturbables cérémonies et aux accents solennels d'une procession qui s'est mise en marche ! L'instant sacré est venu pour l'Ange où il ne sait plus en lui ce qui parle et ce qui écoute ; mais je me trompe, jamais il ne l'a connu aussi finement, cet ineffable hymen, cet entraînement réciproque de la question et de la réponse, ce lien béatifique, dont il faut page après page de la partition pour épuiser l'enchantement, d'un accord essentiel fait d'une distinction exquise, d'une interpénétration intime résultant d'une différence irréductible, de ce serment sacré que la tonique fait à la dominante !

Nous voilà bien loin du panthéisme, de ce morne érotisme métaphysique des Hindous, de cette complaisance à la dissolution. Nous sommes la proie d'un Dieu inexorable et qui nous

en veut personnellement, d'une interrogation féroce à laquelle nous n'avons pas trop de toutes nos forces pour répondre, — ah ! nos forces propres n'y suffiraient pas ! mais de ces forces mêmes que nous empruntons à l'amant qui nous arrache le foie et le cœur, et dans l'étreinte de qui il est arrivé que nous nous sentons tout à coup inépuisables !

Je ne dis pas que cette forme de connaissance soit supérieure à la connaissance intellectuelle, mais à coup sûr elle est plus intime. Comme nous devenons rose pour connaître la rose, ou chien pour connaître le chien, prenant de chaque objet qui est proposé à nos sens une espèce d'empreinte en creux, nous devenons Dieu pour connaître Dieu, *Dü estis*, nous dit le psaume. A l'Etre nous appuyons notre être. *Dans Ta lumière*, nous dit un autre psaume, *nous verrons Ta lumière*. Nous nous servons de cette émission d'énergie et d'amour qu'Il provoque en nous, pour épouser la Sienne et pour répliquer coup pour coup à Son impulsion. Ce n'est pas une architecture inerte, comme dans l'exemple que je proposais tout à l'heure, que nous avons devant nous, c'est quelque chose de vivant et de personnel. *Mes paroles*, est-il écrit dans l'Évangile, *sont esprit et vie*. L'esprit, quelque chose qu'on respire, la vie, quelque chose qui bat. Nous vivons notre source. Nous avons trouvé pour ne faire qu'un avec elle ce moyen indispensable qui est d'être deux. Nous regardons cela qui nous crée. Nous nous faisons pour comprendre image. Comme le compositeur à son clavier, nous répondons à une intention par une attention active. Une image, ai-je dit ! Cette image particulière qu'il nous appartient de réaliser, cette image dont Dieu avait besoin, cette image dans un profond mystère dont Il nous apprend tout à coup qu'il ne pouvait se passer !

Où sommes-nous ? Du domaine de la musique nous avons passé sans nous en apercevoir dans celui de la prière. Et voici, comme dans les grandes compositions beethovéniennes, que la parole naît toute seule du sentiment poussé au suprême degré d'incandescence. L'un des derniers quatuors est fondé sur cette question solennelle et anxieuse : *Muss es sein?* à laquelle la grande âme répond sur tous les échelons de l'espoir, du désespoir, de la résignation et de l'enthousiasme : *Es muss sein! Es muss sein!* Eh bien ! au terme de l'Evangile de saint Jean il y a

aussi une question, une question si intime si profonde, si essentielle, que notre vie à tous, que la vie de chacun de nous en particulier n'est pas de trop pour lui fournir une réponse : *Pierre, m'aimes-tu ?* Ce n'est pas à Pierre seulement que le Sauveur S'adresse, c'est à chacun de nous par son nom. Par son nom propre, par ce nom, nous dit l'Apocalypse, nouveau, qui est un profond mystère entre Lui et nous.

Romain Rolland est arrivé au terme de sa vie. Une main l'a pris comme Pierre, qui l'a conduit où il ne voulait pas aller. Il a laissé au-dessous de lui, dans le salon, l'aile soulevée, le grand ange noir qui fut le compagnon de son long pèlerinage. Et maintenant de son lit où il est étendu et que domine l'eau-forte de Rembrandt : *Jésus ressuscitant Lazare*, il domine ce vaste horizon qui fut celui de la Deuxième Croisade. Il est tombé un livre entre ses mains inoccupées : pas seulement la Bible si étrangement jusqu'ici ajournée : mais ce manuel sublime de la prière officielle catholique que l'on appelle le paroissien. Toute sa vie, selon la promesse faite à sa mère, il n'avait jamais cessé chaque soir de réciter le *Pater* : nous l'avons récité ensemble. Maintenant il y joint l'*Ave Maria*. Il salue par son nom cette Vierge, qui pour nous est inséparable de l'Église, qui en est le Vaisseau honorable.

Le moment est venu. A deux reprises, en janvier et février 1943, la main, cette main dont je viens de parler, le suspend sur la « ligne de faîte ». Il a écrit lui-même, et je l'ai sous les yeux, à ce moment, la relation de cette étonnante expérience. Il a trois « visions », c'est lui-même qui emploie le mot, dont il faudra bien, un jour ou l'autre, que je parle. « J'allais mourir, dit-il, je me savais sur l'extrême seuil de l'abîme. A ce moment je me sentis soutenu et réconforté par la prière de tous ces amis, spécialement de mes amis catholiques, qui s'élevait à Dieu pour moi. Je sentais cette brûlante communion des âmes chrétiennes, venant au secours de l'une d'elles en danger, et les liens dont elles entourent Dieu qui, lui-même, aspire à cette réciprocité d'amour. Tout cela pénétrait la solitude desséchée de la fièvre ; c'était comme l'affectueuse pression d'une main amie. Sublime idée d'un Dieu fait homme qui se sacrifie à tout instant par amour pour tous et pour chacun, et de la communauté des fidèles qui s'associent à ce sacrifice, et, dans la mesure de leurs

forces, y participent. Quel soulagement pour le cœur qui, dans ces heures de détresse, ne trouve rien pour lui dans le panthéisme glacé qui suffisait aux jours de santé! Pauvreté morale du panthéisme ! Un Etre en qui tous les êtres sont absorbés. Quel intérêt si Lui et eux sont impersonnels ? Cela ne rend aucun compte du vrai problème qui est le moi — les moi (au pluriel) cette infinité de mois. »

Romain Rolland revient, miraculeusement, on peut le dire, à la vie. Près de deux ans de répit lui sont accordés. A la vie, pourrions-nous dire aussi, comme nous catholiques le désirerions tellement, à la foi ? L'honnêteté nous le défend. Dans cette même confession que j'ai sous les yeux, je lis en effet :

« Étrange dualité de ma nature ! Une raison ferme, tranquille, inflexible, qui ne croit pas, et sur laquelle aucun argument de foi ne mord. Un instinct du cœur, qui s'abandonne aux élans de la prière — et peut-être surtout au puissant courant du fleuve invisible, coulant sous terre des siècles d'âmes croyantes qui m'ont précédé et engendré. Nous cheminons ainsi sur deux chemins parallèles, sans rien pouvoir l'un sur l'autre, mais sans nous heurter. » « Ma raison se refuse à croire, dit-il ailleurs, le mot de refus est d'ailleurs inexact, elle ne peut pas. »

Ainsi, d'un côté un élan, un désir qui est déjà une communication ; de l'autre, la raison, ce qu'il appelle la raison, cette même raison dont nous l'avons entendu tout à l'heure avec tant d'enthousiasme saluer l'échec et combattre les prétentions. Mais non, ce n'est pas la raison : je dirais plutôt une attitude en qui l'on me permettra bien de voir, moins la victoire du droit sur le fait, qu'une inhibition, une « crampe » de la volonté.

Cette « crampe », c'est Dieu même sans doute à la dernière seconde qui se réservait de la dénouer. « Tu ne me donneras plus un nom qui n'est pas le mien », dit Dieu à l'âme, dans le Livre d'Osée. « Baal ou Baalim » au pluriel. Mon vrai nom, c'est aux lèvres de la Madeleine qu'il est monté de lui-même au matin de la Résurrection, de cette Madeleine qui a choisi pour y faire sa résidence cette colline sacrée au centre de la France.

PAUL CLAUDEL.

LES PLAISIRS DU VOYAGE

TROISIÈME PARTIE [1]

I

De quels atroces calculs la moins cruelle des femmes peut-elle, à certaines heures de sa vie, devenir capable, contre son gré, à son insu ? Quelles furent les premières réactions d'Adèle quand elle connut le départ imminent d'un homme qu'elle avait presque sûrement aimé, dont elle ne doutait point de l'amour, en tout cas, ni du dévouement que, durant sept années, sous toutes ses formes, il n'avait cessé, un seul instant, de lui prodiguer ?

Un soupir de soulagement d'abord ; le soupir du débiteur qui apprend le report d'une échéance à laquelle son avenir est suspendu. Oui, mais, cette dette, elle n'est pas remise. Bah ! qui a terme ne doit rien, n'est-ce pas ? En six mois, d'ailleurs, songez à tout ce qui peut se produire ! Qui peut savoir ? Sans doute vaut-il mieux à peine évoquer les obsessions auxquelles, en ces instants-là, put être en proie cette misérable cervelle. Le pays pour lequel Robert partait n'était-il point cette terrible jungle marécageuse de Pahang où son grand-père était mort, d'où son père n'était revenu que marqué des fièvres auxquelles il n'allait point tarder de succomber à son tour ? Et voilà que continuait à se dérouler la chaîne de ces horribles pensées ! Ce Robert, il n'avait point d'héritier, après tout. Ce n'était point à son vieux maniaque d'oncle, qui n'avait même pas jugé bon de se déranger, alors que c'eût été aussi bien à lui de s'embarquer pour là-bas, qu'il irait tout de même laisser sa fortune ! Alors ? Mais oui, alors, mon Dieu ? Lui qui l'aimait à la folie,

(1) Voir *La Revue* du 1er Janvier.

qui avait tenu à lui confier la clef d'un coffre-fort où il ne devait pas évidemment se trouver que des bijoux, mais aussi des dispositions testamentaires en bonne et due forme, sans doute.. Oh ! oui, vraiment, ce seraient de bien merveilleuses perspectives que celles qui s'ouvriraient alors devant Adèle. Elle n'aurait plus à s'inquiéter désormais des soucis dont Max serait délivré du même coup...

En attendant, de toute façon, pour six mois au moins, elle était tranquille. Elle goûtait un grand bonheur, celui de la femme qui n'est plus obligée de se partager, ou si peu ! Il y avait bien toujours Léonard, en effet. Mais ses exigences devenaient de plus en plus raisonnables.

Le soir de cette journée du 3 janvier, où elle avait eu à subir, pour n'avoir pas accepté de dîner avec elle, les reproches de Mme Jocou, elle quitta Max vers dix heures et demie. Il la raccompagna en taxi et la déposa au coin de la rue de Vaugirard et de la rue Bonaparte.

— Alors, c'est décidé ? Nous ne déjeunons pas ensemble demain, chéri ?

— Je viens de t'expliquer pourquoi, ma poulette. Mais sois sans faute, à trois heures, à notre petit bar de la rue de Ponthieu. De là, si j'ai le temps, nous ferons un saut jusqu'à la rue d'Aumale.

— Tâche de l'avoir, ce temps-là !

— Tu penses bien que je ferai de mon mieux !

Ayant pénétré dans l'appartement sans faire jouer l'électricité de l'entrée, elle réprima un geste d'humeur en apercevant une raie lumineuse au bas de la porte du bureau de son mari. Contrairement à l'intention qu'il en avait manifestée au début de l'après-midi, M. Ferrand n'avait donc pas regagné sa chambre tout de suite après son dîner. Il devait avoir à lui parler. De quoi pouvait-il encore s'agir ?

— C'est toi, ma Lili ?

— Oui ! dit-elle.

En même temps, elle apparaissait sur le seuil du cabinet de travail.

— Tu n'es pas malade, j'espère ? demanda-t-elle sèchement.

— Malade ? Non ! Je me serais bien mis au lit, tout de même. Quoi d'étonnant, après des journées de travail pareilles ! Mais

voilà ! C'est une surprise que tu vas avoir, et dont j'ai voulu être témoin. Regarde ce que le facteur a apporté, après ton départ !

Elle n'avait pas avancé d'un pas. Elle n'avait pas besoin d'ouvrir la petite boîte aux cachets de cire rompus qu'il était en train de lui tendre. Immédiatement, elle avait compris.

Lui, avec un sourire qui s'épanouissait de plus en plus, poursuivait :

— Regarde ! J'ai reconnu l'écriture de Robert, et j'ai signé pour toi. Puis, je n'ai plus pu y tenir, j'ai voulu savoir ce que c'était. Tu ne m'en voudras pas trop ? Mais regarde donc ! Qu'est-ce que tu attends ? Est-ce joli !

— En effet ! murmura-t-elle, ne pouvant s'empêcher de sourire, elle aussi.

Léonard, cependant, continuait à s'extasier.

— C'est du jade, du jade ancien, et je m'y connais ! Et ces pierres, qui alternent avec les grains de jade, qu'est-ce que cela peut être ?

Elle ne répondit point. Rêveusement, elle caressait le collier, en faisant glisser une à une les belles boules vertes et or entre ses doigts. « *Ses sardoines ont des reflets qui m'ont rappelé tes prunelles* », avait écrit Robert dans la lettre qu'elle lisait quelques heures plus tôt. « *J'ai cru, quand je suis passé devant elles, que c'était toi qui me donnait l'ordre de m'arrêter...* » Et, soudain, sur sa joue, elle sentit couler une larme, une larme qu'heureusement son mari ne vit point.

— Il faudra répondre à Robert. Tu ne dois pas lui écrire très souvent, le gâter beaucoup avec tes lettres. C'est ce dont la sienne, du moins, m'a laissé aujourd'hui l'impression.

— Ah ! fit-elle négligemment, tu as eu une lettre de lui ?

— Oui, au courrier de ce soir, dit-il, désignant sur sa table une enveloppe. J'aurai à lui répondre très vite, moi aussi. Il me demande, comme tu verras, un renseignement d'ordre technique assez urgent. Il aurait enfin l'intention de mettre son affaire en société. Sauf une nuance de mélancolie, bien compréhensible de sa part, le pauvre garçon, il n'a pas l'air mécontent de la façon dont les choses s'arrangent là-bas. Par exemple, il ne fait encore aucune allusion à son retour. Il y a pourtant plus de deux mois qu'il est parti, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle, plus de deux mois.

Elle avait répondu machinalement, absorbée qu'elle était par la contemplation de son collier. Pour lire la lettre de Robert, elle l'avait posée sur une console. C'était vrai que ses escarboucles avaient l'air de prunelles d'or, qui la regardaient.

— L'avantage de la combinaison qu'en octobre dernier j'avais conseillée à Robert..., venait de commencer Léonard.

Elle l'interrompit, non sans brusquerie.

— Je t'en supplie, dit-elle, je tombe de sommeil. C'était toi qui projetais d'être couché aujourd'hui de bonne heure. Finalement, tu vas voir que je le serai avant toi.

— J'aurais eu pourtant à te parler de certaines choses ! insista-t-il timidement.

— A demain, si tu le veux bien.

Elle aussi, de son côté, il y avait au moins deux ou trois questions dont elle aurait eu à l'entretenir, puisque il lui en offrait lui-même ainsi l'occasion. De l'argent à lui demander, tout d'abord. Oh ! pas pour elle ! Pour la maison. Léonard avait toujours été distrait, c'était entendu. Mais cette distraction, depuis quelque temps, commençait à passer les limites. On était déjà le 3 janvier. Ni la femme de chambre, ni la cuisinière n'avaient encore reçu leurs étrennes.

— A demain ! répéta-t-elle, néanmoins.

— Que je te prévienne, tout de même, reprit-il. Demain, nous avons quelqu'un à déjeuner, M. Poitevin.

— Que je te prévienne, à mon tour, répliqua-t-elle. J'ai rendez-vous à trois heures, rue Scribe, chez mon coiffeur. Il me faudra m'en aller d'ici à deux heures et demie au plus tard. Pour le reste, tu es libre d'inviter qui te plaît. Rappelle-moi : qui est ce M. Poitevin ?

— Henri Poitevin ! Tu sais bien, un ami, un collaborateur de Morillon, qui me l'a indiqué. Un homme d'affaires tout à fait hors ligne. Il se peut que j'aie ces jours-ci quelques décisions d'ordre financier à prendre. C'est d'elles dont, précisément, dès ce soir, j'aurais été heureux...

Elle eut un haussement d'épaules lassé.

— A demain, t'ai-je dit, il me semble !

— Entendu ! fit-il précipitamment. Bonne nuit, ma Lili !

Bonne nuit ! Voilà qui est facile à souhaiter, sans doute ! Adèle, ayant regagné sa chambre, ne réussit à s'endormir qu'après de longues heures, en réalité. D'abord, sans trop de

retard, elle avait cru avoir découvert la raison de cette insomnie. Il s'agissait, tout simplement, d'une multitude de petits yeux d'or qui paraissaient, dans l'ombre, fixés sur elle, la regarder

C'étaient les sardoines du collier de Singapour. Elles se reflétaient, se multipliaient, à l'infini, dans le miroir de la coiffeuse, sur laquelle Adèle l'avait déposé en se couchant, et dans la glace de son armoire. Elle se sentait toute entourée de ce mystérieux irradiement. Elle était comme la prisonnière d'un dragon auquel le tendre et lointain exilé de Pahang aurait confié sa surveillance... Toute frissonnante, la jeune femme se dressa sur son séant.

Ayant allumé l'électricité, elle prit le collier, l'enfouit au fond d'un tiroir. Elle allait pouvoir être en paix, maintenant.

Peine perdue ! Espérance vaine ! Trop d'occasions, trop de soucis tiraillaient cet esprit, cette chair. En proie à ce double et trouble état de saturation physique et d'angoisse morale, Adèle fut, cette nuit-là, ainsi d'ailleurs qu'à peu près toutes les autres, longtemps, très longtemps sans pouvoir trouver le sommeil.

***

— 21, rue de Ponthieu, je vous prie !

Le chauffeur de taxi qui stationnait contre la grille du Luxembourg — un taxi rouge, à capot noir — toucha du doigt le bord de sa casquette. Il désigna à Mme Ferrand le drapeau blanc de son compteur, qui était baissé.

— Excusez-moi ! murmura en souriant Adèle.

Et elle se mit à descendre, d'un pas alerte, la rue Guynemer, puis la rue Bonaparte.

Place Saint-Sulpice, elle ne fut pas longue à trouver un autre taxi, libre, celui-là.

— 21, rue de Ponthieu ! ordonna-t-elle de nouveau, tout en jetant un coup d'œil sur l'horloge de la mairie du VI^{e} arrondissement.

A peine trois heures moins vingt ! Elle n'était pas en retard, comme on voit.

Le déjeuner s'était bien passé. Marthe, la camériste, et Catherine, la cuisinière, avaient tenu fort consciencieusement

leur emploi, pour des femmes qui n'avaient point jusqu'à présent entendu parler de leur petit cadeau de nouvel an. Mme Ferrand, de son côté, bien que distraite, s'était acquittée de son mieux de son rôle de maîtresse de maison. D'ailleurs, la tâche lui avait été facilitée. Ce M. Poitevin — Henri Poitevin — n'avait vraiment pas l'air d'un mauvais homme. Adèle avait entendu vaguement — oh ! très vaguement — la conversation. C'étaient des titres, lui semblait-il se souvenir, dont il s'agissait de faire admettre la cotation en Bourse. L'influence de Léonard, et surtout celle de son ami M. Demussy, pouvait, en la matière, être prépondérante, avait-il été dit.

Adèle s'était libérée à l'heure prévue, abandonnant ces messieurs aux joies des liqueurs et des cigares. Elle avait tant de hâte et d'alacrité au cœur qu'elle ne s'était point aperçue que le taxi auquel elle avait commencé par s'adresser n'était pas disponible. Mais qu'importait ! Elle était en avance, encore une fois.

— Vous êtes la première, à votre habitude, madame Max.

C'était Désiré, le barman du *Broadway*, qui l'accueillait par cette phrase quasi-rituelle. Pour lui, Adèle était devenue presque tout de suite Mme Max. Propriété d'un Corse taciturne et distant, M. Quilichini, qui n'y faisait que de rares apparitions, le temps de discuter d'affaires que l'on pouvait imaginer importantes, le *Broadway*, au 21 de la rue de Ponthieu, sans avoir la prétention de réaliser ce que le programme de son enseigne suggérait de démesuré et d'immense, n'en était pas moins un établissement de dimensions fort convenables. Des dix-huit à vingt tables qu'il comprenait, six étaient installées au premier étage, auquel donnait accès un escalier en colimaçon. Elles s'arrondissaient autour d'une balustrade à claire voie, d'où l'on avait vue sur le rez-de-chaussée. Les tables d'en bas, réparties en autant de box formant demi-cercle, avaient pour centre le bar, derrière lequel trônait Désiré, sympathique champion du *side-car* et du *gin-fizz*, ainsi que des joutes de poker aux dés qui le mettaient aux prises avec ce qu'il pouvait y avoir de plus trié parmi les vieux habitués de la maison.

— Une Marie-Brizard à la glace, comme de coutume, madame Max ? demanda-t-il, ayant consenti à abandonner son poste

pour se transporter de sa personne au devant de la nouvelle arrivée.

— Avec le temps qu'il fait dehors, trois degrés au-dessous de zéro, vous n'y pensez pas ! On voit bien que vous n'êtes pas obligé de sortir, mon pauvre Désiré.

— C'est juste ! Un grog, alors, bien sucré, bien vanillé, bien bouillant ?

— C'est cela ! Pour avoir encore plus froid, quand je vais être de nouveau dans la rue ! Quoi, alors ? Tenez, je sens que je m'en vais faire une folie. Pourquoi pas, mon Dieu ? Un verre, oui, un bon verre de cette chose que M. Casello m'a obligée de goûter dans le sien, mercredi dernier, vous souvenez-vous ?

Désiré sourit, fit claquer sa langue.

— Si je me souviens ! Du marc de champagne ! Pourquoi pas en effet ? Un marc pareil, vous pourrez toujours en chercher ailleurs. C'était mercredi dernier, en effet. Le jour où *Childebert* a gagné à Vincennes !... C'est égal, on se lance, madame Max, il n'y a pas à dire, on se lance !

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire, Désiré.

— Vous avez raison ! Alors, le marc, en haut, ou ici ?

— Ici, Désiré, si vous voulez bien.

Quand ils ne se donnaient rendez-vous que pour partir ensuite, chacun de son côté, Adèle et Max montaient au premier étage, où ils avaient plus de chances de demeurer en tête à tête, durant les brefs instants qui allaient leur être dévolus. Mais, aujourd'hui elle avait l'espoir qu'il aurait réussi à liquider ses obligations, afin de pouvoir aller avec elle terminer cet après-midi rue d'Aumale.

— Bonjour, toi ! Désiré, bonjour ! Je suis en retard, je crois, hein ?

— Je le crois aussi, dit-elle froidement. D'un peu plus d'une heure !

— Ce n'est pas faute d'avoir couru ! Il ne faut pas m'en vouloir, ma chérie.

— Je ne t'en veux pas. Ce sera, voilà tout, autant de moins qu'il va nous rester à être ensemble, à présent.

— A être ensemble ? A présent ? Aujourd'hui ? Hélas ! ma poulette, il s'agit bien de cela !...

Elle s'était dressée.

— Quoi ? gronda-t-elle.

— Impossible, chérie, impossible ! On voit bien que tu ne te doutes pas de ce que sont devenues les affaires, par le temps qui court. Tu comprendras, j'en suis sûr, lorsque je t'aurai expliqué tout au long. Désiré, une fine, et en vitesse. Ah ! non, pas de celle-là, c'est du tord-boyaux ! Très peu pour moi, mon petit vieux. De la Jouasson, si vous voulez bien !

— A vos ordres, monsieur Max ! Chez nous, il n'y a qu'à demander pour être servi. Au premier étage, alors, n'est-ce pas ?

— Au premier étage ! A quoi pensez-vous ? Ici, et en vitesse, ai-je dit. Nous repartons, Madame et moi, immédiatement.

— Que se passe-t-il ? murmura Adèle, incapable de ne point trahir, malgré le serment qu'elle venait de s'en faire, son inquiétude.

— Je t'expliquerai, t'ai-je dit, aujourd'hui même, si tu y tiens ; demain sans faute, en tout cas. Car, j'aime autant te prévenir, demain, on aura beau faire, se liguer contre moi, rien ne nous empêchera, si tu n'y vois pas d'inconvénient, d'être tout l'après-midi l'un à l'autre.

— C'est juré ?

— Juré ! Désiré, qu'est-ce que je vous dois ? Ah ! et puis zut ! Je suis trop pressé. Je vous paierai demain. Demain, non, puisque nous ne venons pas...

— Voyons, mais quand vous voudrez ! Ce n'est pas urgent, vous le savez bien, monsieur Max !

— Tu viens, poulette ? J'ai gardé mon taxi. Je peux te jeter où tu voudras, pourvu que ce soit en direction de la rue Vivienne.

— Rue Vivienne ? Grand merci ! répliqua-t-elle assez vertement, soucieuse malgré tout de conserver, en présence d'un tiers, quelque apparence de dignité. Mais je n'ai aucune raison de m'en aller, par un temps pareil, errer comme une folle à travers Paris. Souffre que je demeure ici, à causer avec Désiré. J'ai tout mon temps, moi.

— Bravo ! fit-il. Et tu n'imagines pas à quel point je t'envie, ma chérie.

Hâtivement, il la serra dans ses bras.

— A demain, donc, trois heures, rue d'Aumale.

Et il profita de ce qu'il avait ses lèvres contre son oreille, la malheureuse, pour lui murmurer :

— Je n'ai pas besoin de te jurer qu'il me tarde tout autant qu'à toi...

Demeurée seule, Adèle garda un moment le silence. Puis, elle sourit, d'un sourire dont son pire ennemi eût eu pitié.

— Un autre marc ! ordonna-t-elle.

Désiré ne put se défendre d'un mouvement d'étonnement, qui secoua toute sa majestueuse carrure. Il y eut dans son regard comme un reproche. Obéissant, néanmoins, il alla à l'une de ses étagères, y prit la bouteille de marc, rapporta le verre demandé.

— Vous auriez tout de même pu le remplir un peu plus ! plaisanta la jeune femme.

Elle eut un rire qui ressemblait à un sanglot. Elle but d'un trait les trois quarts de son verre.

— C'est vrai que c'est bon !

A part un consommateur installé au premier étage, le bar jusque là avait été vide. C'était l'heure creuse de la journée. Deux clients venaient d'entrer, maintenant. Désiré les servit, échangea quelques mots avec eux, puis revint vers Adèle. Celle-ci, œil fixe, menton dans les mains, coudes sur la table, n'avait pas bougé.

— Vous avez du chagrin, madame Max ? murmura le brave homme.

Elle n'eut pas l'air de l'avoir entendu. Il s'enhardit.

— C'est à cause de M. Max ? Il ne faut pas lui en vouloir, je vous assure. La vie est dure pour tout le monde. N'importe, il vous aime, vous savez bien ! Il faut l'entendre parler de vous à ses amis. Il est fier de vous.

— Ah ! fit-elle, avec une sorte de petit ricanement désolé. Comme je voudrais, moi, pouvoir en dire autant de lui !

Ce fut au tour du barman de faire semblant de ne pas comprendre.

— S'il est resté si peu de temps tout à l'heure, j'ai la certitude que c'est parce qu'il n'a pas réussi à s'arranger autrement.

— Il y a un an, j'ai la certitude, moi, qu'il aurait réussi ! fit-elle sur le même ton morne.

Désiré, cependant, ne se tenait pas pour battu.

— Ne parlez pas ainsi ! Max, ma parole, est le contraire

d'un homme mal. Ne seraient-ce que les deux rubans qu'il a à la boutonnière ! On ne donne pas ces petites choses-là au premier venu. Pour le reste, il n'est pas sans mérite, croyez-moi. De la place où je suis, j'ai de quoi observer, allez ! La plupart de ces messieurs, qui passent ici, n'ont pas toujours le cœur à gobeloter et à rire, comme ils font. Il faut plus de cran, dans certains cas, pour cacher aux autres ses soucis, que pour...

Elle s'était soulevée à demi.

— Des soucis ? Il en a, n'est-ce pas ? fit-elle d'une voix étranglée.

— Comme tout le monde ! Pas plus ! dit Désiré, qui battait déjà en retraite.

— Je le savais ! Lesquels ? Lesquels ? Dites-les moi !

— Eh ! chacun a les siens, madame Max. Tenez, moi-même, vous pouvez m'en croire : à quoi vous figurez-vous que je pense parfois, tandis que je suis là, à faire l'imbécile, à plaisanter, derrière ce zinc ?

Mais elle ne l'écoutait même plus.

— Un autre marc ! balbutia-t-elle, tirant de son sac un billet de mille francs. Et payez-vous !

— Ce n'est pas sérieux, madame Max ! Le tout ? M. Max ne sera pas content. C'est moi qui vais me faire enguirlander.

— Payez-vous ! répéta-t-elle simplement.

« La jonque roule bord sur bord, tant la houle a été, est encore forte. Que d'aussi étranges navires subsistent, à l'heure qu'il est, voilà qui passe l'imagination. Personne sur le pont, à part moi et le maître d'équipage, un Malais demi-nu, étendu auprès de sa lanterne, verte côté droit, rouge côté gauche, le seul feu du bâtiment. Il ne daigne d'ailleurs en prendre soin que lorsque il s'agit d'y rallumer sa pipe. La mer, tout alentour, élève et abaisse sans fin ses montagnes, sur lesquelles courent de lugubres lueurs de phosphore, et où, par moments, quand elle vient à surgir entre les nuages, le blême halo de la lune se met à poudroyer subitement...

« Où suis-je ? Le sais-je moi-même ? Pourquoi, au lieu du chemin de fer, de l'automobile, ai-je opté pour un tel mode de locomotion ? Ah ! pour être plus seul avec toi, sans doute ! Pour être sûr, une fois de plus, que rien n'existe, si ce n'est toi. Pour avoir la joie insensée, là où personne ne s'en sera

avisé encore, d'inscrire ton nom sur cette enveloppe que les embruns du golfe de Siam vont saler et amollir, dont la gomme bientôt va être desséchée par les ardeurs du morbide soleil matinal. Soleil, je te sens déjà qui rôde vers l'est, toi qui, il y a quelques heures à peine, vient de mourir au-dessus des arbres du Luxembourg, face au balcon où ma bien-aimée était accoudée. Sur tes rais de feu, je reconnaîtrai, quand tu renaîtras, un peu du message dont elle t'aura chargé, peut-être. Je tendrai alors mes bras vers toi. Je te saluerai d'un baiser... »

Une femme a beau ne pas aimer, ne plus aimer, elle est incapable de lire sans un frisson, un remords aussi, des lettres écrites d'une encre pareille, si naïves soient-elles, ou si forcées. Il suffit qu'elle demeure persuadée que seule elle a été, que seule elle en reste la destinataire, l'inspiratrice. Elle peut certes redevenir, l'instant d'après, la prisonnière du partenaire plus ou moins abject qu'elle s'est choisie. Mais la tâche de ce personnage ne s'en trouvera pas, de la journée, certes non plus, facilitée.

Adèle ne sortit pas, de toute la matinée du lendemain. Elle se méfiait. Elle redoutait un coup de téléphone du service de garde des fourrures du Bon Marché la décommandant, pour l'après-midi. Elle voulait se trouver là, afin de ne pas être mise en présence du fait accompli, pour pouvoir répondre à Max sur le ton convenable, bien décidée cette fois à ne point lui mâcher les mots, à l'obliger enfin à endosser ses responsabilités.

Ce ne fut pas lui qui l'appela, mais Mme Jocou, ainsi que cette dernière avait coutume de le faire, chaque fois que lui parvenait du courrier de Malaisie. Adèle eût pu attendre, à son habitude, jusqu'au lendemain, au surlendemain même, pour aller lire cette lettre rue Falguière. Or, une force qu'elle ne s'était point expliquée l'avait poussée à vouloir savoir sur-le-champ ce qu'elle contenait. Elle avait obtenu de Mme Jocou que sa petite domestique la lui apportât aussitôt rue Guynemer. Ayant pris connaissance des pages dont un fragment vient d'être cité, quelques lignes plus haut, avant d'en ressentir une émotion quelconque, elle commença par pousser tout de suite un soupir soulagé. Elle vivait sans cesse plus ou moins, n'est-ce pas, dans l'appréhension d'un retour imminent.

A une heure, lorsque Léonard rentra, et qu'ils se mirent à table, on n'avait toujours pas téléphoné du Bon Marché. Rassurée

et confiante à présent, certaine de trouver quelqu'un à trois heures rue d'Aumale, Mme Ferrand fut d'une humeur exquise durant le déjeuner. Elle s'en attira la remarque ainsi que les compliments de son mari.

Celui-ci avait rendez-vous 42, rue Notre-Dame-des-Victoires, dans les bureaux de la *Cote Desfossés*, au sujet de l'admission en Bourse de la valeur dont il s'était entretenu le jour précédent avec M. Poitevin. Il quitta sa femme vers deux heures, ce qui permit à Adèle de descendre l'escalier presque aussitôt, derrière lui. Elle avait le cœur aussi oppressé qu'aux temps de ses premières rencontres avec Max. C'est un perpétuel état de renouveau et d'ivresse que celui dans lequel nous maintient la passion.

Dehors, elle fut presque éblouie. Aux raisons qu'elle avait de se sentir absolument comblée ce jour-là s'ajoutait l'éclat d'un radieux soleil hivernal. L'envie la prit — n'en avait-elle pas tout le loisir ? — de faire à pied quelques pas.

Elle ne prit pas garde — pourquoi l'aurait-elle remarqué, puisqu'elle n'avait pas besoin de lui ? — à un autre taxi, rouge et noir lui aussi, arrêté contre le trottoir opposé, exactement à la même place que celui de la veille. Un autre taxi ? Peut-être le même, après tout.

Marchant allègrement, elle atteignit la rue de Vaugirard, puis la rue Bonaparte, s'engagea dans la rue du Vieux-Colombier. Elle eut subitement cette sensation de déjà vécu, de déjà vu, à laquelle on ne se trompe jamais. C'était l'itinéraire parcouru, il allait y avoir deux mois et demi, le 22 octobre précédent, en compagnie de Robert, qu'elle était en train de refaire. Soudain, elle se rappela qu'elle était vêtue exactement de la même façon ce jour-là, du même tailleur Prince de Galles gris et violet, à la même garniture de castor aux poignets et aux basques, avec le même shamrok d'émeraude. Des gens, peut-être les mêmes, se retournaient sur son passage, avec admiration ou envie, selon qu'ils étaient des hommes ou des femmes. Elle en éprouva cette félicité qui ne prendra fin, pour des êtres comme elle, que lorsque le monde lui-même finira.

L'ombre des premières maisons de la rue de Grenelle s'empara d'elle. Puis, ce fut le boulevard Raspail, le boulevard Saint-Ger-

main. Arrivée au carrefour de la rue de Bellechasse, Adèle eut comme un éblouissement. Trois heures et demie, venait-elle de lire à l'horloge du ministère de la Guerre !

— Mon Dieu ! se murmura-t-elle. La même heure que ce jour-là, également !

La station de métro de la rue de Solférino s'ouvrait ainsi que ce jour-là devant elle. Elle se mit en devoir d'en descendre les marches machinalement.

Au même instant, un taxi, rouge et noir comme celui qui stationnait une demi-heure auparavant rue Guynemer, peut-être le même, fit halte devant la même station. Quelqu'un en sortit, qui, en toute hâte, s'engagea lui aussi dans le même escalier.

A la station de la Trinité, dix minutes plus tard, Adèle ressortait. Elle continuait à ne point se presser, sachant qu'elle n'avait pas le droit d'arriver en avance là où elle était attendue. Comme le portillon d'accès allait se refermer, un monsieur âgé, qui avait précédé la jeune femme, le retint poliment, et s'effaça devant elle.

Inclinant la tête, elle le remercia d'un sourire distrait.

II

— Que voudriez-vous, encore une fois, que je vous raconte de mon patron, vénérable lady ? Sans doute aimeriez-vous mieux que je vous invente à son sujet des histoires, plutôt que de ne vous en rien dire du tout ? Mais puisque je me tue à vous répéter que je ne sais de lui guère plus que vous n'en savez vous-même ! Ce qui ne signifie point que, si je venais à apprendre un secret le concernant, je m'amuserais, toute affaire cessante, à venir vous le confier, oh! mais non. Dick a son honneur, belle dame. Cela posé, il n'éprouve aucune difficulté à avouer que votre rhum est excellent, et de nature à me décider à me mettre en quatre pour satisfaire le bienveillant intérêt que vous portez à M. Middleton, si j'en avais le pouvoir.

— Reprenez-en, reprenez-en, puisqu'il vous plaît à ce point, monsieur Dick ! Mais que vous êtes donc enfant de me croire à ce point indiscrète, mon Dieu ! Je vous l'ai déjà dit, moi aussi. S'il a pu m'arriver de vous poser quelques questions sur M. Silas, ce n'est point par curiosité, croyez-le ! C'est pour être à même,

le cas échéant, de river leur clou à des gens que son genre de vie pourrait intriguer, et qui auraient tendance à faire courir des bruits sur lui, dans le quartier.

Au cours des premières semaines qui avaient suivi l'installation square de La Tour-Maubourg de l'oncle de Robert Labeyrie, si Mme Saint-Guillaume, à force de prévenances, avait pu espérer contraindre ce taciturne usager à sortir de son indifférence à son égard, elle se voyait maintenant obligée d'admettre qu'elle en avait été pour ses frais.

Son échec, il est vrai, ne l'avait point découragée. Elle était de ces personnalités robustes chez qui l'obstacle développe le goût de l'effort. Elle avait la persuasion que Dick finirait, tôt ou tard, par être acquis à sa cause. Elle s'était, en conséquence, déjà documentée sur les formalités religieuses et civiles auxquelles se subordonne le mariage d'une Française avec un Ecossais. On attendrait, comme de juste, le retour de M. Labeyrie. Celui-ci ne pourrait refuser d'assister à l'église et à la mairie la fiancée, Dick ayant de son côté M. Silas Middleton pour témoin, perspective ingénue et charmante, qu'il était, au moins pour une raison, difficile à Mme Saint-Guillaume de supposer aussi malaisément réalisable.

En attendant, elle avait fait rentrer une nouvelle douzaine de bouteilles de ce rhum destiné, dans la course au bonheur en question, à jouer un rôle dont sa modestie consentait à ne pas sous-estimer l'importance.

Dick avait reçu ses consignes une fois pour toutes. Elles étaient d'une simplicité exemplaire. Il ne devait y apporter de modifications que lorsqu'il en avait l'ordre précis et formel. Chaque jour, à huit heures, il s'assurait que M. Silas était réveillé. A neuf heures, une tasse de thé, sans rôties ni beurre, attendait celui-ci, dans la salle à manger. Il avertissait alors, par monosyllabes, le valet de chambre de son intention de déjeuner ou de dîner là, — toujours seul, naturellement. Le repas de midi se composait de façon invariable d'une grillade, d'un légume, d'un morceau de Chester et d'une demi-bouteille de Listrac. Le soir, réapparition à peu près constante de la grillade, du *vegetable*, du Chester et du Listrac. C'était au cours de ces brefs instants que Dick parvenait, non point à converser avec

son maître, mais à se livrer en présence de cet insensible gentleman à des espèces de monologues récapitulatifs des événements de la matinée ou de l'après-midi.

Les absences de M. Middleton, dans la journée et même la nuit, se faisaient d'ailleurs plus fréquentes. Dick ne mentait point quand, un peu vexé, il se voyait contraint d'avouer devant une Mme Saint-Guillaume plutôt sceptique qu'il ignorait tout du but et des raisons de ces mystérieuses sorties. En dehors d'elles, celui qui continuait d'être pour tout le quartier l'oncle de M. Robert Labeyrie, n'abandonnait guère le bureau de son neveu. Il y demeurait des jours entiers enfermé à travailler, un travail dont son valet de chambre n'avait pas davantage idée, vu l'interdiction qui lui était faite de franchir une porte à laquelle il n'avait le droit de frapper que pour annoncer que les repas étaient servis. Lettres et papiers, quand M. Silas quittait la pièce, étaient serrés par ses soins dans un tiroir dont il conservait invariablement la clef sur lui. Il y avait sans cesse dans la cheminée un feu de bûches qu'il s'occupait lui-même d'alimenter. Quant au téléphone, la même discrétion lui était imposée. Autant eût valu en résilier l'abonnement, certes ! Sa sonnerie, en deux mois, n'avait été actionnée qu'à trois ou quatre reprises, par des gens qui avaient demandé un faux numéro.

Et pour les visites, mieux vaut, n'est-ce pas, ne pas même soulever la question. Il n'y en eut qu'une à être admise square de La Tour-Maubourg, durant le séjour de M. Silas, et encore tout à la fin... On verra dans quelles conditions. Employés de la semaine des étrennes, petites sœurs quêteuses jumelées, dames du denier de Saint-Pierre, Dick déploya à les maintenir sur le palier la même inflexible rigueur que s'il se fût agi de l'infortunée Mme Saint-Guillaume. Ni les uns ni les autres ne perdirent au change, d'ailleurs, puisque les oboles dont tous repartirent nantis furent toutes comme par hasard de la même valeur que celles auxquelles on était habitué du temps de M. Labeyrie.

— La plus âgée de ces deux religieuses dont j'ai déjà eu l'occasion de parler à Votre Honneur m'en a fait une fois de plus la remarque. Elle a ajouté que, certainement, Votre Honneur avait tenu à prendre, auprès de son neveu, des renseignements sur les tarifs appliqués par lui. C'est Sœur Marie-Camille qu'elle

se nomme. Une bien brave petite personne, je dois le reconnaître, bien que nous n'ayions point la même manière de rendre grâce au Seigneur pour les qualités qu'il a bien voulu nous impartir.

Bavard autant et plus peut-être que Mme Saint-Guillaume, peu importait à Dick que son maître lui répondît, l'écoutât même. L'essentiel était pour lui de parler.

— C'est comme elle, cette excellente et digne dame de la loge. Votre Honneur ne saura jamais à quel point il m'a été difficile de la dissuader de venir lui présenter ses remerciements et ses vœux, au moment des cadeaux de Jour de l'An. C'est à croire qu'elle a un véritable sentiment pour Votre Honneur. Et il ne faudrait pas venir lui objecter qu'elle n'a jamais pu apercevoir Votre Honneur distinctement, encore moins qu'elle ne lui a jamais adressé la parole. Elle prétend au contraire qu'elle a été conquise aussitôt par la distinction, par la jeunesse d'allure de Votre Honneur. Et, sur ce point, toute question de flagornerie mise à part, je serais tenté d'affirmer que je suis absolument de son avis.

La concierge et Dick n'exagéraient-ils pas quelque peu, quand ils vantaient l'extraordinaire juvénilité de M. Silas Middleton ? Il n'aurait certes point fallu sous ce rapport consulter Robert. Le travail de vieillissement auquel il s'était livré sur sa personne avait abouti en effet à une transformation dont il avait tout lieu de demeurer épouvanté. Chaque fois — et c'était à plusieurs reprises par jour — qu'il se regardait dans une glace, il se demandait avec effroi s'il pourrait, au moment opportun, redevenir complètement l'homme qu'il avait été jadis. Et, d'ailleurs, devait-il même souhaiter le retour de ce moment-là ? Le lugubre spectacle qui était en train de se dérouler devant lui depuis deux mois, auquel il avait eu l'affreux courage de clandestinement se convier, paraissait de moins en moins destiné à l'en convaincre.

Au dehors, durant ces huit semaines, M. Silas n'avait jamais pu être aperçu, par Mme Saint-Guillaume ou toute autre relation de rencontre, qu'avec ses épaisses lunettes et une coiffure, feutre ou casquette de voyage, rabattue obstinément sur les yeux. Dans l'appartement, bien entendu, il n'en était plus de la sorte. L'enthousiasme de Dick en profitait pour se déployer à perte de vue sans que son maître daignât y mettre le holà, soit que M. Mid-

dleton éprouvât un certain plaisir à se sentir rassuré ainsi sur son propre compte, soit qu'il fût protégé contre toute cette généreuse débauche d'éloquence par une surdité qui n'avait pas l'air d'aller en diminuant.

— J'en atteste les mânes de toute la famille de Hanovre ! Si Votre Honneur consentait seulement à se raser, ce ne serait point avec le roi Edouard, de glorieuse mémoire, que sir Silas pourrait sur le champ être confondu, mais avec son petit-fils, le très charmant duc de Gloucester, à qui j'ai eu, moi, Dick Bradley, l'honneur de confectionner, il n'y a pas un an, lors d'une chasse près de Glasgow, chez mon ancien maître, un *welsh rarebit* pour lequel Son Altesse Royale a consenti à me féliciter. Mais je m'aperçois que je bavarde, que je bavarde !... Votre Honneur a bien de la bonté de perdre son temps à m'écouter. Puisque Votre Honneur ne doit pas dîner ce soir à la maison, qu'elle m'autorise à lui donner un conseil. Le temps menace de se remettre au froid. Il serait prudent de se couvrir davantage, même de se munir d'un parapluie. Ce sont là des détails dont un serviteur digne de ce nom a pour plus élémentaire devoir de se préoccuper. Je ne sais pas l'heure à laquelle Votre Honneur est rentrée la nuit dernière, et j'ajoute que je n'ai pas à le savoir. Mais, ce matin, j'ai eu le chagrin de constater que ses chaussures et son pardessus dégouttaient littéralement d'eau. J'ai la responsabilité de Votre Honneur. Votre Honneur a certes le droit d'aller et venir, d'entrer et sortir comme bon lui semble, mais, moi, je n'ai pas celui de ne pas veiller sur la santé de Votre Honneur.

Entrer et sortir ! Aller et venir comme bon nous semble ! Oui, qui n'a point, un jour au moins dans son existence, ambitionné d'être seul, afin de pouvoir errer comme au hasard, comme à l'abandon, dans une ville redevenue subitement inconnue, surtout si cette ville est Paris ? Retrouver les endroits qui nous ont accueillis il y a vingt-cinq ans, lorsque nous sommes arrivés pour la première fois, et par lesquels nous avons l'impression de n'être depuis jamais plus repassés, l'humble restaurant du coin du boulevard de Port-Royal et de la rue Berthollet, le modeste hôtel de la rue des Feuillantines d'où l'on gagnait, par la rue d'Ulm, l'Ecole de Droit, cette crèmerie de la rue Royer-Collard où l'on avait, pour dix-huit sous, un petit pain,

deux œufs sur le plat, une grande tasse de chocolat au lait, cette Taverne du Panthéon hantée de jeunes femmes aussi belles et altières certes que Penthésilée et qu'Atalante, et surtout cette subite, cette totale, cette divine indépendance qui nous fait soudain tout trouver magnifique, qui nous rend injuste pour tout ce qui a été avant, pour les enfances les plus choyées, pour les parents les plus aimants...

Mais cet homme, dites-moi donc, ce vieillard presque, à la barbe blanchie, à l'ample houppelande écossaise, et qui vient d'ôter, il n'y a pas un instant, pour bientôt les remettre, les sombres lunettes qui lui cachent les yeux, qu'a-t-il besoin, lui, je vous le demande, de hâter le pas? Pourquoi ne s'attarde-t-il point nulle part ? Qui donc semble-t-il redouter ? Quelqu'un qui le reconnaîtrait peut-être ? Il aurait bien tort. Reconnu, lui ! Et par qui, mon Dieu ? Est-ce qu'il les reconnaîtrait lui-même, ces pauvres servantes du restaurant et de la crèmerie, ces porteuses de chocolat au lait et d'oseille au jus ? Il faudrait, d'abord, qu'elles fussent toujours là. Or, le véritable monde où l'on ne vit guère plusieurs fois vingt ans, c'est celui auquel elles ont appartenu. Et l'hôtel de la rue des Feuillantines ? Lui, il est fermé, A sa place, il y a un cinéma. Ici, au moins, on peut ralentir, faire halte. Il n'y a plus à craindre d'être authentifié par cette blonde caissière bouclée qui rendait deux louis d'or à Robert sur le billet de cent francs avec lequel, chaque premier du mois, il s'en venait, bien sagement, payer sa chambre. Et quant aux belles créatures de la Taverne du Panthéon, que M. Middleton s'abstienne surtout de s'acharner à retrouver une seule de ces contemporaines d'un soir. Elle ne manquerait pas de lui répondre : « Mon cher enfant, ce fut un dur métier que le nôtre, crois-moi ! Il vaut mieux que nous abandonnions tout espoir de rendez-vous terrestre, crois-moi encore. Et, pour mieux t'aider à te faire une raison, apprends d'ailleurs que nous t'attendons, déjà réunies, au pays d'Echo parlant, quand bruit on mène, d'Archipiada et de Thaïs. »

Des pèlerinages de ce genre n'absorbaient, il est vrai, qu'assez peu du temps que M. Silas Middleton, *alias* Robert Labeyrie, passait hors du square de La Tour-Maubourg. Le reste, on ne sait que trop à quoi il le consacrait. Quoi d'ailleurs de plus explicable ? Aurait-il imaginé sans cela cette extravagante comédie,

destinée, il commençait à s'en douter de plus en plus, à s'achever en tragédie non moins extravagante, aussitôt qu'il aurait atteint son but maudit, la vérité, cette vérité, biche rétive qu'on traque, qu'on harcèle, qu'on finit par débusquer du taillis ?

Cette paradoxale existence d'espion, de fantôme, de somnambule, combien de fois Robert ne fut-il pas tenté de s'y dérober, d'y mettre fin ! Combien de fois, se réveillant en sursaut la nuit, ne fut-il pas sur le point de s'habiller, de s'en aller sonner à la porte de la rue Guynemer. Reparaître ainsi, brusquement, ne serait-ce pas, après tout, le meilleur service à rendre à Adèle, et à lui aussi par conséquent ? C'était ce qu'il se disait au début. A présent, non ! A mesure que les jours passaient, il se rendait compte qu'il était trop engagé, qu'il lui fallait aller jusque au bout. Au bout de quoi, hélas ! grand Dieu ? Quelle question ! Il y aurait tant d'horreur dans la réponse qu'il eût peut-être été obligé d'y faire qu'il aimait mieux ne pas se la poser, lâchement !

Savoir, en tout cas, savoir ! Et que, désormais, aucun compromis, aucune dérobade ne fût plus possible ! Avoir la preuve, en un mot. La preuve de quoi ? Celle de la trahison, de la double vie menée par Adèle ? Comme s'il ne s'en doutait point déjà, même avant d'être devenu Silas Middleton ! Il n'était devenu Silas Middleton qu'à cause de cela. Oui, mais, à cette époque, c'étaient les détails, les affreux, les abjects détails qui lui manquaient. Aujourd'hui, sous ce rapport, il n'avait pas à se plaindre. Il était servi !... C'est entendu ! C'est entendu ! Oui, mais, tout de même, qui pouvait savoir ? Qui peut jamais ? La pauvre enfant ! Peut-être que, parfois, entre les bras de l'autre, elle se prenait à le regretter, à garder une manière de sentiment pour lui. Après sept années de bonheur, oui, de bonheur, le contraire eût été par trop monstrueux, n'est-ce pas ? Oh ! mon Dieu, ce sentiment-là, si minuscule qu'il pût être, à cause de lui, Robert aurait sans doute pardonné, tout pardonné... Et elle, après tout ? Peut-être aussi n'était-elle qu'une victime infortunée, une malheureuse qui réussirait à se reprendre, au dernier moment, et d'autant mieux qu'elle serait allée plus avant dans l'horreur. On n'avait pas le droit de négliger une possibilité, une chance pareille ! Pour ces motifs-là, et pour tant d'autres, M. Middleton était bien résolu à ne rien brusquer, à attendre encore...

Ce fut Adèle qui, n'y tenant plus, perdant la tête parmi les

orages qu'elle sentait de toutes parts s'accumuler, précipita elle-même les événements.

***

Raffles Hôtel, 2 février 1933.

« Pour commémorer, — fêter serait un mot bien impropre, — ce jour du 2 décembre dernier où le *Rawalpindi* m'a débarqué à Singapour, voici que j'ai tenu à y revenir. Je n'ai pas eu grande difficulté à vaincre vis-à-vis de moi-même. Lors de mon précédent voyage, il s'agissait de commander une pompe à gravier. Aujourd'hui, ce sont des tracteurs, et puis aussi du pétrole et de l'iode à rapporter en quantités suffisantes, car, à Pahang, nous sommes en pleine crise de malaria, et l'hôpital de Serembam, le plus proche, ne peut me fournir assez de médicaments pour mes pauvres diables qui risquent, avec l'hygiène qu'est la leur, de mourir bientôt comme des mouches.

« Deux mois, déjà, que je suis dans ce pays, et dire que je ne vois encore que mal le moment d'où j'en pourrai repartir ! Cela n'a d'ailleurs guère d'importance, car, soit dit sans reproche, au ton de tes lettres, quand il en arrive, mon absence n'a pas l'air de te peser autrement, ma chérie. Mais peut-être n'est-ce, entre tant d'autres, qu'une preuve de délicatesse de plus de ta part ? Tu ne veux pas diminuer mon courage. Par l'étalage de la tienne, tu aurais trop peur d'augmenter la peine que j'ai à être séparé de toi. De cela aussi, après tant d'autres choses, je te remercie. Sache-le, en effet : malgré la folie que c'eût été, que ce serait, si ta volonté s'était exprimée de façon tant soit peu formelle, je crois bien que je ne serais pas parti, et aujourd'hui encore, je crois bien que je planterais tout là au moindre signe de toi me rappelant. Merci donc une fois de plus, d'avoir été, d'être de nous deux la plus forte.

« Je suis descendu à l'*Adelphi Hotel*, en face de la cathédrale Saint-André, parce que l'on y est tout de même plus tranquille, et que son directeur, M. Waser, à qui j'ai été recommandé, est plein de prévenances pour moi. Tu ne peux imaginer l'importance de ces menues attentions, quand on est dans un état d'esprit comme le mien, avec des larmes que seule parvient à retenir la pensée qu'on est tout de même un homme. Ce soir, cependant, ce n'est point de l'*Adelphi* que je t'écris, mais du *Raffles*. J'avais

besoin de mouvement, d'oubli de tout, de moi en premier. Où trouver tout cela, sinon au *Raffles* ? Le *Raffles*, il faut l'avoir vu, Adèle chérie, pour savoir ce que c'est. Y compris les morts, vous pouvez vous attendre à y voir surgir n'importe qui, à l'improviste, à votre table. Imagine-toi qu'en 1819, il y avait à Penang un humble employé de la Compagnie des Indes orientales. Ne voilà-t-il pas que cet employé-là se met en tête d'obtenir du sultan de Johore la cession d'un petit îlot de rien du tout, sis à huit cents kilomètres plus au sud. Que voulez-vous ? Si c'est son idée, à ce garçon ! Aux indiscrets qui veulent connaître la raison qu'il a de se passionner pour cet amas de palétuviers trempant dans une mer d'huile sombre, il se borne à répondre, inlassablement : « *You may take my word for it, Singapour is by far the most important station in the East,* » car le petit îlot en question s'appelle en effet Singapour. Huit ans plus tard, le commis dont il s'agit, Stamford Raffles, meurt à Londres, dans l'obscurité la plus absolue, comme il sied. C'est à lui, je l'avoue, que ce soir je suis un peu venu penser, dans le palace dont l'éclat universel a définitivement achevé de rejeter son nom dans l'oubli, à lui Stamford Raffles, à la vanité qu'il peut y avoir à rechercher dans l'existence autre chose que le bonheur le plus égoïste, le plus terre à terre, le plus personnel.

« Mais il faut pouvoir !... Il y a gala, cette nuit, au *Raffles*, en l'honneur d'une escadre britannique de passage. Les belles ladies de l'Empire valsent avec des officiers de marine chamarrés, aux bras disparaissant sous les lourds galons d'or en torsade. Tout le menu peuple des boys et des maîtres d'hôtel, Bengalis, Klings, Javanais, Bougis des Célèbes, s'affaire avec des sourires silencieux. Il y en a un, un Cinghalais, qui s'étonne de voir, assis à l'écart, dans un coin de l'immense véranda, entre deux massifs de fleurs aux couleurs inouïes, cet étranger qui, en arrivant, a réclamé de l'encre et du papier à lettres, et qui vient tout juste de s'arrêter d'écrire. Aucun de ces brillants convives, jusqu'à présent, n'a paru faire attention à lui, et il a eu l'air de fort bien s'en accommoder. Intrigué, guidé par l'espoir d'un pourboire, ou tout simplement par un sentiment d'obscure commisération, pourquoi pas, notre serviteur cinghalais s'approche : « Qu'est-ce qui pourrait faire le plus de plaisir au Sahib ? » murmure-t-il, en excellent anglais, ma foi ! Ma réponse a jailli, immédiate : « Me faire le plus de plaisir, mon ami ? Savoir ce que peut faire,

ce que peut penser, en cette minute, quelqu'un qui habite le troisième étage de la rue Guynemer, 18, à Paris. » D'abord, il a paru hésiter ; ensuite, il a souri d'un air entendu ; puis, s'éclipsant quelques instants, il est revenu en m'apportant un double whisky.

« Les grands projecteurs blancs des cuirassés tournent comme des pales de lumière, ventilateurs monstrueux brassant à qui mieux mieux les merveilleuses ténèbres équatoriales. Deux des danseuses, me semble-t-il, ont fini, elles aussi, par me remarquer, jetant de temps à autre un regard indifférent par-dessus l'épaule de leurs cavaliers, un splendide lieutenant de vaisseau, un capitaine aux dragons d'Allahabad, aide de camp sans doute du lord gouverneur. Quelles sont charmantes toutes les deux, l'une rousse avec une peau de lait, l'autre très brune avec des lèvres aussi pourpres que le letchi ! Mais pourquoi leurs robes, coûteuses, d'ailleurs, corroborent-elles la hardiesse parfois singulière que les filles de ma nation maternelle aiment mettre dans leur manière de se vêtir ? J'ai l'impression, plaisanterie à part, qu'en retournant, de l'endroit à l'envers, les magnifiques tissus dont sont faites leurs précieuses tuniques, il n'y aurait plus aucune critique à leur adresser, on arriverait à quelque chose de très bien. Comme je voudrais te voir au milieu d'elles, cette nuit, habillée n'importe comment, ô toi, mon cher côté paternel ! J'ai besoin de rire, tu le sens bien, mon amie lointaine, de rire, si je ne veux pas, subitement, éclater en sanglots. Ce brouillard de chaleur m'a noyé le cœur dans une immense mélancolie...

Tuan, tengok, tuan, tengok !
Soomah coolies adda, bunyok tahkoot, tuan !
Tuan, dia harimau, kaapi punyah adda bunyah...

« Maintenant, c'est le jazz qui se déchaîne, accompagnant un chanteur tamoul qui module d'une voix déchirante le lugubre pantoum que voilà. Je ne t'en donnerai point la traduction. Je ne t'en dirai que ce qu'il importe que tu retiennes. C'est l'appel désespéré du malheureux guetté dans la nuit par le tigre, qu'il devine et qu'il ne voit pas. C'est tout l'atroce drame de la menace qui plane sur nous, et qui va s'abattre, on ne sait pas quand, on ne sait pas d'où... »

— Il me semble qu'il vous écrit aujourd'hui encore plus longuement que les autres fois !

C'était la bonne Mme Jocou, émue et souriante, qui venait de se livrer à cette constatation. Elle ne quittait point Adèle du regard, tandis que celle-ci poursuivait la lecture de la lettre dont, la veille, elle lui avait, par téléphone, annoncé l'arrivée rue Falguière.

Mme Ferrand s'efforça de sourire, elle aussi.

— En effet, chère Valentine. Mais c'est qu'il était en vacances. Il avait plus de temps, vous comprenez.

— Et il ne vous annonce pas la date de son retour ?

— Que vous êtes pressée ! Je n'ai pas achevé de lire, vous voyez bien. Peut-être à la fin... En tout cas, d'ores et déjà, je peux vous dire qu'il ne vous oublie pas, vous non plus.

— Est-ce possible ?

— Écoutez plutôt ! « Il est vrai aussi que j'ai l'âme bourrelée de remords à propos d'Hector, le neveu de notre chère Valentine, qui en est toujours à attendre les timbres sur lesquels il comptait pour sa collection. Oui, tu as eu raison de me rappeler l'injustice qu'il y aurait à ce que ce pauvre petit fût la victime des perfectionnements que nous avons apportés à notre méthode de correspondance, afin de la rendre plus sûre et plus rapide. Entre parenthèses, sous ce rapport, il t'a été loisible de voir à quel point notre agence londonienne aura bien rempli son office. Je suis sûr que tu as toujours eu mes lettres plus vite que par la voie ordinaire. Quant aux tiennes, ce n'est pas la faute de l'agence si, parfois... Mais tu m'en voudrais de recommencer mes récriminations, n'est-ce pas, ma chérie ? Donc, pour en revenir au jeune Hector, dès demain, avant de repartir pour la plantation, je m'occuperai à Singapour même de faire le nécessaire, et en admettant qu'ils n'y soient pas déjà, tu peux annoncer dès aujourd'hui la prochaine arrivée rue Falguière d'un petit échantillonnage de timbres de par ici qui me vaudra, je l'espère, mon pardon... »

— Comme il est gentil ! Comme il pense à tout ! Et que dit-il d'autre ?

— Chut ! Je crois que le reste est pour moi, Valentine, dit Adèle avec un sourire un peu forcé. Pour vous prouver à quel point il est en effet gentil, je continue tout de même à lire à haute voix, quitte à m'arrêter si je m'aperçois que cette gentillesse

se met à devenir trop appuyée. Tenez, que dites-vous de cela ? « Autre chose : je considérerais que j'aurais perdu mon temps dans cette ville si je n'étais point repassé devant le magasin d'*Upper Pickering Street* d'où je t'ai envoyé le collier de sardoines dont tu n'as pas encore eu le temps de me dire s'il t'avait plu. Posant en principe l'affirmative, je me suis préoccupé de savoir si je n'y trouverais pas autre chose. Bien m'en a pris. On a dû liquider ces temps derniers, dans la région, la défroque de quelque mahrana disgraciée. Les usuriers sont les mêmes, où qu'on aille. Ils n'ont pas la même religion, voilà tout. Mais l'acheteur n'a pas à partir en guerre contre ce genre d'ignominies. L'essentiel est que la chose qu'on lui propose soit belle. Or, celle qui est partie hier à ton adresse m'a paru ainsi. Il s'agit d'un bracelet de l'époque de Baber, venu échouer ici des Hautes Indes qui peut savoir quand et comment! Il est en cristal guilloché d'or, avec pour fermoir un rond saphir du Tchitral, à l'intérieur duquel scintille une larme, une larme, m'a affirmé sans pouvoir me dire pourquoi le vendeur, qui a l'air de s'éteindre, de mourir une fois chaque année, dans la nuit du trois au quatre avril. Tu ne manqueras pas de me rendre compte de la réalité de ce phénomène, si je ne suis pas, cette nuit-là, auprès de toi pour l'observer. Mais je m'aperçois de quelque chose, c'est que c'est moi, toujours, toujours, qui t'impose mes choix, ma fille chérie, alors que ce devrait être le contraire. J'attends sans faute de ta prochaine lettre qu'elle m'apprenne quelle pierre, émeraude ou diamant, tu tiens à avoir à ton doigt, le jour où tu viendras me chercher à la gare de Lyon ; ou même à Marseille, au paquebot... je n'y vois aucun inconvénient... »

— Qu'il est bon ! Jamais on ne le répétera assez. Une femme plus aimée, plus choyée que vous, ça ne doit guère courir les rues. Mais qu'est-ce qu'il y a ? Ce que vous lisez là ne vous ferait-il pas plaisir, ma jolie ?

— Voyons, Valentine, comment pouvez-vous !...

— Il faudrait être bien difficile !...

— Bien difficile, en effet !

Mme Ferrand, c'était la vérité, venait de réprimer un haussement d'épaules d'agacement, un sourire amer qui n'avait point échappé à Valentine. Ils sont tous les mêmes, décidément, Robert en tête, ces hommes qui, de l'existence, n'ont connu que les bons côtés, que leur fortune, lorsqu'ils sont nés, a aussitôt

mis à l'abri de tout. Rien n'égale la façon charmante qu'ils ont de nous offrir le superflu. Oui, mais ils n'ont pas la moindre idée du gouffre où la lutte pour le nécessaire risque de nous précipiter demain.

Sur l'emplacement de l'ancien hôtel de la Guiche, il y a, au coin du boulevard Raspail et de la rue de Rennes, un solide bâtiment d'officielle apparence, aimable pendant de celui qui occupe, plus bas, le coin du même boulevard et de la rue du Cherche-Midi. C'était là que, sans doute pour la première fois de sa vie, un mois auparavant, par une pluvieuse matinée de fin janvier, s'efforçant de ne pas être reconnue dans ce quartier qui était tout de même bien rapproché du sien, s'en était venue Adèle Ferrand, toute tremblante. Elle en était ressortie au bout d'une vingtaine de minutes, plus riche de trente-cinq mille francs en billets, mais ayant abandonné pour une année, aux mains des évaluateurs patentés de l'établissement en question, son collier de perles.

Elle ne le portait pas très souvent. Elle savait que son absence ne serait point remarquée par Léonard, qui avait, tous ces temps-ci, le pauvre homme, lui aussi, bien d'autres sujets de préoccupation. Elle n'avait donc même pas pris la précaution d'en faire faire un faux, comme il est d'usage en pareil cas. D'autre part, cette durée d'un an, elle n'ignorait point qu'il ne dépendait que d'elle de la réduire à six mois, à quinze jours, à rien. Il ne s'agissait que d'être en état de rembourser le prêt. Ces précisions, ainsi que celles qui réglementaient les renouvellements et le boni, étaient énumérées tout au long sur le titre de reconnaissance que lui avait remis l'employé du Crédit Municipal, moderne euphémisme, dénomination à la fois narquoise et pudique de notre Mont-de-Piété national. Cette possibilité de retrait anticipé expliquait qu'Adèle ait fini par se décider à venir dans ce morne endroit. Elle n'avait pas abandonné toute espérance en y entrant. Elle avait pu en ressortir sans trop chanceler, le visage tout simplement un peu crispé, un peu pâli. Aurait-elle pu imaginer que moins de deux mois après elle repasserait sous cette même porte, non pour dégager ses perles, mais pour engager la bague au rubis, la bague de Mme Jean Labeyrie, celle que son fils lui avait offerte la veille de son départ, avec le vœu qu'elle n'ait jamais à s'en défaire ? Reculant devant la

difficulté d'en expliquer la provenance, elle ne l'avait jamais montrée à son mari. Il était compréhensible, dans ces conditions, que, malgré la parole donnée à Robert... Mais, encore une fois, tout ce qui arrivait là, n'était-ce pas la faute de ce dernier, après tout ?

Par négligence, sans doute, et certainement pas à dessein, Robert n'avait pas pris, avant de s'en aller, les dispositions qui eussent préservé Mme Ferrand des soucis d'ordre matériel qui, lui parti, n'avaient point tardé à fondre sur elle. Adèle en avait été étonnée, mais, avec cette fierté dont personne ne l'avait encore vue se départir, elle n'avait risqué aucune allusion à ce sujet. Elle avait dû s'imaginer que c'était par délicatesse que Robert s'était tu. Il n'avait pas voulu assombrir leurs derniers instants par des conversations d'intérêt aussi piètre. D'Ecosse ou de Londres, pendant les quelques jours qu'il allait avoir à y passer avant de s'embarquer, il réparerait cette omission. Rien n'était venu, cependant, ni d'Angleterre, ni des différents ports où le *Rawalpindi* avait fait escale, ni finalement de Malaisie.

Les complications pécuniaires dont Adèle se trouvait maintenant accablée de toutes parts avaient eu pour résultat d'établir de façon à peu près irrécusable l'importance de ce qu'était devenue, durant ces dernières années, la contribution de Robert Labeyrie aux dépenses non seulement de Mme Ferrand, mais aussi de la rue Guynemer, contribution que, bien entendu, Léonard avait toujours superbement ignorée, importance dont sa femme elle-même, de la meilleure foi du monde d'ailleurs, ne s'était peut-être pas toujours absolument rendu compte.

En attendant, dans le ménage, à certaines dates, c'était de plus en plus cruellement que l'argent se mettait à faire défaut. Or, Adèle ne pouvait songer à en demander que de moins en moins à son mari. Elle savait qu'aucune des affaires sur lesquelles il avait cru pouvoir compter depuis un an n'avait de chance immédiate d'aboutir. Quant à Léonard, qui avait jusque alors abandonné à sa femme le soin exclusif d'assurer l'équilibre du budget familial, il n'allait certes point encore jusque à lui reprocher des dépenses exagérées. Il se bornait à manifester de temps en temps quelque surprise à propos d'une certaine mesquinerie dans leur train de vie qui lui semblait remonter à une

date récente et ne l'avait point frappé auparavant. Adèle sentait que le jour n'était plus éloigné où il finirait par lui en faire la remarque. De là à lui demander des explications, oh! bien discrètes, bien timides, mais qu'elle serait tout de même incapable de fournir, il n'y aurait plus évidemment qu'un pas ! N'ayant pas été sans remarquer la lassitude dont les marques se multipliaient d'inquiétante façon sur le visage de la jeune femme, ne lui était-il pas, dernièrement, à plusieurs reprises, arrivé de lui dire :

— Tu sais, ma Lili, il y a quelque chose qui ne va pas. Je te sens inquiète tous ces temps-ci. Est-ce au sujet de mes affaires ? Évidemment, cela pourrait mieux marcher. Mais ce n'est qu'un mauvais cap à doubler. La victoire est de l'autre côté. Et puis, pour peu que ce marasme persiste, nous avons toujours une ressource, partir pour un petit voyage d'agrément et nous en aller retrouver Robert en Malaisie. Nous, je dis bien, moi, et toi aussi. Souviens-toi qu'il nous y a formellement invités. Il sera plutôt heureux, je te le certifie, quand il nous verra arriver. Moi, parce que, en quelques jours, je lui aurai mis sur pied sa société ; toi, parce que tu es toi, et parce que, mon Dieu, il n'est jamais désagréable de voir entrer chez soi quelqu'un qui apporte avec lui l'espoir et le bonheur, partout où il va. Il ne doit pas s'amuser tous les jours, ce pauvre garçon ! D'ores et déjà, tu pourrais, dans ta prochaine lettre, lui faire prévoir... D'autre part, dans les compagnies de navigation, où je ne compte que des amis, on m'a toujours fait gracieusement des offres de passage dont je n'ai pas songé à profiter jusque à présent. Réfléchis donc, sans trop attendre, à ce projet, qui n'est pas si bête qu'il en a l'air. Tu me diras, dans deux ou trois jours, ce que tu en penses.

Ce qu'elle en pensait ? Quitter Max ? Sa réponse eût tenu en un mot : jamais !

Or, en ce qui concernait celui-ci, bien qu'il la tînt farouchement en dehors de tout, que ce fût dans le mystère le plus absolu que tout se tramât, Adèle, si désireuse qu'elle eût été de se leurrer, n'apercevait plus autour d'elle qu'indices terrifiants. Désiré, le barman du *Broadway*, qui, le mois précédent, se fût encore livré aux confidences, détournait maintenant la conversation. Il avait une toux gênée de brave homme pris en faute, une toux

qui en disait long. Ecrire à Robert, conseillait Léonard. Ecrire à Robert ? Si Adèle se résignait à une démarche auprès de lui, ce ne serait point celle que lui suggérait son mari. Ce serait pour lui demander de l'argent ! De l'argent qui pourrait servir à venir à bout des difficultés au milieu desquelles se débattait la rue Guynemer, mais pas avant, en tout cas, que n'eussent été conjurées celles, autrement tragiques et sans merci, où allait sombrer la rue d'Aumale.

Pourquoi pas, après tout ?

La première fois que cette idée l'avait effleurée, Adèle en avait frémi d'horreur. Elle commençait à s'y faire, à présent. Mais oui, mais oui ! Il fallait voir les choses en face. Il n'y avait plus que Robert qui fût capable de conjurer, ici et là, la catastrophe. Oui, mais alors, instantanément, une pensée lui venait qui la faisait claquer des dents, la poignait à la gorge, y coupait net la respiration. Une requête de ce genre, elle en était sûre, équivaudrait à provoquer le retour immédiat de Robert. Quand il serait là, ce serait fini ! Il faudrait lui dire.. Tel était le dilemme hallucinant devant lequel l'infortunée n'arrivait plus à savoir ni à qui ni à quoi se vouer. Ah ! vraiment, il est des journées, dans l'existence où l'*à quoi bon*, le néant de tout nous apparaissent. Il semble qu'il n'y ait plus qu'une chose à faire : ne pas sortir, laisser aller, rester couché !...

Il y avait aujourd'hui une phrase dont ne réussissait plus à se débarrasser la misérable mémoire d'Adèle, et c'était celle dont Robert, dans sa lettre du 2 février, datée de Singapour, lui avait commenté le pantoum entendu par lui au *Raffles Hotel :* « C'est tout l'atroce drame de la menace qui pèse sur nous, et qui va s'abattre, on ne sait pas quand, on ne sait pas d'où... »

Ne pas sortir ! Laisser aller ! Rester couché !

— Madame ! Que Madame m'excuse de la déranger !

C'est Marthe, la femme de chambre, qui frappe à la porte.

— Qu'y a-t-il ?

— Le téléphone ! Le service de garde des fourrures du Bon Marché, qui réclame Madame.

— Je viens !

Ah ! même mourante elle serait tout de suite sur pied !

***

— Monsieur n'est pas là, Désiré ?

— Ce n'est pas de chance, Madame Max ! Il vient tout juste de sortir.

— Comment se fait-il ?... Il m'a téléphoné ce matin d'être ici sans faute à trois heures. Je ne suis pas en retard pourtant ?

— Pour cela non. Il est exactement trois heures. C'était M. Casello qui était en avance. Il est arrivé à deux heures et demie. Puis, à trois heures moins le quart environ, on l'a appelé à la cabine téléphonique, où il est bien resté cinq minutes. Il ne paraissait pas très satisfait, quand il en est ressorti. Il a même juré, ma parole. « Quelque chose d'assez important, Désiré, m'a-t-il dit. Excusez-moi auprès de Madame. Dites-lui de ne pas s'impatienter, que je serai là dans trois quarts d'heure, tout au plus. Qu'elle veuille bien m'attendre, surtout ! »

Adèle eut un haussement d'épaule.

— L'attendre ? fit-elle avec un sourire résigné. Voilà une recommandation dont je ne vois pas bien l'utilité. Comme si je n'en avais pas l'habitude !

Le bar, à cette heure-là, était absolument désert. La jeune femme s'assit à leur place accoutumée, tout au fond. C'était là qu'on était le moins en vue.

— Vous ne faites guère recette, aujourd'hui ! remarqua-t-elle.

Elle avait parlé à voix haute, se croyant seule avec le barman. Celui-ci mit un doigt sur ses lèvres, et la prévint, d'un coup d'œil au plafond, qu'il y avait quelqu'un, un client, à l'entresol, dont on n'apercevait que les jambes, à travers la claire-voie de la balustrade.

Adèle fit signe qu'elle avait compris.

— Et est-ce que vous savez qui vient d'appeler Monsieur à la cabine ? demanda-t-elle.

— Absolument pas, madame Max.

Elle secoua la tête, sourit de nouveau, à présent avec un peu de tristesse.

— Je suis sotte de vous questionner ainsi. Même si vous le saviez, vous ne me le diriez point, n'est-ce pas ?

Désiré devint cramoisi :

— Madame Max, je peux vous en donner ma parole...

Elle eut un petit geste, un petit rire.

— Non ! non ! Ne vous mettez pas en peine, Désiré. Je vous aime bien, tout de même, vous savez.

Elle soupira. Il y eut un silence. Désiré se donnait une contenance en fourbissant son shaker, qu'il ne cessait de démonter et de remonter.

Pour avoir l'air de s'intéresser à quelque chose, elle aussi, Mme Ferrand désigna du doigt le premier étage.

— Qui est-ce qui est là ? demanda-t-elle tout bas.

Le barman eut une moue d'ignorance.

— Je n'en sais rien. Quelqu'un qui ne doit pas être du quartier. Aucun de nos clients ne le connaît. Lui-même n'a adressé la parole à personne. Il vient ici, mon Dieu, depuis quand ? Il y a bien un mois. Peut-être plus. Ce sont toujours les mêmes consommations qu'il commande. Un grog, rhum et kirsch, quand le temps est froid. Autrement, un punch martiniquais.

Adèle se pencha de côté, à toucher de la joue la moleskine de la banquette. Il lui fut alors possible d'apercevoir, par dessous la rampe de la balustrade, le personnage dont il s'agissait. Dans l'encadrement du col de pardessus relevé, elle distingua un visage à peu près hirsute. D'épaisses lunettes voilaient les yeux. Un vieux bonhomme, comme on en voit tant à Paris, de préférence sur les quais, plongeant dans les boîtes des bouquinistes. Celui-ci avait un journal déployé devant lui. Un crayon à la main, il l'annotait.

De l'index, Désiré se tapota le front.

— Je le crois un peu dérangé de ceci, si vous voulez connaître mon sentiment, Madame Max, murmura-t-il. Ce sont des après-midi parfois entiers qu'il passe là-haut. Et à quoi les emploie-t-il, devinez ? Eh bien ! justement à ce qu'il est en train de faire ! Des mots croisés.

Il y avait pas mal de temps déjà qu'Adèle ne prêtait plus attention à ce que lui racontait le barman. Elle avait achevé également le verre à dégustation de marc de champagne que, sans qu'elle ait eu besoin de le réclamer, il avait posé devant elle. Elle paraissait réfléchir.

— Désiré ! dit-elle soudain.

— Madame Max, fit-il, sans excès d'enthousiasme.

— Désiré, écoutez-moi bien. Je n'ai, croyez m'en, aucune intention de vous mettre dans l'embarras. Et, d'ailleurs, si vous estimez inopportune la question que je vais vous poser, vous aurez toujours la ressource de ne pas répondre. Mais je ne pense pas que...

— Madame Max, je suis persuadé...

— Il faut aller vite. Je connais M. Casello. Il est exact. Il va être de retour d'un moment à l'autre. N'avez-vous pas l'impression qu'il est soucieux, très soucieux, tous ces temps-ci ?

— Oui, peut-être... J'avoue que je n'ai pas...

— Désiré, je vous en conjure. Comprenez bien que ce que je vous supplie de me dire là, c'est dans son intérêt ! Soucieux, donc, il l'est. Et à propos de quoi ?

— A propos de quoi, madame Max ? Mais, voyons, c'est bien simple ! A propos de tout ! Comme vous et moi ! Comme tout le monde ! Avec ce qui se passe, avec cette existence que l'État nous fait !... Et puis, vous connaissez assez M. Max. Il n'est pas prodigue de ses confidences. S'il ne dit rien à quelqu'un comme vous, qui êtes l'intelligence, la gentillesse même, et son amie, sa vraie femme, quoi, par dessus le marché, comment voudriez-vous que ce fût à un pauvre diable de barman...

Adèle le regarda. Elle comprit qu'elle n'en tirerait décidément rien. Elle en eut pitié.

— Mon pauvre Désiré, dit-elle d'une voix très douce, vous avez raison. Excusez-moi !

PIERRE BENOIT.

(La quatrième partie au prochain numéro.)

AFRIQUE NOIRE

II

MÉDERDRA DE MAURITANIE

On passe le fleuve à Rosso, « porte de la Mauritanie ». C'est une escale vivante, un grand marché dans une enceinte de pisé rouge, percée d'arcatures ogivales. Lieu de passage, de rencontres et de trafic. Les Maures et les Noirs s'y coudoient. Un va-et-vient constant de pirogues anime le fleuve entre deux fragiles estacades. La rive sénégalaise groupe au hasard quelques paillotes. On a bâti sur l'autre rive le poste, des entrepôts à allure de caserne et le marché. Tout cela dans le sable qui, sur cette berge, déferle jusqu'au fleuve. Tout de suite, en effet, c'est le désert stérile, où les souffles d'un vent brûlant laissent au passage dans l'arène rose des andains onduleux, pareils à des vaguelettes figées. La piste, un temps, s'étire comme une digue, ligne droite que l'on prendrait de loin pour un remblai de voie ferrée. Puis elle s'abaisse, meurt dans le sable et désormais se confond avec lui.

La camionnette américaine, bien suspendue, au moteur imperturbable et puissant, roule et tangue dans une cendre éblouissante. Elle avale le sable à pleines roues, le recrache dans son sillage.

De très loin en très loin, un panneau de ciment chaulé pointe une flèche au coaltar : Méderdra ? Boutilimit ? Marrakech ? On n'en est plus à cinq cents lieues près. La blancheur de ces monuments, badigeonnés comme des marabouts, aveugle du fond de l'horizon. Mais il arrive que la piste bifurque, malignement, comme si elle choisissait le seul point du désert où nul panneau n'apparaît plus aux yeux, si loin qu'ils scrutent et s'épuisent dans l'étendue vibrante et rissolée. Alors on pointe à travers les broussailles. Le moteur ronronne toujours ; le sable fuse en soleils fauves. Et l'on retrouve, entre les pâles herbes de brousse, quelque chose qui sinue comme une piste, une passée où des traces de roues, à demi-effacées seulement, s'étirent longuement vers Méderdra.

Méderdra, c'est du sable rose, deux dunes haussées sur le désert : l'une à peu près fixée, où le poste sème deux ou trois dés blancs, ponctués de noir ; l'autre encore « vive », dont la crête sous le vent se couronne au bord du ciel d'une aigrette de fumée rose. Lorsqu'on approche, on distingue çà et là des tentes très basses, brunes, ornées de géométries blanches ; plus près encore, dans l'ombre dure des auvents, des silhouettes drapées de bleu, une chèvre liée à un piquet.

Un soleil fixe, insoutenable, incendie tout de ses rayons dardés, dévore de son flamboiement le bleu du ciel à mi-chemin de l'horizon. Plus bas, il se recolore peu à peu — gentiane, bleuet, indigo — pour de nouveau pâlir dans le rayonnement ascendant que réverbère l'immensité des sables.

Et pourtant, près du poste, des arbres vivent : des prosopis encore, au feuillage frémissant et fin, et vert, miraculeusement vert. Et le jeune administrateur, son *séroual* flottant autour des jambes, nous a fait les honneurs du « jardin » traditionnel. Pauvre jardin où trois salades, la chlorophylle chevillée à la feuille, s'obstinaient à ne pas mourir au milieu des planches craquelées ! C'est ici que mon cœur se serra, devant une dalle de pierre qui portait un prénom d'enfant.

Nous allâmes, de tente en tente, à l'heure où le soleil perdait un peu de son ardeur, où le sable rosissait davantage.

Des files d'empreintes, laissées par des pieds nus, étiraient à travers l'étendue de minces pointillés rectilignes, aussi légers que des traces de fourmis processionnaires. Sous quelques tentes, de vieux artisans travaillaient, les bras, le visage, les cheveux bleuis et comme pigmentés par la teinture de la guinée, cette étoffe bleue qui vêt les Maures, les Touareg, et qui est comme l'uniforme du désert. L'étoffe et sa mauvaise teinture : car il faut qu'elle déteigne, sous peine d'être méprisée. Un peintre ethnologue que je sais devait l'apprendre à ses dépens. Parti pour le Sud-Atlas dans l'intention d'y étudier des types, des costumes et des parures, il s'était muni de coupons d'une cotonnade excellente : solide, loyale, d'un beau bleu nocturne et profond. Il était enchanté. Pas une Chleue, pas une Nomade ne résisterait à l'attrait de cette étoffe magnifique, de très loin supérieure à la camelote des trafiquants. Il eut bientôt à déchanter et le stock lui resta pour compte : sa toile ne déteignait pas.

Ces Maures forgeaient des bibelots de cuivre, cloutaient de

cuivre et fleuronnaient d'acier poli des coffrets barbares. Des femmes tissaient des tapis grossiers. La plupart de ces gens semblaient mal nourris et chétifs. Une gravité triste dormait au fond de leurs prunelles. Nous ne vîmes rire que des enfants. Tout nus, le ventre rond, un collier d'ambre ou de clinquant au cou, ils se roulaient à même le sable, au milieu des chevreaux et des poules.

Nous laissâmes le « village » pour gravir les pentes de la dune vive. C'est un terme paradoxal : nulle vie, fût-ce un instant, pas même sous l'éphémère abri d'une tente, ne saurait se confier à ce sable toujours instable. Et pourtant, si. Dans son épaisseur sèche et glissante, le cram-cram persiste et pullule. Desséché en cette saison consumante, réduit à des fétus presque minéraux, il essaime ses graines barbelées qui s'accrochent à la peau comme des poux. Où que l'on pose le pied, elles sautent, s'agrippent et mordent.

Assis au faîte de la dune, dans la douceur soyeuse et craquante, chaude encore, de ce sable partout le même, sans un caillou, sans un grain de gravier, fine poussière du même rose ardent, nous regardions le poste minuscule piqué au flanc de l'autre dune ; entre les deux les tentes éparses où vivaient des êtres humains.

Il en montait des bruits vivants, tous étrangement distincts dans la transparence de l'air : bêlement d'une chèvre, tintements d'un marteau, appel d'une voix entre deux tentes. Et déjà, par le moutonnement des sables, dans cette étendue sans repères, des silhouettes bleues apparaissaient, glissaient, suivant les pistes étroites déjà marquées par les pieds nus.

Nous en apercevions très loin, allant vers d'autres tentes que nous découvrions soudain, collées au sable comme des punaises brunes. Et de là-bas, presque aussi net que s'il eût résonné tout près, le battement d'un tam-tam montait vers les premières étoiles. L'émir était mort depuis peu ; les partisans d'un candidat faisaient ronfler les peaux en son honneur.

Longtemps après, dans la nuit pleine, sous le fourmillement des étoiles, le tam-tam continuait de battre, sur le même rythme sans trêve recommencé, si monotone qu'on ne l'entendait plus. Nous étions tous montés sur la petite terrasse du poste et, couchés sur des nattes, nous regardions trembler et scintiller cette poussière d'astres. Il n'y avait nulle brise, mais une fraîcheur divine, délicieusement pure et légère, qui semblait sourdre du ciel même, envahissait et baignait tout notre être.

Comme un écho venu du fond de l'horizon, un second tam-tam assourdi battait au delà des dunes, celui-là en l'honneur d'un candidat rival. Un grand feu rouge palpitait là-bas, s'avivait de sursauts lumineux. Ses éclats soulevaient l'horizon : on eût dit qu'ils portaient vers nous les longs youyous tremblés des femmes.

Nous demeurâmes longtemps sur la petite terrasse en plein ciel, couchés les uns auprès des autres, et silencieux. Ce n'était point seulement caprice de la mémoire si mes souvenirs m'entraînaient vers Tinerhir et les derniers palmiers d'Erfoud, sur l'autre seuil du pays des sables. J'avais vu là-bas les mêmes Maures, les mêmes petites forges en plein vent, entendu battre les mêmes tam-tams, regardé au bord de la nuit rougeoyer de grands feux tout pareils à celui-ci.

Les cris des femmes de Méderdra, dans la paix cristalline de la nuit, rejoignaient d'un seul vol les youyous des femmes de Tinerhir. Et cela m'envoûtait d'une sensation étrange, poignante et forte, où se mêlaient jusqu'à n'en plus faire qu'une la conscience de ma propre vie, celle des solidarités humaines et celle des choses qui ne finissent point.

PISTES DE BROUSSE EN GUINÉE

L'avion, si je ne me trompe, doit mettre trois ou quatre heures pour joindre Dakar à Konakry. L'aube dakarienne est presque fraîche. Dans la cabine du Junker, cette fraîcheur ventilée persiste comme si l'avion l'emportait avec lui. Il se tient assez bas, sous un ciel que la montée du jour révèle chargé de nuages plafonnants. On voit très bien la côte lagunaire, la Gambie, la Casamance qui se traînent vers Bathurst, vers Ziguinchor, à travers une végétation d'un vert violent, marécageux.

Ces contrastes élémentaires, après quelques semaines de recul dans le passé, marquent décidément les souvenirs du voyageur en Afrique noire : ces exubérances monstrueuses auprès de cette stérilité ; ces outrances verdoyantes, d'une acidité noire et qui semble gluante, comme au fond d'un aquarium croupi, et tout à coup, sans transition, la brousse illimitée, parsemée de touffes d'arbres peladeuses par la fauve étendue des sables. Contraste, encore, entre ces petites villes européennes, blanches et rouges sous leurs toits de tuiles, ordonnées, tirées au cordeau, et ces

poignées de paillotes rondes, éparpillées à la volée, collées au sol des clairières comme des portées de punaises brunes.

La rapidité du voyage aérien (relative, en l'occurrence, car les 250 kilomètres-heure du Junker — porté sur de grandes ailes branlantes, d'aspect fragile, comme de tôles ondulées sommairement embouties — semblent un train de sénateur comparées par exemple au bond tendu d'un petit Lockeed), cette rapidité néanmoins accuse encore d'autres contrastes dès que l'on a mis pied à terre. Il en est un qui s'avère pénible, faute d'une adaptation suffisante : celui des climats, des atmosphères respirées. Venu du Sénégal et de sa sécheresse dévorante, le passager qui plonge dans l'étuve de Konakry sent sa peau ruisseler à grosses gouttes.

Toute cette côte, les îles de Loos qui closent la rade, bouillonnent d'arbres aux épaisseurs noires, des manguiers surtout, énormes, denses, d'une magnificence oppressante. L'humidité imprégne les feuillages, l'humus sombre, d'une moiteur tremblotante. Les cataractes d'une seule tornade, pendant la dernière saison des pluies, ont déversé sur Konakry quelque chose comme trois mètres d'eau : de quoi comprendre ce que les météorologues entendent par « précipitations atmosphériques ». Même en cette saison sèche, la terre, les arbres s'en souviennent. Leur vigoureuse ampleur, le poids de leur couvert au long des larges avenues prêtent à la ville une beauté singulière : ils tendent au-dessus d'elle comme un dais d'ombre et de silence. Une tristesse solennelle en pleuvrait dans le clair-obscur, n'était la foule bigarrée et caquetante qui grouille à travers les manguiers. Soieries, cotonnades, nudités. Dès que la matinée s'avance et que la touffeur du jour épaissit ses puissantes bouffées, les boubous tombent, les seins cuivrés pointent leurs auréoles violettes. Les indigènes sont en majorité de race foula. Les corps sont souvent beaux, de lignes longues, souples et charnues. Ils ont dans leurs mouvements quelque chose de glissant, de félin. Pour la nuance : cuivre ou bronze, parfois claire et comme safranée. Les peaux noires sont l'exception.

Longtemps, la puissante voiture bleue qui m'emportait vers les pistes de brousse croisa les files de piétons qui gagnaient le marché de la ville. Les manguiers s'espacèrent. Les herbes sèches bruirent, soulevées au vent de notre course. Francis, le chauffeur foula, conduisait avec un brio souriant. Vêtu de toile cachou, une blanche casquette de yachtman sur la tête, il n'était que gentillesse et sourires. Les pneus, au long des pistes guinéennes, éclatèrent plus

souvent encore que sur les pistes sénégalaises. Mais ils y mirent cette fois une espèce de bonne humeur. A chaque détonation sifflante, les longues mains brunes sur le volant maîtrisaient d'un réflexe sûr l'embardée de la voiture. Et dans l'instant l'homme était à terre, dépouillait son vêtement avec une souplesse de lézard pour apparaître nu dans un bleu de mécano. L'instant d'après la roue était en place et la voiture repartait.

Jamais de hargne. Une voix douce, des dents éblouissantes, un profil attentif d'adolescent tandis qu'il surveille, au passage, les fondrières des îlots forestiers, l'épaisseur de sable traîtresse, le pont de rondins effondré, le singe vert ou l'antilope cochon qui saute à travers la piste. Toutes les pistes de la Guinée, il les connaît, il les a parcourues.

— Je connais tout, tu peux demander. Ça, là-bas, c'est un singe pleureur ; ça, un cyno ; ça, une civette.

A ce moment passe un oiseau somptueux, d'un brun ardent et mordoré, qui traîne derrière lui, dans son vol, une longue queue ondulante dont le vert étincelle dans les trouées de soleil où il plonge.

— Et cet oiseau ?

Il glisse vers moi un regard furtif, juste le temps de voir girer, sous la paupière, un globe de faïence nacrée.

— Mais tu le dis ! C'est un oiseau.

A nous deux, conjuguant son naïf empirisme et mes souvenirs livresques de naturaliste amateur, nous identifierons à coup sûr les rats palmistes, d'une légèreté vive d'écureuils, les cailles de Barbarie, aux pointes d'ailes d'un beau noir ébénien, les merles métalliques, les grosses vipères cornues, épaisses de ventre, qui se coulent entre les hautes herbes.

C'est un pays, en cette région du moins, dont la luxuriance frappe les yeux. Souvent, entre les kolatiers aux larges feuilles, sous les mêmes manguiers puissants, on distingue au passage les cases rondes d'un village, au soubassement de torchis chaulé, au chapeau de chaume conique. Des champs d'ananas s'éploient entre des lignes d'arbres en haie, étirant les longues lignes parallèles de leurs plants aux feuilles en glaive, d'un vert tendre comme veiné d'ambre. Les bananeraies aussi sont nombreuses, vastes et bien cultivées, laissant entrevoir dans l'ombre, sous la molle épaisseur des énormes feuilles déchiquetées, l'étincellement des rus d'irrigation. Il en est que signalent des pancartes, une enseigne au nom du planteur, comme des pépinières de banlieue.

Champs de manioc, de patates, cédratiers, orangers constellés de fruits jaune citron : c'est un village, quelques cases rondes encore qui se serrent sous les hautes ramures ; et de nouveau les grandes herbes sèches où s'allonge la piste rougeâtre. Un cyno qui s'arrête, surpris par le ronflement du moteur, trousse ses babines dans un rictus terrifié et bondit en aboyant.

Ces singes, ces vives tourterelles ne sont pas les seuls à fuir. Souvent, dans quelque coin sauvage, nous suivons des yeux devant nous une négresse qui chemine, le torse nu, un faix de roseaux sur la tête. Elle va, la croupe mouvante, d'un grand pas balancé et paisible. Le vent porte vers nous, elle ne nous a pas entendus. Brusquement elle tressaille, se retourne, aperçoit la voiture bondissante qui fonce vers elle, miroitement bleu, escarboucles des glaces, des nickels, nimbe de poussière soulevée que le soleil ensanglante. Alors elle lâche son fardeau, presse ses joues à pleines paumes dans un geste d'épouvante. Nous sommes passés, nous avons vu sa bouche ouverte, ses prunelles dilatées, hagardes. Elle s'est ruée dans les herbes de brousse, elle s'y est évanouie comme une bête des forêts : les herbes refermées apaisent déjà leur frémissement.

Souvent aussi, aux abords des villages, des enfants nus détalent devant nous. Leur galopade montre sur leur corps sombre, cuisses ou fesses, les plantes de leurs pieds véloces, d'un rose chaudement orangé. Ils vont s'abattre, pantelants, contre des femmes qui les serrent dans leurs bras, tremblantes elles-mêmes, d'un beau geste de mère qui enveloppe et tendrement protège.

Nous allons. Les villages sont de plus en plus rares, qui demeurent au bord de la piste. La plupart maintenant s'en écartent, se réfugient sous le couvert. Plutôt la paix des ombres forestières, le silence où chantonnent les moustiques et la tsé-tsé, le sol noir et spongieux, où tombent, charnus et roses, un à un, les pétales des fleurs de flamboyants : de la piste ne vient rien de bon.

La voiture saute, plonge dans l'obscurité d'un îlot de forêt primaire, sous la colonnade des fûts encordés de lianes reptiliennes, étoilés d'immenses liserons sauvages. Un papillon, dans une flèche de soleil, mordore ses ailes de velours noir. Les pneus sursautent, les ressorts claquent au heurt des racines bossuées. On émerge à la pleine lumière, une flambée dont l'air vibre et danse. Il semble qu'on entende l'épaisseur des herbes sèches rissoler encore et se tordre sous la morsure d'un incendie. La piste monte, la lumière s'exalte davantage à mesure que s'amplifie l'espace. A notre gauche,

entre des mimosées, des roseaux, des palmiers à huile, par-delà un gouffre d'air pâle, les hauteurs bleues du Fouta-Djalon se diluent dans le brasier du ciel. Sont-elles bleues ? Tout est flamboiement, vibration irradiante et silence.

Et de nouveau c'est la forêt, son ombre énorme, étrangement dense et matérielle, où parfois un rais de soleil s'enfonce raide comme une lame nue. On ne mesure plus le temps, les étapes. Vers le milieu du jour, dans quelque résidence, on s'affale sur une couchette entre les plis de la moustiquaire. Sur les stores clos de la véranda, la lumière pèse comme une onde immobile. Le sang au front, les oreilles bourdonnantes, on sombre dans une sieste éblouie. Dehors, on ne sait où, quelque boy noir martèle quelque chose, une planche, une tôle, on ne sait pas. Il espace ses coups de marteau avec une nonchalance opiniâtre, nasille une mélopée qui ne veut pas finir.

A Mamou, personne. A Dabola, personne : tout le monde est à la foire-exposition de Labé. La voiture bleue repart en pleine fournaise, conduite d'une seule main par un Francis toujours souriant, toujours dispos. Sa main libre tient une orange verte où il mord à dents carnassières, le jus ruisselant sur son menton, les pépins expulsés comme des balles et tintant sur le pare-brise.

Ainsi, pendant des jours, sur les pistes guinéennes, nous roulerons et roulerons dans la même alternance de futaies monumentales et de vallonnements broussailleux, d'ombres glauques où stagne et tournoie l'odeur des pourritures végétales, et d'horizons incandescents. Et ce seront les mêmes rencontres, les sursauts aboyants des cynos, les silhouettes bondissantes des singes verts, petits gnomes gris-olivâtre, le papillotement blanc et noir des cailles qui se lèvent par couples, le chatoiement rosé des tourterelles, le chuintement d'une vipère cornue ; de loin en loin une poignée de cases rondes ; deux négrillons, pris de trop court pour fuir, qui se raidissent, bouche bée, devant l'objectif de la camera ; une femme qui pêche dans un marigot, poussant devant elle sous les herbes, avec une douceur silencieuse, une poche de filet entr'ouverte.

L'aube, d'un immense bleu laiteux, vibre déjà sur les paillotes éparses, à travers la ramure de quelques arbres colossaux. Presque sans feuilles, ils tiennent encore suspendues de longues fleurs d'un rose charnel, pesantes et lasses, qui tomberont à la chaleur du jour.

Les pneus sont maintenant réparés. Cinq fois, la veille, ils avaient éclaté. Francis, sereinement impavide, avait dit la cinquième fois :

— Si une autre auto passe, peut-être, elle te mènera Dabola. Moi rester ici recoller. Arriverai cette nuit Dabola pour repartir demain matin.

Et, paradoxalement, une voiture était passée, au soir tombant : des Libanais, qu'attendait à Dabola même un de leurs compatriotes, naturalisé Français, chasseur de panthères fameux. Ces Libanais, trafiquants, traitants d'arachide, marchands d'alcool, sont nombreux dans toute l'A. O. F. Epiciers, débitants, courtiers, leur domaine est celui du troc, de l'agio et du commerce plus que celui de la mise en valeur, du défrichement, des plantations. Dans toute cette zone du continent noir et jusqu'en possessions britanniques, ils tissent les liens d'une république du Proche-Orient, d'une communauté tentaculaire où la solidarité est vive. A Dakar, lors d'un dîner où l'un d'eux m'avait prié, la luxueuse voiture qui, jusqu'à Rufisque, passa prendre les convives était venue de Bathurst en Gambie. Son chauffeur noir n'entendait que l'anglais et le parlait avec une dignité britannique. Des parents étaient là, venus qui de Bathurst, qui d'Argentine ; d'autres, via Paris, de la mère-patrie méditerranéenne.

Race souple, intelligente, artiste, et dont la faculté d'adaptation ne va pas sans entreprenante audace. Ceux qui me recueillirent sur la piste de Dabola me menèrent cordialement à bon port. Ils laissèrent leur chauffeur prêter assistance à Francis et tous deux rejoignirent dans la nuit.

SINGES ET SERPENTS

C'est à Kindia, première étape après Konakry, que je vis les premiers chimpanzés. Pauvres animaux captifs, voués aux piqûres, aux contaminations d'expériences. Du moins n'étaient-ils pas en cage, comme les pleureurs et les cynos qui nous regardaient passer, le mufle retroussé sur des dents jaunes et des gencives rose pâle.

Leur fief est un terre-plein, circonscrit d'un fossé profond à la manière des zoos. De grandes herbes de brousse leur permettent de se dissimuler. Nous étions là, sur le bord du fossé, trois hommes : avec moi l'administrateur du cercle, et le vétérinaire commandant qui dirige Pasteuria, où nous étions venus de Kindia. Un auxiliaire

noir, juste à la lisière des herbes, vida un seau de patates douces. Et aussitôt, derrière lui, un frémissement courut comme un sillage à travers l'épaisseur broussailleuse.

Bientôt un corps sombre apparut dans une course allègre et dansante, un élan d'impatient plaisir, et soudain s'arrêta, figé, encore plongé sous le couvert : le chimpanzé nous avait vus. Penché, guetteur, les prunelles méfiantes, il nous épiait, nous scrutait au visage. Derrière lui, instantanément, les autres cheminements qui fendaient l'épaisseur des herbes étaient demeurés en suspens. L'anthropoïde, cependant, poursuivait son examen. Il reconnut le commandant, le serviteur noir familier. Et désormais il attacha ses yeux sur l'administrateur et sur moi. Nous demeurions l'un et l'autre immobiles. La bête se rassura, hasarda en même temps un regard sur les patates et un pas circonspect en avant. L'odeur de la provende tiède l'attirait invinciblement. Elle la humait, les narines dilatées, le torse comme étiré vers elle. Elle se décida tout à coup, l'aborda en deux sauts légers, s'assit calmement à croppetons et commença son preste repas.

Preste, certes : les mains noires épluchaient les patates, les lançaient dans la grande bouche glabre, une à une, avec une virtuosité d'escamoteur. Le singe était tout à fait rassuré, admettait notre présence. Ses petits yeux ronds et vifs continuaient de nous surveiller sous les déclics des paupières membraneuses ; mais je croyais y voir maintenant une espèce de moquerie amusée : « Restez là, si ça vous intéresse. Ces patates sont succulentes. »

Derrière le mangeur solitaire, les herbes s'émouvaient de nouveau, s'entr'ouvraient doucement à l'orée. Le chimpanzé se retourna, poussa un grognement bref et doux. Ce n'était pas un cri d'inquiétude, ni une exclamation jalouse, mais une invite cordiale qu'il répéta d'ailleurs aussitôt, en la soulignant du geste. Et un jeune singe de même taille se risqua hors du couvert.

Celui-là demeurait craintif. Il sautait vers le tas de patates, s'appuyait sur le dos d'une main, et, la tête au ras du sol, de l'autre main s'enfournait dans la gueule d'énormes bouchées farineuses. La bouche pleine à étouffer, il se coulait dare-dare sous les herbes, pour revenir au bout d'un moment et recommencer son manège.

Un troisième singe, beaucoup plus grand et plus farouche, restait debout un peu en retrait. Nous ne voyions que par intervalles sa tête sombre, ses yeux méfiants, coléreux, hostiles. Vainement le premier chimpanzé répétait-il ses doux grognements d'invite.

L'autre restait campé sur place, rentrant soudain la tête dans les épaules, et de nouveau la haussant pour épier ; chaque fois avec une hargne accrue qui faisait briller ses prunelles.

Alors le même jeune, plus hardi, sans doute et à la fin repu, ramassa les patates à pleines paumes, et gentiment, en un geste d'offrande délicieux, les lui porta dans son poste de guet. Une fois, et puis une fois encore.

— Laissons-les, dit le commandant. Allons voir maintenant les serpents.

Nous fîmes quelques pas en arrière sans cesser de regarder les singes. Au moment juste où nous retournions, une grosse pierre plate, devant moi, heurta le sol et rebondit. D'instinct, j'avait fait volte-face : le grand singe, sorti des herbes hautes, ramassait un second caillou et, balançant son long bras velu comme un joueur de quille qui pointe, le lançait hargneusement vers nous. Le jet avait peu de raideur, ce lancer de bas en haut ne pouvait être bien dangereux. L'intention, du moins, y était.

— Voulez-vous voir prélever le venin d'une vipère cornue ?

Les serpents étaient encagés, lovés sur des planches, dans un coin.

— Quel est celui-ci ?

— Une vipère heurtante du Gabon.

Grosse comme un avant-bras robuste, elle était tout entière couverte d'une marquetterie somptueuse, admirable : par la géométrie du dessin, par l'intensité profonde de la couleur, un noir chaud, un brun brûlant plus noir que le noir même.

— Et ces deux-là ?

— Des cobras... Mais ne vous approchez pas trop.

Une main, appuyée sur mon épaule, accompagnait la recommandation.

— Quel risque, à travers ces mailles ?

— De piqûre, non. Mais ce sont aussi des cracheurs. Jusqu'à deux mètres, vous pouvez être atteint. Plus loin encore, avec ces dendraspis.

A bonne distance, je regardai les dendraspis. Ce sont de grandes couleuvres arboricoles, qui hantent surtout le feuillage épais des manguiers. Longues parfois de deux mètres, la tête étroite au bout d'un cou très mince, la queue fine, elles sont, elles aussi, très belles, d'un beau vert ardent et sombre, d'une élégance de forme sans défaut : une étrange et dure gracilité.

— Chose curieuse, disait le commandant, les plus dangereux reptiles sont ici des colubridés. Nous sommes encore désarmés contre le venin des dendraspis. Aucun sérum n'est efficace.

Il me parla de malheureux, atteints aux yeux par le crachement et devenus aveugles sans recours ; de deux enfants d'un proche village qui, passant sous un manguier, avaient vu tomber devant eux l'une de ces longues couleuvres vertes. La surprise et la peur leur avaient arraché un cri. Et l'un d'eux, bouche béante, avait reçu jusqu'au fond de la gorge le jet du terrible venin. On n'avait pas pu le sauver.

— Cette fois, vous pouvez approcher, regarder de près à loisir.

Un des auxiliaires noirs, armé d'une pince caoutchoutée, longue et puissante, essayait de saisir par le cou une monstrueuse vipère cornue. La bête, déjà, dressait la tête. La pince se referma, un soupçon trop loin en arrière.

— Plus près du cou, dit l'officier.

L'homme avait devancé la remarque. La pince s'était refermée en bonne place, étreignait le reptile à un pouce derrière la tête. Cette tête allait, venait, se tordait de droite et de gauche, mais de trop court pour être redoutable. Le commandant s'approchait, souriant :

— Il se méfie, dit-il vers moi. Il y a quelques jours, mon assistant français s'est bel et bien laissé surprendre. Une prise trop longue, et je le lui ai dit. Mais il est jeune, la jeunesse a confiance en soi... Un brusque retour de tête, et les crochets l'ont atteint au bras.

— Gravement ?

— C'est toujours grave.

— Et le sérum ?

— Nous en avions... une ou deux ampoules. Nous avons attendu, dans l'espoir que ça s'arrangerait... Ça paraît s'arranger en effet : le garçon va beaucoup mieux. Nous garderons les précieuses ampoules pour une occasion plus pressante.

— Mais l'Institut ? C'est à peine croyable... On vous laisse ainsi démunis ? Quand vous manipulez chaque jour ces reptiles terriblement dangereux !

L'officier eut un geste vague, un sourire, et s'abstint de répondre. Il avait pris une coupelle de verre, se penchait vers l'indigène qui tenait la vipère prisonnière. Elle chuintait, la gueule distendue, montrant en pleine lumière un fond de gorge d'un

affreux rose blême, le gonflement de ses glandes à venin et ses crochets prêts à frapper : deux aiguilles translucides, deux pointes de verre incroyablement acérées. Je les entendis heurter le bord de la coupelle ; et aussitôt le venin ruissela. Il coulait avec une abondance que je n'eusse jamais soupçonnée, étalant une flaque un peu trouble, lisérée d'une frange presque bleue, comme anisée. Le serpent continuait de mordre, d'appuyer ses crochets, mâchoires serrées, d'épancher son poison en une espèce d'assouvissement rageur. La coupelle, déjà, en était à demi pleine.

— C'est assez, dit le commandant.

La vipère, rejetée dans sa caisse, y tomba dans un claquement mou, comme un paquet de cuir mouillé ; mais aussitôt, se lovant de nouveau, dressa la tête et la darda vers nous.

— Il lui en reste assez, dit mon guide, pour vous en injecter à peu près l'équivalent de ce qu'elle vient d'abandonner.

Ce dut être le lendemain matin, entre Kindia et Mamou, que se produit l'accident. Dans une région faiblement boisée, tout à coup, deux chimpanzés sautèrent sur la piste : trop près, trop inopinément pour que Francis pût freiner ou crocheter. Eux-mêmes, dans leur désarroi, vinrent s'empêtrer l'un dans l'autre. Le plus grand néanmoins, d'un énorme bond latéral, put éviter le choc de la voiture. L'autre presque ; et je l'espérai. Mais notre aile gauche, l'atteignant à l'épaule, le fit bouler rudement dans le sable.

A peine avais-je perçu le choc ; et pourtant ce faible heurt m'avait comme traversé le corps. J'avais vu la malheureuse bête, d'un geste vraiment humain, porter la main contre ses yeux en même temps qu'elle poussait un gémissement poignant et sourd, d'angoisse et de souffrance mêlées. A peine la voiture arrêtée, je m'étais élancé à terre. Mais déjà les deux singes avaient disparu dans la brousse. Le plus grand, malgré sa terreur, avait sauté au milieu de la piste, relevé son compagnon, et, le soutenant, le portant à demi, l'avait emporté dans les herbes.

J'y avais plongé derrière eux. Je les entendais devant moi, tout près, s'y enfonçant plus profondément à mesure que j'avançais moi-même. Le blessé gémissait-il encore ? Il me le semblait par moments : une brève plainte soupirée, dont on eût dit qu'une main l'étouffait. Et puis rien, que ce glissement furtif dans les herbes — tout près toujours, toujours hors de ma vue — chaque

fois que je faisais un pas. Derrière moi, la voix de Francis appela :

— Retourne. Ça n'est pas la peine : tu ne les rattraperas pas.

Je l'avais déjà compris. Je revins, le cœur serré, avec le persistant regret de n'avoir pu aider notre victime, la panser, la secourir ; savoir seulement si nous l'avions gravement meurtrie, estropiée ; si elle guérirait... C'était un enfant chimpanzé, de deux ou trois ans peut-être : comme Boubou, qui m'accueillit si gentiment, le lendemain, à la résidence de Faranah. Mais je reparlerai de Boubou.

Des chimpanzés, nous en vîmes d'autres encore, précisément le jour de Faranah, avant notre arrivée à Kissidougou. C'était le soir, près du village de Borokoro. De grands arbres bordaient la piste sur la droite. L'air était calme, le ciel doré : il avait pris cette transparence crépusculaire où chez nous, sous les feuilles, les oiseaux ramagent avant leur nuitée. Juste à l'instant où j'y songeais, toute cette sombre ramée africaine s'émut d'un charivari prodigieux : des cris, des huées, des vociférations. Et cependant une mitraillade nourrie de branches sèches, de mangues vertes venait voler vers la voiture. Comme Francis ralentissait, je pus voir suspendue là-haut, en grappes serrées, en guirlandes gesticulantes, toute la peuplade des grands singes noirs qui saluaient ainsi notre passage. Des chimpanzés à n'en pas douter, troublés, et très fâchés de l'être, dans leur aérien royaume.

Je contai la rencontre à l'administrateur du cercle.

— Des chimpanzés ? dit-il. Savez-vous qu'ils sont rares en Guinée ?

— Je n'ai pas eu cette impression.

— Et qu'il n'y en a pas dans mon cercle ? Vous aurez vu des cynos, des pleureurs...

— Pardonnez-moi : des chimpanzés aussi.

Mon obstination de passant, à l'évidence, le scandalisait un peu. Il maintint son dire, je tins bon. Deux coloniaux se trouvaient avec nous : un ingénieur des travaux publics venu en tournée de Kankan et un retraité d'Indochine, architecte et aquarelliste, qui l'accompagnait pour son plaisir.

— Vous avez vu des chimpanzés, vous ? leur demanda l'administrateur.

— Euh ! oui, peut-être...

— Il n'y en a pas !

Il se leva, mû par une inspiration soudaine.

— Juste une seconde, je reviens.

Nous le vîmes reparaître en effet, une grosse liasse de documents dans les mains.

— Le cercle a ses archives, dit-il. Les animaux et moi, vous savez... Mais j'ai eu des prédécesseurs qui s'intéressaient à la faune. Attention, et garde à vous !

Il feuilletait, l'index diligent : « Oiseaux..., reptiles..., félins... Voilà les singes, les grands singes, les anthropoïdes... Et je lis. Qu'est-ce que je lis ? »

Il braqua ses prunelles sur moi, revint aux feuillets et scanda : « On a relevé dans la région la présence de singes anthropoïdes, particulièrement des chimpanzés, très nombreux dans tout le cercle... »

Il s'interrompit tout net, se mit à rire de bon cœur :

— Je le saurai dorénavant. Vous m'aurez au moins appris ça !

Nous parlâmes races, Foulas, Soussous. D'une voix retentissante, il appelait ses boys un à un.

— Kettah ! Exhibe-toi, pur Kissien... Regardez-le bien, voyageur : il est beau, et il est pur... Voici Bakary, Malinké. Et Bolobo, Kissi-Malinké. Kettah ! Ne t'en va pas, Kettah, homme de sang pur, rare phénomène, Kissien entre les Kissiens...

Les boys souriaient, habitués à ces facéties.

— Bonne nuit, voyageur. Demain, avant votre départ, je vous montrerai ici-même un chef kissien dans toute sa gloire, Morikandia, l'homme aux cent gris-gris.

Il tint parole, Morikandia aussi. Le vieil homme se tenait dans l'ombre de la véranda, à l'écart de la foule matinale qui envahit les résidences. Un très vieil homme, chétif, un peu bavant. Drapé dans une robe jaune, une sorte de fourreau qui prenait dans le clair-obscur l'éclat d'une cotte de mailles dorée, il souriait en branlant le chef. Des poils de singe lui entouraient le cou d'une collerette ébouriffée. Et sur sa gorge, sur sa poitrine, sur ses épaules, sur sa nuque se suspendaient et cascadaient des griffes de panthères en chapelets, en rosaces, en constellations. Je serrai sa vieille main glacée, touchai, sur son invite, ses colliers d'amulettes et repartis sur les pistes torrides.

(A suivre.) MAURICE GENEVOIX.

UNE VICTOIRE NAVALE
EN 1941
KOH-CHANG

A se rappeler la stupeur qui, aux tristes jours de mai-juin 1940, accablait un peu plus chaque Français lorsqu'il apprenait au matin les progrès réalisés la veille par les armées allemandes, on imagine l'effarement de nos compatriotes habitant de l'autre côté de la terre et dont les liaisons avec la métropole devenaient chaque jour plus difficiles. Mais si les coloniaux suivaient les événements avec une angoisse grandissante, la plupart d'entre eux n'avaient rien à en redouter dans l'immédiat, étant protégés du contact allemand ou italien par une certaine étendue d'eau salée. La seule Indochine courait des risques sérieux du fait de la proximité japonaise et des appétits nippons. Car si le Japon n'était pas encore entré dans la guerre, il n'en désirait pas moins faire prévaloir à l'endroit de la France d'importantes revendications que notre défaite militaire allait bientôt lui permettre de soutenir sur un ton qu'il n'avait osé prendre jusque-là. Durement engagé dans la guerre contre la Chine de Tchang Kaï Chek, il n'était plus d'humeur à supporter la contrebande des armes organisée au profit de celui-ci à travers la frontière nord du Tonkin, et à qui, depuis trois ans, d'énormes quantités de matériel de guerre, débarquées à Haïphong, étaient expédiées par toutes les voies possibles et singulièrement par le chemin de fer du Yunnan.

A vingt reprises, le Gouvernement général et le général commandant supérieur des troupes en Indochine avaient sollicité de Paris l'autorisation de fermer la frontière. Depuis le début de la guerre en Europe, leurs instances s'étaient faites plus vives,

appuyées sur le fait que ces avions, ces chars, ces camions, ces canons, ces mitrailleuses, ces équipements et ces munitions qui étaient vendus aux Chinois pourraient servir plus utilement à la défense de l'Indochine et à l'équipement de nos troupes, si mal pourvues. Il faut bien admettre que de puissants intérêts financiers se trouvaient engagés puisque Paris fit constamment la sourde oreille et que le trafic non seulement ne put être arrêté, mais s'accrut jusqu'en mai-juin 1940, en dépit des protestations de plus en plus vives, puis des menaces à peine déguisées des Japonais. Aussi bien, dès que la défaite française fut acquise en Europe, Tokio exigea-t-il, par une sorte d'ultimatum, la cessation immédiate de toute livraison à la Chine et l'installation de commissions de contrôle japonaises en territoire indochinois.

Avec une flotte qui occupait le troisième rang dans la hiérarchie mondiale, une aviation considérable et des armées de plusieurs centaines de mille hommes, — l'une d'elles se trouvait à moins de 130 kilomètres d'Hanoï, — le Japon pouvait ne faire qu'une bouchée de nos Forces navales d'Extrême-Orient, de la centaine d'avions (dont les neuf dixièmes de modèles périmés) et de la soixantaine de mille hommes aux trois quarts indigènes, insuffisamment encadrés et très médiocrement armés, dont disposait, pour garder la colonie, le gouverneur général Catroux. Pas de chars, pas d'artillerie lourde, et pour l'artillerie de campagne un approvisionnement de 80 coups par pièce de 75, sans possibilité de recevoir d'autres munitions de la métropole ou d'en fabriquer sur place.

Bon gré mal gré, il fallut bien accepter de discuter, dans l'impossibilité où nous nous trouvions de répondre immédiatement par la force. En effet, même au prix du sacrifice total de l'ensemble de nos forces militaires, aériennes et navales, l'issue de la lutte ne pouvait être douteuse. Et c'est ce qu'attendait le Japon.

Le général Catroux eut le grand mérite de le comprendre et celui plus grand encore de s'engager dans la seule voie qui pouvait sauver la colonie, celle d'une négociation avec Tokio, tout en recherchant d'autre part à renforcer ses moyens de défense en s'appuyant sur les Anglais. Il en eut l'occasion le 28 juin, lors du passage à Saïgon de l'amiral Sir Percy Noble, commandant en chef les forces britanniques en Extrême-Orient, qui se

rendant de Hong-Kong à Singapour, avait demandé une entrevue à l'amiral Decoux, commandant les Forces navales françaises dans le même secteur. Celui-ci ne s'estimant pas qualifié pour traiter des questions que Sir Percy ne manquerait pas de soulever, informa le gouverneur général qui gagna aussitôt Saïgon par avion.

Au cours d'entretiens qui se déroulèrent à bord du *Lamotte-Picquet*, bâtiment amiral de Decoux et qui durèrent deux jours, la situation créée en Extrême-Orient par la signature de l'armistice franco-allemand fut examinée. A la demande britannique de continuer la lutte aux côtés de l'Angleterre, nos représentants, après avoir appelé l'attention sur le peu de moyens que nous pouvions mettre en ligne, demandèrent comment les forces britanniques pourraient collaborer à la défense de l'Indochine contre l'attaque japonaise qui suivrait immanquablement un rejet des prétentions nippones. L'amiral Noble fut formel : disposant à peine des forces nécessaires pour se maintenir en Malaisie, il ne pouvait rien pour nous.

Dans ces conditions, un devoir primait tous les autres pour les chefs français responsables : ne pas abandonner le pays ; chercher à y maintenir la souveraineté française au mieux des circonstances, et ce, jusqu'à la victoire finale dont personne ne doutait. En outre, le Japon n'étant pas entré dans la guerre hésiterait peut-être à franchir le pas définitif. Encore fallait-il, dans la mesure du possible, ne pas lui en fournir le prétexte en quittant la place, en lui laissant le champ libre.

Cette prise de position pesa sur les dernières conversations, au point qu'au moment de quitter le *Lamotte-Picquet* l'amiral britannique déclara à nos marins froidement : « Je ne puis vous laisser ignorer que quoi qu'il arrive, je n'hésiterai pas à exécuter les ordres de l'Amirauté. » Ses interlocuteurs ne se méprirent pas sur la nature de ces ordres, et la tragédie de Mers-El-Kébir, survenue quatre jours plus tard, leur confirma qu'ils avaient parfaitement compris le sens de la « communication » de Sir Percy.

Les négociations continuèrent donc avec le Japon, freinées autant que possible par le général Catroux, puis par l'amiral Decoux son successeur, continuateur de sa politique. Il n'y en avait du reste pas d'autre à suivre. C'est si vrai que l'Angleterre contrainte de temporiser adoptait la même tactique et traitait avec le Japon : le 18 juillet elle fermait la route

de Birmanie et le port de Hong-Kong au ravitaillement de la Chine.

Les mois de juillet et d'août virent se dérouler, à Hanoï et à Tokio, d'interminables palabres, au cours desquelles ce qui était accordé en gros était repris en détail. D'autre part, un véritable imbroglio diplomatique s'était noué entre Londres, Washington, Vichy, Tokio, que le Gouvernement général utilisait au maximum. Tant et si bien que le ministre des Affaires étrangères de Tokio, M. Matsuoka, finit par déclarer à M. Grew, ambassadeur d'Amérique, que « le Gouverneur général n'était pas de bonne foi... » Dans la bouche d'un Asiatique, maître comme tous les Jaunes dans l'art de la duplicité et pour qui un traité n'engage que dans la mesure où l'on n'a pas les moyens d'en éluder les clauses, l'argument ne manquait pas de saveur. Pour une fois c'était une constatation de fait !

***

Mais dans le moment où les chefs français d'Indochine s'efforçaient à conjurer la tempête grondant du Pacifique, le ciel s'obscurcissait à l'ouest. Depuis plusieurs années, nos rapports avec le Siam, jadis amicaux, s'étaient peu à peu tendus. Les anciens traités d'amitié avaient été dénoncés, l'accession au gouvernement, en 1932, de la faction Luang Pibhul ayant marqué une évolution nette vers la xénophobie. Trouvant appui à Tokio où l'on acceptait sans déplaisir la pensée d'utiliser quelque jour le Siam à telle opération politique que le Japon ne pourrait entreprendre lui-même, Luang Pibhul avait poursuivi, depuis 1935, un important programme de réarmement terrestre, aérien et naval avec le Japon, l'Italie et les Etats-Unis comme principaux fournisseurs. Le 23 juin 1939, il proclamait que le Siam s'appellerait désormais Thaïland, marquant par là son intention de revendiquer la totalité des territoires asiatiques peuplés par des populations d'origine Thaï, et singulièrement la plus grande partie du Cambodge et du Laos. La presse siamoise soutenait cette prétention en demandant l'abrogation des accords intervenus avec la France en 1907, puis avec l'Angleterre en 1908, qui avaient fixé les frontières du Siam à la fois avec l'Indochine et avec la Birmanie et les Etats malais.

La guerre avait cependant mis une sourdine aux revendi-

cations siamoises, et le 12 juin 1940, à la suite de négociations laborieuses — comme elles le sont toujours en Asie — un pacte de non-agression avait été signé entre le Gouvernement général de l'Indochine et le Siam. Au moment d'échanger les ratifications, Bangkok crut trouver dans la victoire allemande un excellent prétexte à n'en rien faire. Bien plus, un envoyé spécial du Siam à Hanoï, le colonel Luang Prom Yodhi, revenant sur ce qui avait été convenu, demandait vers le 1er septembre au Gouverneur général des rectifications de frontière sur la rive droite du Mékong, lui offrant en échange une sorte d'alliance contre « l'impérialisme nippon ». Si l'on veut bien se rappeler que des négociations délicates se poursuivaient depuis deux mois entre Hanoï et Tokio, on admettra que ces offres, si elles avaient été acceptées, ne tendaient à rien de moins qu'à fournir un prétexte aux Japonais pour rompre les conversations et pour s'en remettre à la force. Le piège était grossier. L'amiral Decoux n'y tomba pas et éconduisit l'intermédiaire douteux.

Aussitôt, la presse et la radio de Bangkok déclenchèrent contre la France une campagne de calomnies et de provocations d'une violence inouïe. Dans le même temps, sur les 1.800 kilomètres de frontière, surgirent des incidents manifestement organisés. Incursions en territoire cambodgien ou laotien de bandes et de réguliers Thaï conduits par des officiers nippons camouflés, coups de feu tirés sur nos postes avancés, violation d'espace aérien suivis de bombardements sur des localités importantes se succédaient et se multipliaient, dénotant le désir de tâter le fort et le faible de notre organisation défensive.

Notre commandement militaire usait au mieux de ses maigres ressources en hommes et en matériel pour répondre à ces provocations derrière lesquelles apparaissait encore une fois la main japonaise, Tokio se posant en défenseur de tous les Jaunes et recherchant, dans le conflit qui s'annonçait, le prétexte d'intervention que la souplesse et la sagesse de nos négociateurs lui avaient refusé jusque-là. L'on n'ignorait du reste pas à Hanoï que l'aviation, l'armée et la marine siamoise avaient pour instructeurs des officiers japonais et que la plupart des pilotes étaient d'authentiques sujets du Mikado. A compter de la mi-décembre, il devint manifeste que Luang Pibhul se disposait à envahir le Cambodge et à marcher sur sa capitale. S'il y réussis-

sait, c'était la fin de la prépondérance française dans ce pays et la dislocation de l'Indochine. Il fallait donc l'empêcher à tout prix. C'est alors que, pour venir en aide à l'armée à la veille d'entreprendre des opérations importantes, on fit appel à la marine.

***

Celle-ci n'était pas prise au dépourvu. Dès les premières interventions japonaises, l'Etat-Major des Forces navales en Extrême-Orient s'était mis en mesure d'aider, le cas échéant, à la défense de la colonie. Mais dès que la situation s'était tendue avec Bangkok, en octobre, c'est vers le golfe du Siam que s'était fixée son attention. Le Gouvernement général lui avait demandé d'envisager plusieurs actions possibles, soit un bombardement de Sata-Hib, soit un raid sur Koh-Si-Chang, port commercial de Bangkok en mer libre, soit telle action à déterminer au large de Chantaboum et de l'île de Koh-Chang, afin de prouver à Luang Pibhul que ses provocations ne resteraient pas toujours sans réponse.

Tout en procédant aux études préliminaires, le capitaine de vaisseau Bérenger, qui commandait le « Groupe occasionnel » constitué en vue de ces différentes missions, avait fait remarquer qu'il ne s'agissait là que de ripostes accessoires qui ne résoudraient rien. Le véritable objectif à envisager était la destruction de la flotte siamoise, seule capable de ramener l'adversaire à la raison. Et c'est vers une action susceptible d'obtenir ce résultat que le commandant Bérenger s'était orienté.

Les difficultés qu'elle présentait étaient nombreuses, une des principales tenant au manque d'homogénéité de nos bâtiments. Aux côtés du *Lamotte-Picquet*, croiseur non protégé de 7.500 tonnes, figuraient deux avisos de 600 tonnes, *Marne* et *Tahure*, ayant largement atteint l'âge de la retraite, et deux autres de 2.000 tonnes, *Dumont-d'Urville* et *Amiral-Charner*, beaucoup plus jeunes mais dépourvus eux aussi de la moindre cuirasse et par conséquent à la merci du premier obus éclatant contre leur coque. En outre, vitesse et calibre des canons variaient d'un bord à l'autre, allant des trente nœuds du *Lamotte* aux quinze du *Charner*, et des pièces de 155 sous tourelles doubles du croiseur aux vénérables « pétoires » des avisos anciens.

Cette « carte d'échantillons » devait s'attaquer à une flotte toute neuve dont l'épine dorsale était constituée par deux garde-côtes cuirassés, *Dombury* et *Ahidéa*, sortis en 1938 des chantiers Kawasaki, à Kobé, armés chacun de quatre pièces de 203 en deux tourelles, munis d'une ceinture et d'un pont blindés. A ces unités solides s'ajoutaient deux canonnières anciennes, plusieurs escadrilles de torpilleurs modernes datant de 1935-37 et dont la moindre torpille touchant un de nos bâtiments l'éventrerait sans remède ; quatre sous-marins, très récents eux aussi ; quelques avisos et une dizaine de vedettes lance-torpilles. Une aviation très mordante et des mieux entraînées complétait l'ensemble des forces navales siamoises.

Si, tactiquement, l'opération était dangereuse, elle n'était pas non plus stratégiquement très facile. Un secret impénétrable devait entourer sa préparation, dans un pays où d'innombrables espions étaient à l'affût du moindre indice. Il s'agissait donc de faire en sorte que jusqu'au jour J, les évolutions des bâtiments ne provoquassent le moindre soupçon, puis, la concentration opérée, d'engager l'ennemi à plus de mille milles de nos bases. La région où l'on devait rechercher la bataille était hydrographiquement mal connue, aux fonds inexplorés et pour lesquels n'existaient pas de cartes. On risquait aussi de se heurter à des champs de mines et aux défenses côtières s'il fallait forcer l'ennemi dans un de ses repaires, à Sata-Hib ou dans le Mé-Nam. Mais il aurait fallu de plus grands obstacles pour faire reculer Bérenger.

Sous le couvert de différentes missions, il soumit sa flottille à un entraînement intensif. Dès novembre, chacun des bâtiments appareillant de sa base disparaissait durant plusieurs jours, revenait, repartait, habituant ainsi les espions japonais à des mouvements continuels. Au large, les bâtiments se retrouvaient par deux ou trois. Ecoles à feu, manœuvres d'évolution, recherche d'objectifs, tirs de D. C. A., exercices de liaison se succédaient, sans que le but en fût le moins du monde soupçonné par les exécutants. Peu à peu l'instrument se perfectionnait entre les mains du chef qui aurait à le manœuvrer.

Celui-ci, assisté de son chef d'état-major, le lieutenant de vaisseau Lelièvre, et des seuls commandants des avisos, poursuivait dans le plus grand mystère la mise au point des projets d'opération. Il avait demandé d'être laissé seul maître d'en préparer l'exécution, et surtout de choisir le jour venu, celui

qui lui paraîtrait le plus capable d'aboutir au résultat cherché. L'amiral Decoux, dont il avait été le capitaine de pavillon, avait fait droit à sa demande, sachant par expérience quelle confiance on pouvait lui accorder.

En effet, Régis Bérenger appartenait à cette cohorte d'officiers qui, après la guerre de 1914, nous avaient refait une marine. L'Histoire retiendra et citera en exemple cette renaissance navale qui, d'une flotte épuisée d'abord par l'effort gigantesque et muet qu'elle avait dû fournir, puis étranglée en 1921 à Washington par des alliés pour qui elle s'était sacrifiée, fit en moins de vingt ans un instrument magnifique, objet de l'envie universelle. Il faut dire, car ce n'est que justice et à la gloire durable de ceux qui y participèrent, vivants ou morts, ministres ou chefs militaires, que 1939 marque un des trois plus hauts points de la puissance maritime française au cours des siècles, les deux autres se situant en 1690 et en 1787 après Colbert et Seignelay et la guerre d'Amérique.

Aussi bien, ce n'était pas la première fois que Régis Bérenger commandait en Indochine. A deux reprises, déjà, il y était venu, attiré par les mœurs du pays sa civilisation et ses mystères. En 1911, jeune enseigne de vaisseau, il avait commandé en second les torpilleurs *Fronde* et *Mousquet* ; puis en 1929, comme capitaine de corvette, cette même *Marne* qui figure dans sa petite escadre. Ce n'est donc pas à lui qu'il faut en conter sur les Jaunes. Il les connaît bien, ce Comtadin aux yeux clairs, taillé en force, d'un prodigieux sang-froid et dont la cinquantaine solide n'a pas entamé les réflexes.

En ce début de janvier 1941, il est paré pour la bataille. De Saïgon où est basé son *Lamotte-Picquet*, il suit les événements et ne doute pas que l'heure d'agir ne sonne bientôt. Le 13, ses cinq bâtiments se trouvent exceptionnellement réunis dans la baie de Cam-Ranh. Vers midi, un télégramme de Saïgon prévient Bérenger que son groupe devra se trouver au complet le lendemain dans les parages de Poulo-Condor. *Marne* et *Tahure* appareillent les premiers, suivis par *Dumont-d'Urville* et *Charner*. En fin de journée, un avion amène l'amiral Terreaux, commandant la Marine en Indochine. Mais pour la communication qu'il apporte, la terre, voire le bureau de Bérenger à bord du *Lamotte*, ne sont pas assez discrets. Les deux chefs embarquent sur une vedette qui les conduit à deux milles au large, et c'est là seulement,

enfermés dans la minuscule chambrette de l'embarcation, l'armement ayant été expédié sur l'avant, que Terreaux met son camarade au courant. Les chefs militaires réunis au Gouvernement général ont décidé pour le 16 au matin la riposte aux agressions siamoises. Bérenger acquiesce : il est « paré partout ». L'amiral lui confirme encore une fois que le conseil lui accorde pleine et entière liberté sur le choix de l'opération à entreprendre. Des explorations aériennes le fixeront dans la journée du 15 sur la position de la flotte ennemie. A lui de se déterminer suivant les circonstances. Tout ce que l'armée demande, c'est qu'il s'engage *à fond* le même jour qu'elle : le sort de la colonie est en jeu.

***

A 21 heures, couvert par la nuit complice, le *Lamotte-Picquet* quitte Cam-Ranh, tous feux éteints. Avant le départ des avisos appareillés vers 16 heures, Bérenger a fixé rendez-vous à ses commandants pour le lendemain, 14 janvier, à 15 heures, en un point situé à vingt milles au nord de l'île de Poulo-Condor. Quand il y arrive, tout le monde est là et croise à petite vapeur. Un signal monte aux drisses du *Lamotte :* « Ralliement. Formation en ligne de file suivant l'ordre adopté. » Chacun prend sa place derrière le chef de division qui par projecteur informe les commandants de l'opération imminente et qu'il les réunira dans la journée du lendemain si les circonstances s'y prêtent. Mais on ne marche pas depuis deux heures que le *Lamotte* abat de 180 degrés. Qu'est-ce à dire ? Un contre-ordre vient d'arriver. L'armée, qui avait tant insisté pour que l'attaque soit fixée au 16, demande qu'elle soit retardée de vingt-quatre heures.

— C'est bien joli, murmure Bérenger, mais où veulent-ils que je me camoufle pendant ce temps-là ? A faire des ronds dans l'eau, même à petite vitesse, nous userons du mazout qui pourra nous manquer par la suite, puis nous risquons d'être rencontrés. Il faut donc mouiller pour la nuit.

Se doutant que ses commandants s'inquiètent de ce qui se passe, il leur signale discrètement : « Opération remise. »

Poulo-Condor est heureusement désertique et sa côte sud-ouest offre un mouillage possible. C'est donc vers une baie de cette

côte qu'il se dirige. On y arrive au jour tombé, sans avoir fait de rencontre. Le secret sera donc gardé. Mais la disparition prolongée du *Lamotte* et des quatre avisos ne risque-t-elle pas de donner l'éveil ? Bérenger se demande s'il n'y aurait pas avantage à se montrer à Saïgon ? D'autre part, il ne serait pas fâché de compléter ses soutes à combustible afin d'assurer au maximum la stabilité de son navire en prévision des tirs qu'il devra effectuer.

Laissant donc les avisos gagner seuls le mouillage, il repart pour le cap Saint-Jacques où il mazoute dans la matinée du 15. Comme si rien ne le pressait, il s'attarde et n'appareille que vers 13 heures. Mais aussitôt hors de vue, il abat cap au sud-ouest et met à vingt-cinq nœuds, de façon à rallier Poulo-Condor au plus vite.

Il y arrive à la nuit. Aussitôt que ses quatre subordonnés, Mercadier du *Tahure*, Le Calvez du *Charner*, Marc de la *Marne*, de Quiévrecourt du *Dumont-d'Urville* sont réunis dans son bureau, il les rassure. L'affaire tient toujours pour le 17. Un soupir de satisfaction s'échappe de leurs poitrines : enfin ! C'en est fini de recevoir des coups sans les rendre ! Rapidement, Bérenger leur rappelle les trois opérations qu'ils ont étudiées ensemble, A, B ou C. Mais quelle que soit celle qu'il choisisse d'après les renseignements qui lui seront transmis en dernière heure, l'élément surprise demeure capital. On naviguera donc assez loin de la terre et l'on ne communiquera que par signaux. Défense absolue d'employer la T. S. F.

— J'ignore encore où nous trouverons l'ennemi, conclut-il, s'il sera à la mer, au mouillage ou près des côtes. Lelièvre va vous remettre les ordres correspondant à chacune des hypothèses. Revoyez-les dans le détail, car la moindre erreur peut nous coûter très cher. En temps voulu, je vous fixerai sur celle que j'aurai adoptée. Ah ! que je n'oublie pas de vous recommander d'être très attentifs à l'aviation adverse. Ayez particulièrement en main votre D. C. A.

Encore qu'ils soient enchantés d'aller se battre, les officiers ne peuvent se tenir de faire remarquer qu'ils vont devoir conduire leurs bâtiments sur une côte particulièrement ingrate et qu'ils ne possèdent pas de cartes.

— Je n'en ai pas non plus, ce qui ne me plaît guère, répond le chef. On tâchera de se débrouiller. Fions-nous à notre sens

marin et à notre bonne étoile. Je marcherai en tête et si l'un de nous se flanque au sec, les autres essayeront de l'en tirer.

Quelques questions encore, auxquelles Bérenger et Lelièvre répondent. Un dernier salut, une dernière poignée de mains, et Marc, Quiévrecourt, Le Calvez, Mercadier regagnent leurs bords dans la grande paix nocturne.

Deux heures après, sans une lumière visible, le *Lamotte-Picquet*, suivi, dans l'ordre, par le *Dumont-d'Urville*, le *Charner*, la *Marne* et le *Tahure*, se glisse hors de la baie. La lune n'étant pas encore levée, la nuit est noire à souhait. Le temps est beau. La mousson de nordet ride légèrement une mer calme. Aucune indiscrétion n'étant plus à redouter, les équipages ont été prévenus et ne cèlent pas leur joie. Les matelots annamites eux-mêmes, amalgamés dans la proportion de quinze pour cent avec leurs camarades français, participent à l'ambiance générale. A l'aube, la division qui se trouve par le travers de Poulo-Dama, pique au large pour éviter d'être vue de la côte cambodgienne et de l'île de Phu-Quoc, centre de sècheries de poissons où les espions ne doivent pas manquer. Mais il s'agit aussi de tromper les pêcheurs assez nombreux dans les parages. Aussi bien, les cinq bateaux se livrent-ils à des évolutions qui, tout en les éloignant vers l'ouest, leur donnent l'apparence de participer à un simple exercice.

Sitôt les dernières barques disparues, route est reprise au nord. Partout la veille a été renforcée, et des dizaines d'yeux fouillent la surface de la mer, à l'affût du sous-marin en patrouille qui pourrait donner l'alarme. La matinée se passe. A tous les bords, pour la dixième fois, les organes de combat : circuits de transmissions, combinés téléphoniques, monte-charges d'artillerie, télémètres, tableaux de lancement des torpilles, ont été vérifiés. Sur sa passerelle, Bérenger se promène, l'œil et l'oreille à tout, l'esprit libre, les renseignements qui le détermineront ne pouvant arriver avant midi. De temps à autre, il pénètre dans sa chambre de veille, vérifie un point, dicte un message que les timoniers transmettent, précise un détail à Lelièvre ou au capitaine de frégate Ducauroy, son « second ». Autour de lui, la vie du bord se déroule dans sa régularité monotone. A toute vue, la mer qui semble un lac de mercure est vide. Le déjeuner est vivement expédié. Midi... Une heure... Rien encore. La cloche du bord a piqué les deux, puis les trois coups doubles qui marquent

deux heures et trois heures. Toujours rien. En dépit de son calme, le chef de division se demande si quelque accident n'est pas survenu aux pilotes chargés de la reconnaissance, si leurs vieux hydravions Loire ne se sont pas heurtés aux rapides chasseurs siamois.

Ce ne sont pourtant pas les télégrammes qui manquent ! Les radios du bord n'arrêtent pas d'en capter, mais celui qu'on attend s'obstine, si l'on peut dire, à ne pas arriver. En raison du silence que doit garder la T. S. F., on n'a même pas la ressource de passer un message à Réam ou à Saïgon pour leur demander s'ils se f... du monde. Malgré l'inquiétude qui le gagne, Bérenger, sentant fixés sur lui tous les regards, continue sa promenade, imperturbable, comme il en userait chez lui, sur le « cours » de Malaucène, sauf qu'il y ferait plus frais !

Enfin, un bref appel du central-transmission annonce l'arrivée du message attendu. Le temps qu'on le déchiffre et le voici, explicite à souhait. Au début de la matinée, la flotte siamoise se trouvait répartie en deux fractions principales, la première à Sata-Hib, comprenant une des vieilles canonnières, quatre torpilleurs, deux sous-marins ; la seconde dans la baie sud de l'île de Koh-Chang, avec un des deux garde-côtes cuirassés et son escorte de torpilleurs.

Dans son bureau, Bérenger, penché sur la carte, discute longuement avec Lelièvre. Après avoir pesé tous les risques, ils concluent que c'est à Koh-Chang qu'il faut frapper, tant à cause de l'importance des unités qui s'y trouvent que parce que l'on pourra les surprendre à l'aube, alors qu'il faudrait se présenter à Sata-Hib en plein midi, les machines des avisos ne pouvant donner la vitesse nécessaire pour y arriver de bonne heure.

La décision prise, Bérenger dicte ses ordres définitifs. Les accès de Koh-Chang étant couverts par un certain nombre d'îlots et de récifs, la division se scindera en trois groupes qui se présenteront simultanément dans les passages principaux, à la fois pour ouvrir le feu sur l'ennemi, pour diviser sa riposte et pour lui couper la retraite dans le cas où il chercherait à s'échapper vers la haute mer. *Marne* et *Tahure* tiendront l'entrée ouest, entre Koh-Chang et Koh-Kra. *Dumont* et *Charner* fermeront le passage entre Koh-Kra et Koh-Klum. Enfin le *Lamotte* prendra poste entre Koh-Klum et Koh-Chang, paré d'autre part à appuyer celui des groupes qui pourrait en avoir

besoin comme à prendre en chasse tout ennemi cherchant à se dérober dans le passage existant entre Koh-Chang et la côte du Cambodge. Les emplacements seront gagnés avant le jour. On rappellera aux postes de combat à 5 h. 30 et l'on ouvrira le feu vers 6 h. 20, dès que la visibilité sera suffisante, la répartition des objectifs étant fonction des positions respectives.

***

Après une seconde nuit de navigation prudente, la petite escadre se trouve à l'heure prévue à douze milles dans le sud de Koh-Kra. Le jour va se lever. Venant derrière leur chef, les avisos à qui les ordres ont été transmis dans la soirée — non sans peine — par signaux et bouées de correspondance, commencent à chasser leur poste sur l'avant. Il est 5 h. 45.

Au passage, Bérenger, qui a arboré le petit pavois, comme il se doit un matin de bataille, leur signale : « Liberté de manœuvre pour exécuter les ordres reçus. Bonne chance. » Dans le calme absolu de l'aube qu'aucun bruit ne vient rompre, la marche d'approche se poursuit. Déjà on devine les contours de Koh-Chang. Sur le *Lamotte*, les télémètres sont orientés. Les timoniers ont hissé de beaux pavillons neufs à la corne. Chacun consulte sa montre. 6 heures, 6 h. 05... Encore un quart d'heure, et nos salves sonneront à l'ennemi un réveil en fanfare. Soudain, dans le nord-est, un bourdonnement à peine perceptible mais qui s'amplifie de seconde en seconde fait se dresser les têtes. Un avion... Ami ou ennemi ? Le doute ne dure pas, car dans la baie, le tumulte de la D. C. A. siamoise se déchaîne. Ce visiteur matinal est un de nos hydravions venu se rendre compte de ce qui se passe, et qui prévient directement le *Lamotte-Picquet* par T. S. F. que ce n'est pas *un* garde-côte, mais *deux* qui sont mouillés à Koh-Chang. La proie sera donc plus belle qu'on espérait. Reste que l'hydravion est passé trop tôt, donnant l'alerte. Quand nos bâtiments se présenteront à l'ouvert de la baie avec la lune dans le dos, ils se silhouetteront sur elle et si les pointeurs d'en face ne sont pas complètement manchots...

L'ennemi nous attend. A 6 h. 14 exactement il tire le premier avec obus traçants. Les jurons de rigueur lâchés, chacun ne pense plus qu'à la riposte, car les projectiles arrivent en masse,

heureusement mal groupés. Les avisos ripostent les premiers, puis la lueur des départs permettant aux télémétristes qui ne voient pas encore leurs cibles de mesurer les distances, les tourelles du *Lamotte* se déchaînent. On tire à 9.000 mètres, un peu au jugé, mais la direction est bonne comme le révèlent les explosions. A 6 h. 20, les silhouettes ennemies apparaissent. Aussitôt, Bérenger manœuvre pour utiliser ses tubes lance-torpilles. Une première gerbe est lancée, que d'autres suivent, tandis que les obus du *Lamotte* et des avisos s'abattent à cadence accélérée sur le groupe ennemi. Presque simultanément, un torpilleur est touché à la fois par une torpille et par une salve. Il saute. Et d'un ! Peu après, deux autres encaissent si gravement qu'ils cessent de tirer. Dans le jour qui s'est fait, on voit distinctement leurs équipages qui les abandonnent. Les avisos se chargent de les achever.

Mais que sont devenus les « gros » ? Leur artillerie serait-elle déjà réduite au silence ? Toutes les jumelles fouillent les recoins de la baie bien éclairée maintenant par les torpilleurs qui flambent. Il faut se rendre à l'évidence : les deux « gros » ont disparu. Où sont-ils ? Malgré les coups au but observés par le lieutenant de vaisseau Thiollier, officier de tir du *Lamotte*, ils n'ont tout de même pas été coulés ! La recherche se poursuit donc à travers le dédale des îles et des îlots dans une sorte de jeu de cache-cache dramatique où la mort peut surgir à chaque instant. Tout à coup, un cri tombe de la veille haute : « Bâtiment ennemi dans le nord. » Un coup d'œil suffit pour l'identifier. C'est le *Dombury* qui, se défilant à toucher la côte, vient de doubler la pointe sud-est de Koh-Chang.

— A vingt-cinq nœuds ! rugit Bérenger qui va s'employer à rendre toutes ses pièces battantes. Ouvrez le feu !

Dès la deuxième salve, le *Dombury* est encadré. On le voit infléchir sa route, chercher à utiliser l'abri des îles et se rapprocher des fonds où il sait qu'on ne pourra le suivre, tandis que ses pièces de 203 recommencent à tirer, et ma foi assez bien. Déjà obligé de se faufiler entre les récifs et les îles qui lui masquent son adversaire — le feu sera ouvert et interrompu treize fois ! — le *Lamotte* avance à travers les gerbes. Néanmoins, le *Dombury* encaisse dur, ainsi que le prouve l'éclair des impacts observés. Dans un combat normal, au large, il serait déjà achevé.

Mais en voici bien d'une autre ! La vitesse du croiseur français tombe d'instant en instant. La machine interrogée ne signale rien d'anormal et l'on comprend tout à coup en regardant la mer. Aspirée par les hélices, la vase remonte vers la surface, transformant l'eau salée en une boue épaisse qui colle à la coque, freine son élan et transforme en chandelles noirâtres les gerbes entre lesquelles on continue d'avancer. Alors que les machines tournent pour vingt-sept nœuds, le bateau n'en donne pas dix.

Ce n'est pourtant pas la faute du personnel ! Dans l'atmosphère irrespirable de leurs centraux et de leurs rues de chauffe où le mazout vaporisé darde ses jets incandescents, ingénieurs, mécaniciens, chauffeurs se multiplient pour essayer de satisfaire aux demandes du commandant. Soumis à un trop rude effort, le matériel refuse. En dépit des flots d'huile dont on les inonde, coussinets et paliers chauffent dangereusement. Partout les limites de sécurité sont atteintes, puis dépassées. Tant pis ! L'ingénieur principal, l'excellent M. Le Jan, sait bien qu'il faut marcher quand même et se dit qu'avec un peu de chance rien ne cassera. Dans tout le bord hermétiquement compartimenté, la chaleur augmente avec la montée du soleil. Au central artillerie, dans les soutes, on étouffe. A demi-nus, les canonniers des tourelles ont à peine moins chaud qu'en bas. En haut même, Bérenger et son état-major doivent évacuer le blockaus où la température est intenable, et revenir sur la passerelle. Tant pis pour les éclats qui voltigent, car le *Lamotte* continue d'être encadré.

— Ça sent le Jap, murmure quelqu'un, ce ne sont pas des *nha-qués* qui tirent.

Le combat s'affirme de plus en plus difficile à conduire. Une gigantesque vague de boue qui paraît surplomber la plage arrière sert maintenant de sillage et fait ventouse. Il faut s'en dégager et virer de bord au plus vite. En outre le tir accéléré des tourelles à tout ébranlé à bord, les compas sont faussés, la coque vibre terriblement sous l'effort désespéré des machines. Bérenger, assisté de ses officiers impassibles et de son équipage aussi calme qu'à l'exercice, pourvoit à tout dans un fracas assourdissant. En effet, le tir continue de plus belle. Si le panache des gerbes du *Dombury* jalonne toujours les évolutions du *Lamotte*, la couronne des nôtres l'enserre en dépit de ses dérobements successifs.

Vers 7 h. 20, son feu commence à fléchir et des fumées noirâtres s'échappent de ses flancs. Un coup heureux coince sa barre et l'oblige à tourner en rond. Cette fois il est à nous. Coup sur coup, plusieurs projectiles traversent sa cuirasse. Les incendies se multiplient et bientôt il flambe de l'avant à l'arrière. C'est la fin. Mais sa tourelle avant tirera jusqu'à la minute suprême, une de ses dernières salves manquant à moins de cent mètres le *Charner* qui arrive avec le *Dumont-d'Urville* vaillamment à la rescousse.

Car le *Lamotte* doit s'occuper maintenant de *l'Ahidéa*. Sévèrement touché dès la première phase du combat nocturne, celui-ci s'est défilé aussitôt, à raser la côte. On saura plus tard que, dans le jeu de cache-cache auquel le *Lamotte-Picquet* s'est livré à travers îles et îlots, croyant toujours tirer sur le même *Dombury*, un certain nombre d'obus avaient atteint son *sister-ship* lui causant de telles avaries qu'il lui avait été impossible de répondre sur le champ et de venir au secours de son camarade. On le repère, en train de se déhaler cahin-caha entre Koh-Chang et la terre. A cause de cette damnée vase, on ne peut malheureusement pas l'y poursuivre, mais son comportement prouve qu'il est lui aussi près de sa fin. En fait il ne pourra gagner Sata-Hib, refuge vers lequel il se traîne et, percé comme une écumoire, s'en ira chavirer sans gloire sur la barre de la rivière de Chantaboum.

***

Il est un peu plus de 8 heures et il ne faut pas lambiner car la réaction de l'aviation ennemie ne va pas se faire attendre. Bérenger a calculé que deux heures environ après le début de l'engagement, elle pourrait survoler le champ de bataille. L'essentiel est de n'être pas surpris en groupe ni dans le dédale des îles, mais en mer libre où l'on pourra évoluer.

Par T. S. F., il passe à ses commandants l'ordre de ralliement immédiat en un des points prévus au large. A chaque bord, les servants de D. C. A. sont à leur poste, en même temps que les spécialistes s'affairent pour réparer au plus vite tout ce qui s'est « déglingué » au cours de l'action. En effet, vers 8 h. 55, apparaissent de magnifiques *Vought Corsair* de 700 chevaux, conduits par des pilotes habiles. Leurs passes sont impeccables en

dépit de la vigoureuse réaction de notre D. C. A. Se présentant dans le soleil, ils piquent et lâchent leurs bombes. Deux d'entre elles frôlent le *Lamotte-Picquet* à cinq mètres ! Chacun se défend de son mieux, faisant route en zig-zag à toute vitesse dans le déchaînement des 75, des 37 et des mitrailleuses anti-aériennes. Pendant une heure, les attaques se succèdent sans enregistrer, grâce au ciel, un seul coup au but. Quand la dernière vague fait demi-tour, après une série de piqués sur le *Dumont-d'Urville* et le *Charner*, on la salue d'un ironique « Bon voyage ». Et cap au sud, les bâtiments vainqueurs qui n'avaient à déplorer *ni un mort, ni un blessé*, se hâtent vers leur base lointaine, les équipages restant aux postes de veille, dans l'éventualité d'une attaque de torpilleurs.

***

Le retentissement de notre victoire fut immense. La radio de Bangkok eut beau diffuser les plus extravagants mensonges, annoncer que la « flotte » française fuyait après avoir été écrasée, que ses pertes étaient considérables et que le corps de « l'amiral » lui-même avait été repêché dans la baie de Koh-Chang, la vérité fut bientôt connue. Et d'abord par les Japonais qui, dès le 17, avaient envoyé un de leurs amiraux à Saïgon pour assister au retour de nos navires et constater *de visu* dans quel état ils revenaient. A peine mouillé, le commandant Bérenger eut la surprise de recevoir à son bord la visite officielle d'un officier de l'état-major de l'amiral nippon lui apportant « avec les compliments personnels de son chef, les félicitations de la Marine japonaise ». Bérenger les accepta avec le plus grand sérieux et, pas dupe une seconde du véritable motif de la visite, se fit un malin plaisir de promener le visiteur du haut en bas du *Lamotte*, afin qu'il pût se persuader que le bateau rentrait intact, qu'il n'avait pas reçu une éraflure.

Le vainqueur de Koh-Chang poussa même l'ironie jusqu'à faire part au Japonais du courage qu'avaient montré les canonniers du *Dombury*, insinuant qu'ils n'étaient peut-être pas tous Siamois. L'autre en convint de bonne grâce : « Oui, quelques volontaires dont la mort ne présente aucune espèce d'importance. » Après quoi, il s'en fut pour informer son chef.

Ainsi, ce brillant fait d'armes qui renouait avec la glorieuse

tradition des Rivière, des Francis-Garnier, des Courbet, privait le Japon du nouveau prétexte qu'il avait cru trouver pour évincer la France d'Indochine. Si Tokio accordait son appui diplomatique à ses complices pour leur sauver la face et négocier un armistice, force lui était de tenir compte de notre succès et de l'enthousiasme qu'il avait provoqué partout. L'empereur d'Annam, les rois du Laos et du Cambodge faisaient remettre à Bérenger les grands cordons de leurs Ordres auxquels S. M. Siahanouk (qui lui devait d'avoir conservé son trône) ajoutait la Médaille militaire cambodgienne, récompense suprême que l'on peut, comme la nôtre, accorder à un grand chef. Particuliers et collectivités manifestaient aussi leur gratitude, telles les notabilités annamites de la région de Gia-Dinh qui faisaient adresser au chef vainqueur un splendide panneau de laque où se lisait gravée en caractères d'or cette formule de la plus raffinée courtoisie : « Tu seras le maître des sept mers », sans parler d'autres présents plus modestes et d'une correspondance innombrable émanant de Laotiens, d'Annamites et de Cambodgiens amis de la France, célébrant cette victoire qui les sauvait du joug de l'oppresseur nippon.

Ce n'est que trois ans plus tard, lors du coup de force du 9 mars 1945, que le Japon pourra prendre sa revanche. Ce jour-là, l'amiral Bérenger était arrêté et emprisonné à Loc-Ninh dans le haut pays cochinchinois. Mais pendant sa dure captivité, en attendant une mort à laquelle il ne croyait pas échapper, il pouvait se dire que la victoire espérée depuis 1940 était proche, que l'engagement heureux du 17 janvier 1941 avait largement contribué à garder l'Indochine à la France et qu'une fois encore, comme si souvent au cours des siècles, la Marine avait bien mérité de la Patrie.

PIERRE VARILLON.

L'ÉTAT SIONISTE
ET
LES DÉCISIONS DE L'O.N.U.

L'occupation juive de la Galilée et le raid sioniste sur le sud libanais ont mis le gouvernement israélien en mesure d'atteindre la plupart des objectifs militaires qu'il s'était fixés. A l'heure actuelle, les Juifs semblent bien être maîtres de la situation stratégique en Palestine et rien n'indique qu'ils soient prêts à abandonner les positions conquises, en dépit des invitations que leur a adressées, au Palais de Chaillot, le Conseil de Sécurité. Il y a seulement quelques mois, ils se battaient encore avec des armes de fortune ; ils ont mis en œuvre, cette fois-ci, une quantité considérable de blindés, de chars et d'avions, dont la brusque apparition en Palestine n'a pas peu surpris les observateurs de l'O. N. U. Ce matériel moderne a permis aux Juifs de maîtriser leurs adversaires arabes et d'occuper la Galilée du nord, le Négueb au sud, jusqu'aux confins de l'Egypte. Les Nations Unies, placées devant le problème palestinien, n'ont réussi jusqu'à présent qu'à limiter les dégâts et se trouvent en présence d'une situation nouvelle qui engage l'avenir.

On est amené à se demander si Israël pourra subsister dans un isolement complet, en proie à l'hostilité des Etats arabes qui l'entourent. Les succès militaires suffiront-ils à assurer l'établissement de l'Etat juif et celui-ci pourra-t-il exister à la longue au milieu d'un monde arabe, sans avoir été accepté par lui ? Comme l'a déclaré le président du Conseil libanais, Riad bey Solh, en s'adressant à l'opinion française : « Le problème palestinien est un problème posé en terrain arabe, qui ne se règlera jamais en dehors des Arabes et contre les Arabes. » Que la position du Liban soit ainsi définie par son représentant, il n'y

a rien là que de très naturel puisqu'il s'agit d'un des pays limitrophes de la Palestine. Mais cette formule, pour être valable, n'implique-t-elle pas une condition préalable, à savoir que la coalition arabe ne s'effrite pas sous l'empire des intérêts privés ? Le roi Abdullah, personnellement enclin au compromis, maintiendra-t-il jusqu'au bout la position d'intransigeance adoptée par l'ensemble des Etats arabes depuis qu'il a été question de la Palestine aux Nations Unies ? Jusqu'ici les Arabes se sont montrés irréductibles et n'ont pas varié dans leurs déclarations. Ils se refusent à reconnaître un Etat indépendant en Palestine, leurs préférences allant à un Etat unitaire où Juifs et Arabes auraient les mêmes droits. C'est dire qu'ils repoussent, aujourd'hui encore, tout ce qui, directement ou indirectement, a trait à la thèse du partage votée, contre leur gré, par les Nations Unies, le 29 novembre 1947. La France, qui s'est ralliée à cette thèse, n'en reconnaît pas moins ses obligations vis-à-vis des anciennes confessions chrétiennes de Palestine ainsi que vis-à-vis du patrimoine religieux commun, dans la ville de Jérusalem, aux chrétiens, aux musulmans et aux juifs. Ce point de vue réaliste, quelle plus juste expression lui donner, plus conforme aux traditions de notre histoire, que l'internationalisation des Lieux Saints ? Quiconque a médité sur le « mystère des lieux d'élection » se félicitera d'apprendre que la thèse française rejoint ici celle que le Souverain Pontife a formulée dans l'encyclique *In Multiplicibus* du 24 octobre dernier.

La question palestinienne comporte un aspect qui ne pouvait en effet échapper à la sollicitude du chef de l'Eglise puisqu'il s'agit du caractère sacré de plusieurs des territoires contestés. C'est pourquoi, « sans s'écarter de l'attitude d'impartialité qui lui est imposée par son ministère apostolique », sa voix a retenti pour adjurer l'Organisation des Nations Unies de « donner à Jérusalem et à ses environs, où se trouvent tant et de si précieux souvenirs de la vie et de la mort du Sauveur, un caractère international ». A cette fin, le Pape a demandé que soient garantis « aussi bien le libre accès aux Lieux Saints disséminés sur le territoire de la Palestine que la liberté du culte et le respect des coutumes et des traditions religieuses ». Par ces paroles, le Saint Père a pris la défense non seulement des droits des chrétiens, mais aussi de tous ceux, juifs ou musulmans, pour qui Jérusalem demeure la ville sainte par excellence. L'appel du

chef de la chrétienté doit être entendu de toutes les nations qui ont conservé le souci de l'honneur international.

Mais, en attendant, quel sera l'avenir immédiat de la Palestine et de ses habitants musulmans et chrétiens chassés par la guerre ? Quel sort leur réserve le gouvernement de Tel-Aviv ? Où va Sion, sous l'empire de son exaltante victoire ? Jusqu'où le peuple juif poussera-t-il sa volonté de puissance maintenant qu'Israël a retrouvé un royaume temporel ?

DE LA CONVENTION BALFOUR (1917) AU LIVRE BLANC (1939)

Avant de répondre à ces questions, un bref retour en arrière est nécessaire pour situer le problème.

Disons tout d'abord qu'il ne se serait point posé s'il n'y avait pas eu, en 1917, une déclaration Balfour qui a aliéné en faveur d'un « home juif » — *a national Home for the Jewish people* — un territoire qui n'était pas propriété de la Couronne. La Palestine comptait, à cette date, 600.000 habitants, dont environ 60.000 Juifs et 500.000 Arabes. Les uns et les autres pouvaient également s'y considérer chez eux, en vertu de droits historiques anciens. Mais, depuis que Théodore Herzl avait lancé, il y a cinquante ans, son fameux appel à tous les Israélites du monde, on vit s'amorcer un mouvement d'immigration qui se développa d'abord parmi les Juifs de l'Europe orientale, pionniers du sionisme. Pour donner une idée de ses progrès, disons qu'en 1928, quand éclata la première révolte des Arabes palestiniens, il y avait en Palestine 795.000 habitants, dont 587.649 musulmans, 78.000 chrétiens et 150.000 juifs. Dix années plus tard, à la veille de la guerre, leur nombre était environ de 500.000. A ce rythme-là, on pouvait prévoir qu'avant peu d'années les Juifs seraient en Palestine plus nombreux que les Arabes.

Malgré l'opposition que l' « Union israélite universelle » semblait manifester, spécialement aux Etats-Unis, contre la thèse du sionisme, celle-ci réussit à s'imposer. C'est au Congrès mondial israélite de Zurich, en 1929, que sionistes et non-sionistes finirent par s'accorder à l'avantage des premiers. La diaspora allait-elle donc réaliser l'antique promesse et se rassembler autour de Sion ? On pouvait le penser. Mais ce n'était un secret pour personne qu'un fort courant se dessinait, au même moment, dans l'opinion britannique, en faveur des Arabes et que le gouvernement de Londres serait obligé d'en tenir compte.

Des engagements antérieurs lui faisaient une obligation de reconnaître aux Palestiniens un *selfgovernment* fondé sur le libre choix des populations indigènes. Les lettres échangées entre le haut-commissaire Mac Mahon et le roi Hussein de Transjordanie étaient formelles. Il ne restait plus à l'Angleterre qu'à s'exécuter. C'est alors que la Commission royale d'enquête, après un séjour de six mois en Palestine, déposa, le 7 juillet 1937, son rapport, lequel concluait purement et simplement à la nécessité du partage. Deux Etats souverains seraient créés : l'Etat juif devait comprendre les régions plates du pays et le port de Tel-Aviv ; l'Etat arabe, auquel était reconnu le port de Jaffa, devait être réuni à la Transjordanie. Naturellement, la Grande-Bretagne se réservait un mandat permanent sur les Lieux Saints, à savoir Jérusalem, Bethléem, Nazareth, le lac de Tibériade, ces régions ne pouvant être « monopolisées au profit d'une seule confession religieuse », ainsi s'exprimait le rapport. A la vérité, les Anglais ne se contentaient pas d'assurer cette nécessaire protection ; ils se réservaient encore d'occuper, en plus des places de Caïffa et de Saint-Jean-d'Acre, le port d'Akaba, sur la mer Rouge, qu'un couloir et une voie ferrée devaient relier à la Méditerranée. Ces jalons stratégiques contribuaient au maintien de la puissance impériale de l'Angleterre dans la partie du monde comprise entre la Méditerranée orientale et le golfe Persique.

Tout aussitôt, le monde de l'Islam s'éleva contre le projet de la Commission royale, non seulement les Arabes les plus intéressés, tels que les Syriens ou les sujets d'Ibn Séoud, mais aussi les musulmans de Bombay et du Caire. Les uns et les autres se livrèrent spontanément à de violentes manifestations. Quant aux Israélites, ils se déclarèrent, sur le moment même, hostiles au système de la « coupure », estimant insuffisant le territoire qui leur était alloué. Les Juifs d'Amérique ne se montrèrent pas moins intransigeants et leur influence renforça l'ostracisme des diverses organisations sionistes dans le monde. C'est alors que, de guerre lasse, le gouvernement britannique voulut résoudre le problème de sa propre autorité. Après les efforts infructueux de la « Table ronde », qui emportèrent les derniers espoirs d'une entente amiable, il publia, sans plus attendre, le Livre blanc, le 17 mai 1939.

L'ANTAGONISME JUDEO-ARABE. LA FIN DU MANDAT

Cette publication fut aussi mal accueillie que l'avait été le projet de partage : elle donna prétexte, à Tel-Aviv, à de sanglantes émeutes, au cours desquelles des autorités britanniques furent malmenées, d'autres, froidement exécutées. Le plan du Dr Magnès, président de l'Université hébraïque de Jérusalem, qui prévoyait la réunion en un seul Etat de la Syrie, de la Transjordanie et de la Palestine, pas plus que ses efforts en vue de la pacification, ne réussirent à ramener le calme, sinon par intervalles. D'autre part, la tension internationale allait croissant. On voyait approcher la guerre en Europe, que les provocations d'Hitler rendaient inévitable. Bien que la Ligue arabe ne fût pas encore constituée (elle ne devait l'être que cinq ans plus tard, le 17 mars 1945), l'Islam prit nettement conscience de la solidarité des pays arabes et des communautés musulmanes devant le danger que représentait pour eux la force du sionisme. Du côté israélite, on se montrait tout aussi rigoureux, aussi bien contre les Arabes que contre la politique jugée oscillante de l'Angleterre. Puissance mandataire, celle-ci se heurta à de multiples difficultés qui mirent plus d'une fois son prestige à une rude épreuve. C'est en désespoir de cause, et seulement après que l'Assemblée des Nations Unies eut voté à Lake Success le partage de la Palestine, à la majorité des deux tiers, qu'elle se décida à abandonner les charges de son mandat. Elle s'était abstenue, dans la décision du 29 novembre, alors que la volonté concordante par exception des Etats-Unis, de l'U. R. S. S. et de la France s'était prononcée en faveur du partage. Lorsque, huit mois après le vote de Lake Success, les derniers soldats britanniques se retirèrent de Jérusalem, avec un sang-froid d'ailleurs digne d'éloges, il était évident que la guerre, une guerre tactique et inexpiable, allait commencer.

Les chefs du sionisme invoquent en faveur de la thèse palestinienne les progrès économiques, progrès dûs aussi bien aux colonies juives fondées depuis 1920 qu'au développement de l'industrie, entièrement nouvelle en Palestine. Des centaines d'entreprises, qui se sont multipliées au cours de la guerre mondiale, ont doté le pays d'un équipement moderne et porté le niveau de vie des habitants à un degré supérieur. Toutefois,

l'absence presque complète de matières premières eût rendu cet essor industriel impossible sans le concours des capitaux anglais et américains. En d'autres termes, la mise en valeur de la Palestine implique le soutien conditionnel et prolongé de la finance internationale. Celle-ci s'emploie à faciliter les desseins d'Israël en vue de participer à cette transformation économique du pays conçue de longue date par certains « supporters » de la cause sioniste. C'est pour réaliser, avec toutes les chances de succès, le plan relatif au développement de la Palestine qu'on paraît décidé à Tel-Aviv à ne pas se contenter des actuelles frontières d'Israël. Il est clair que, dans l'idée des dirigeants sionistes, il s'agit d'obtenir d'abord un territoire réduit, une sorte de Piémont israélien, susceptible d'englober plus tard une grande Palestine pouvant s'étendre, au fur et à mesure de l'immigration juive, jusqu'à la mer Rouge. La vérité est que la Palestine possède un sous-sol d'une extrême valeur. Des prospections récentes ont révélé que le pétrole abondait au Négueb. Les gisements de potasse de la mer Rouge atteignent des chiffres fabuleux. La « Potash Palestine Company », fondée en 1932 à Londres, avait pour but l'exploitation de ces richesses de compte à demi avec des groupes financiers de Wall Street. De l'Hébron au golfe d'Akaba, les richesses minérales confèrent au pays une valeur exceptionnelle qui suffit à expliquer les convoitises dont ces régions sont aujourd'hui l'objet.

LE MOUVEMENT SIONISTE. LA GUERRE JUDEO-ARABE

Assez réalistes pour faire dépendre leur politique des circonstances, les dirigeants du sionisme, lorsqu'éclata la guerre mondiale, s'en remettaient plutôt à l'évolution naturelle et au progrès social du soin de promouvoir l'idée sioniste jusqu'au moment où la création de l'Etat juif paraîtrait possible. Mais un événement historique devait pousser Israël à aller de l'avant.

En vérité, l'Etat juif, pendant quelques heures, avait existé. C'était en juillet 1942, lorsque, devant le péril tragique de l'offensive allemande en Afrique, l'Angleterre envisageait de se retirer du Proche-Orient. Les éclaireurs de l'Afrika-Korps s'étaient avancés jusqu'aux portes d'Alexandrie et menaçaient Suez. Dans le plan d'évacuation britannique, la Palestine devait être remise aux mains des Juifs. 27.000 volontaires s'y trou-

vaient déjà l'arme au pied, prêts à lutter contre l'envahisseur nazi. Tous les armements remis aux autorités israélites allaient servir à faire de Haïffa un nouveau Tobrouk contre les divisions de Rommel lancées sur la Turquie. Ces perspectives, vite évanouies, avaient suffi à susciter chez les Juifs une immense espérance sous la forme d'un Etat souverain et indépendant, impliquant la nationalité juive, telle que Sion l'avait toujours rêvée. Mais, Terre deux fois promise, la Palestine l'avait été une fois de trop. Le sort des armes ayant changé, le problème de la Palestine était ramené au *statu quo*. Sion, qui avait entrevu un instant la victoire, se réservait de profiter des premières chances qui s'offriraient pour reprendre la lutte et, cette fois-ci, vaincre.

Cependant, la Grande-Bretagne continuait à soutenir la cause des musulmans dont la principale force militaire reposait sur la Légion arabe de Glubb pacha, créée et équipée en faveur de son client, le roi de Transjordanie. Quand, le 15 mai dernier, les forces arabes firent irruption en Palestine, elles se trouvèrent aux prises avec des adversaires juifs moins bien équipés (ils ne devaient pas tarder à l'être mieux), mais instruits, encadrés, et désireux de se battre. Si peu homogènes que fussent les divers éléments composant l'armée palestinienne, une idéologie commune les rapprochait qui allait décupler leurs forces. Mais il demeure un point qui n'a pas été élucidé. Les Arabes affirment que lorsque l'O. N. U. les a sommés d'arrêter le combat, ils étaient sur le point d'anéantir les forces d'Israël qui n'avaient ni matériel de guerre, ni aviation à opposer aux forces motorisées des armées régulières de la coalition. De leur côté, les Juifs protestent que l'avance arabe n'avait pas réussi à entamer le territoire israélien.

Qu'en est-il ? Le secret a été bien gardé. Ce qu'on a pu constater, c'est qu'à la reprise de la bataille, onze semaines plus tard, Israël mettait en ligne une artillerie lourde, des forteresses volantes, des chasseurs bien équipés, sans parler des volontaires juifs internationaux qui, en dépit des obligations de la trêve, étaient venus grossir les rangs des combattants autochtones. Ni les forces irakiennes, ni la Légion arabe n'obtinrent un succès décisif. L'objectif principal était Jérusalem pour les Arabes et, du côté juif, la route Tel-Aviv-Jérusalem. Dans le sud, l'armée égyptienne, en longeant la côte du Négueb,

parvint jusqu'à Gaza, mais dans des conditions fort aventureuses. Elle a dû par la suite abandonner une partie de ses positions et céder Majdal aux troupes sionistes. Au nord, celles-ci réussirent à s'emparer de Saint-Jean-d'Acre et d'une partie de la Galilée occidentale jusqu'au Liban. Au début de novembre, la totalité du nord de la Galilée, soit un territoire de 800 kilomètres carrés, se trouvait entre les mains des Juifs. C'est dire l'ampleur des succès militaires qu'ils ont remportés.

Quelles ont été les raisons de la faiblesse arabe ? L'échec de la Légion arabe est d'autant plus surprenant qu'elle est la mieux équipée et de beaucoup la plus aguerrie de toutes les formations arabes. Les choses se sont passées comme si une main invisible avait arrêté les cavaliers de Glubb pacha au moment précis où ils se trouvaient en difficulté après la bataille de Latroum. Il semble qu'en poussant à la trêve la Grande-Bretagne ait songé à sauver cette troupe d'élite que harcelaient les gens d'Israël, avant tout soucieux, en faisant reculer la Légion, de frapper au visage l'Angleterre. Peut-être celle-ci, de son côté, voulut-elle prouver à sa clientèle musulmane la faiblesse de la coalition arabe. Le fait paradoxal est en effet que, représentant 30 millions d'habitants, elle réunit des forces militaires inférieures à celles des sionistes. Ces petites armées de métier, dont la plus forte, mais non la plus nombreuse — la Légion du roi Abdullah — ne dépasse pas 15.000 hommes, souffrent de deux tares : le manque de coordination et l'absence d'unité de commandement. Telle était à peu près la situation lorsque le 11 juin, à 4 heures du matin, débuta la trêve négociée par le comte Bernadotte, médiateur de l'O. N. U.

LA MEDIATION DU COMTE BERNADOTTE. PREMIERE TREVE

La Commission présidée par le regretté médiateur prétendait tracer une sorte de ligne de démarcation entre les territoires litigieux. Ce fut là la cause de malentendus nuisibles au respect de la trêve. Il n'existait en réalité, pas plus chez les Arabes que chez les Juifs, de lignes tenues au sens militaire du terme. Lorsque la Commisssion entreprit de les séparer au nom de la prétendue ligne de front, elle ne réussit qu'à provoquer des frictions qui exaspérèrent les deux parties.

Elle avait à faire face à une autre tâche, non moins délicate :

le contrôle de l'immigration. Il avait été convenu qu'aucun des adversaires ne devait, pendant le temps que durerait la trêve, augmenter son potentiel de guerre et, par conséquent, introduire des armes ou des hommes en âge de se battre. Ce contrôle eut lieu, mais les faits ont prouvé qu'il ne réussit à empêcher ni le débarquement de matériel de guerre sioniste sur les plages de Palestine, ni l'immigration clandestine qui, pratiquement, n'a jamais cessé.

Les premiers soins des observateurs de l'O. N. U. furent naturellement d'y mettre obstacle. Mais leur vigilance n'empêcha pas l'incident de l'*Altanea* de se produire à leur insu. Ce bateau, chargé de matériel de guerre, fut bombardé et coulé par les forces gouvernementales au large de Tel-Aviv, non sans avoir été délesté, au préalable, par les hommes de l'Irgoun, de toute sa cargaison, ce qui pourrait expliquer les succès militaires remportés par les Juifs pendant l'entre-deux trêves. D'autre part, le « rapatriement » d'un certain nombre de réfugiés avait été autorisé. Il s'agissait plus spécialement de ceux que les autorités britanniques retenaient à Chypre, depuis plusieurs mois, et dont la Commission avait accepté de contrôler l'embarquement, exception faite, bien entendu, des hommes aptes à porter les armes. L'Agence juive, à Chypre, avec laquelle la Commission collaborait, ne facilitait guère sa tâche. En fait. les autorités locales juives s'employèrent à diriger sur Haïffa le plus grand nombre possible de combattants des deux sexes, assurés de trouver, dès leur débarquement, tous les appuis nécessaires. Après le départ des derniers soldats britanniques, le 30 juin, qui marqua la fin du mandat de l'Angleterre sur la Palestine, les Juifs se rendirent entièrement maîtres de la ville. Aussitôt, ils obligèrent les Arabes restés encore à Haïffa à se grouper en un seul quartier aux trois quarts démoli, et cette opération se fit sous la pression des mitraillettes, au dire de témoins.

DEUXIEME TRÊVE. LES REFUGIES PALESTINIENS

Lorsque les hostilités reprirent, le 9 juillet, pour être de nouveau arrêtées le 17, les Arabes n'avaient plus aucune chance de succès. Israël avait complété son armement. Alors qu'une partie des Arabes aurait voulu s'en remettre encore une fois au sort des armes, les Juifs, au contraire, désiraient le retour de la trêve, sans doute parce qu'elle jouait en leur faveur, mais

aussi parce qu'ils comptaient en tirer avantage sur le plan international. C'est l'occasion de se demander si l'Etat juif a rempli toutes ses obligations vis-à-vis de la charte des Nations Unies au sein desquelles il prétend être introduit. On voudrait surtout savoir si les autorités israéliennes ont réussi à reprendre en main ces irréguliers plus ou moins terroristes qui, jusqu'à présent, ont poursuivi une guérilla pour leur propre compte. Il est à craindre qu'ils n'acceptent avant longtemps de se plier à aucune discipline et que, dans ces conditions, la trêve ou l'armistice ne soient précaires.

On donnerait une explication incomplète, et sans doute fausse, du problème palestinien si l'on ne soulignait pas l'aspect différent du sionisme, entreprise avant tout nationaliste et raciste, et du problème juif, qui est un fait mondial. Il n'y a pas apparence que ce fait aurait suscité dans le monde l'adhésion d'aussi nombreux Juifs à la conception d'un Etat national israélite si le problème de l'immigration n'y avait préparé les esprits en raison de son caractère essentiellement humain. Il y a une réalité que personne ne conteste : c'est que la guerre a chassé de leurs foyers environ un million de Juifs qui promènent leur détresse en Europe ou en Orient quand ils ne sont pas contraints à la réclusion dans des camps de concentration. Celui de Chypre n'en est qu'un parmi d'autres. Depuis des mois, ou des années qu'ils ont subi de multiples vicissitudes, le dernier espoir des Juifs, et le plus naturel, est de toucher la Terre Promise, qui fut le berceau de leur race. Les persécutions, dont ils ont été victimes en Allemagne, pendant douze ans, devaient rallier une partie de l'opinion, jusque-là indécise, à la thèse du sionisme. Mais la Palestine est-elle en mesure, en plus de sa population autochtone, arabe, juive, chrétienne, de faire vivre deux millions d'émigrés ? En vérité, c'est là l'essentiel du problème. On peut être assuré qu'aucun progrès ne serait réalisé si, sous prétexte de reclasser les Juifs déracinés d'Europe centrale, on commençait par condamner à l'exil 600.000 Arabes et chrétiens de Palestine.

Ce sont eux, ces habitants de Haïffa et de Nazareth, qui ont le plus souffert des conséquences du conflit. Dès l'ouverture des hostilités, ils ont dû quitter en masse le pays pour se réfugier dans des terres voisines. Ils s'y trouvent maintenant sans ressources et connaissent, à leur tour, le triste sort de ces

« displaced persons » qu'on se lasse si vite d'assister. L'archevêque catholique de Galilée, S. E. Mgr Hakim, a fait connaître au public parisien leur extrême détresse qui n'est pas l'aspect le moins tragique du problème palestinien. Souhaitons que son appel en faveur des musulmans et des chrétiens, également éprouvés, soit entendu, en dehors de tout parti pris politique, et par respect aussi des principes humanitaires auxquels on n'est pas étonné que le Dr Judah Magnès, président de l'Université hébraïque de Jérusalem, soit, pour sa part, resté fidèle. La déclaration qu'il a faite récemment, dont on voudrait savoir qu'elle a été connue de tous ses coreligionnaires, s'inspire de la haute conscience qu'on lui connaît : « Il serait inique et intolérable, a-t-il dit, après tout ce que les Juifs ont souffert en Europe, *qu'un problème arabe de « personnes déplacées » puisse être créé en Terre Sainte.* »

JERUSALEM ET LES LIEUX SAINTS

Parmi les suggestions qu'avait faites le comte Bernadotte, figure, à la fin du document qu'on a appelé son « testament », une recommandation à l'Assemblée de l'O. N. U. de « favoriser par tous les moyens le développement de relations amicales entre Arabes et Juifs ». Cette suggestion, qui n'est pas un simple vœu, résulte d'une expérience faite sur le terrain par le médiateur lui-même. Partisan de la formation d'un Etat juif compact et du rattachement de la Palestine arabe à la Transjordanie, il n'en préconisait pas moins l'indépendance de Jérusalem, c'est-à-dire l'exclusion de la ville sainte de l'Etat juif. Le comte Bernadotte a payé de son sang cette dernière proposition. Les extrémistes marxistes du groupe Stern, les ultranationalistes fascistes de l'Irgoun y ont mis leur veto. Mais bien qu'Israël ait rejeté sur les organisations terroristes l'entière responsabilité du meurtre, il n'a pas contredit la thèse de ceux qui l'ont commis. Jérusalem, capitale d'Israël et centre du sionisme mondial, c'est en ces termes que s'est exprimé, dans une interview donnée à un journal parisien, le chef du gouvernement provisoire de Tel-Aviv. (1)

Encore une fois, si le sionisme n'était qu'une tentative des Juifs d'établir en Palestine ce que la déclaration Balfour appe-

(1) *Libération*, 2 novembre 1948, interview de M. Ben Gurion, président du Conseil du Gouvernement de Tel-Aviv.

lait un « foyer national » leur permettant de vivre en paix et en sécurité, le problème serait simple. Mais il suffit de savoir qu'à l'heure actuelle les sentinelles de l'Irgoun surveillent, à la place des Franciscains, la crypte de l'Annonciation pour comprendre qu'il est bien autre chose. Les Arabes ont lutté pour défendre leur propre pays. Les sionistes, venus des quatre coins du monde, se sont battus au nom d'une idéologie qui est un engagement historique millénaire.

C'est une chose rare dans l'histoire que la diplomatie, habituée à trancher des conflits politiques, se soit trouvée en face d'un problème d'essence philosophique. Cette remarque ne nous mettrait-elle pas sur la voie d'une explication relative au cas obscur de ces intellectuels marxistes ou existentialistes qui, d'un point de vue de spéculation pure, ont pris position d'emblée en faveur du sionisme ? Ils justifient leur choix par la religion de l'Histoire au nom de laquelle ils considèrent le sionisme comme l'expression vivante d'une doctrine en mouvement. Pour des esprits formés à l'école hégélienne, de telles convictions impliquent l'engagement, un engagement de tout l'être pouvant aller jusqu'au sacrifice de la personne. Pour les plus sectaires, cette foi laïque, ce pessimisme héroïque et vengeur, se nourrissent d'un matérialisme militant, logique, implacable, qui ne vise à rien moins qu'à la destruction systématique de toutes les valeurs chrétiennes.

La solidarité raciale d'Israël a réussi à amalgamer dans une action unique des éléments fort disparates. La collusion des communistes avec les fameux groupes nationalistes et extrémistes n'a pas toujours été étroite, car les uns et les autres appartiennent à des formations politiques différentes. Dès que la Russie vit le parti à tirer de la masse de manœuvre juive contre l'influence anglo-saxonne dans les pays du Proche-Orient, elle encouragea Israël à la résistance. Après avoir manifesté, pendant plusieurs années, sa sympathie à la Ligue arabe et pris fait et cause pour la Syrie et le Liban dans la question de l'évacuation des troupes alliées, elle opéra un brusque renversement politique. Le 26 septembre 1947, M. Vychinsky à Lake Success fit la déclaration suivante : « Si, en proposant d'évacuer la Palestine, les Anglais entendent anéantir l'expérience juive, nous nous y opposerons. » C'était la preuve que la consigne avait été donnée aux partis communistes de soutenir à fond la cause du

sionisme. Désormais, l'influence stalinienne se situera donc en Palestine à l'extrême pointe du nationalisme.

Comme dans chaque pays du monde, le Kominform s'appuie en Orient sur toutes les forces susceptibles de servir les intérêts de la Russie. On devait donc s'attendre à voir le gouvernement de Moscou revendiquer les biens religieux qui sont à Jérusalem propriété de l'Eglise orthodoxe et faire en sorte qu'ils soient soumis à une gestion soviétique. C'est dans cette intention que l'archimandrite russe, Mgr Léonide, est venu dans la Ville Sainte en discuter avec les autorités israéliennes. La Russie renoue ainsi avec quelques-unes des traditions les plus anciennes de son histoire et l'on peut croire qu'elle ne s'arrêtera pas à mi-chemin dans cette voie qui la conduit à un rapprochement chaque jour plus étroit avec l'Eglise patriarcale de Moscou. Les transformations politiques qui s'opèrent aujourd'hui en Palestine s'accompagnent d'une effervescence particulière dont l'effet influe sur les visées de l'Eglise nationale russe, comme l'attestent les résolutions de la Conférence des chefs et représentants des Eglises orthodoxes autocéphales tenue, cet été même, dans la capitale de la Russie. On ne peut en parler sans évoquer aussitôt le vieux thème moscovite de « Moscou troisième Rome » que les résolutions des principaux représentants ecclésiastiques ont affirmé, à cette Conférence, avec une nouvelle insistance. Le soutien donné par l'U. R. S. S. au mouvement sioniste ainsi qu'au parti palestinien ne l'empêche pas de se réserver, en même temps, une entière liberté de manœuvre en vue d'étendre l'influence de l'orthodoxie dans le Proche-Orient. Le gouvernement de Tel-Aviv ne risque-t-il pas d'être placé, tôt ou tard, dans une embarrassante contradiction par des exigences soviétiques de cette sorte ? Son parti, le Mapaï, d'essence démocratique et incliné vers le travaillisme britannique, n'en subit pas moins la pression d'éléments avancés qui considèrent Staline comme leur messie temporel.

LE SIONISME EN ACTION

L'Etat d'Israël et ses chefs sauront-ils contraindre, dans l'avenir, la violence exacerbée des organisations terroristes qui compromettent leur cause ? Ils avaient manifesté leur indignation à l'occasion de l'assassinat du médiateur des Nations Unies. Mais, pendant la semaine qui précéda le meurtre, le gouver-

nement avait laissé les miliciens de la Stern parader dans Tel-Aviv et brandir des inscriptions menaçantes pour Bernadotte. Le crime est l'œuvre de la Stern, qui a sur la conscience d'innombrables meurtres, comme d'ailleurs l'Irgoun que son chef, Menahem Beigin, a qualifiée récemment de « maquis au grand jour ». Mais alors que les affidés du groupe Stern ont conservé leur caractère d'irréguliers révolutionnaires, le commandant en chef de l'Irgoun a consenti à laisser incorporer dans la Haganah, qui jouit de l'appui gouvernemental, la plupart de ses partisans. Ceux-ci viennent de former le Mouvement de la liberté, parti politique qui s'apprête à livrer une grande bataille électorale, dans la campagne qui va s'ouvrir pour l'Assemblée constituante. Ses membres sont des étudiants, des professeurs, des intellectuels, tous remplissant leur profession, ce qui ne les empêche pas de se comporter, en même temps, comme des partisans fanatiques. Rompus à la guérilla, ils semblent procéder en droite ligne du prophète Samuel qui ordonna au roi Saül d'exterminer les Amalécites sans épargner femmes et enfants à la mamelle.

Il y aurait injustice, cependant, à confondre les paisibles agriculteurs, les colons laborieux qui ont transformé les environs de Gaza en une plaine fertile avec les séides de la révolution permanente. Mais si ceux-ci devaient accéder un jour au pouvoir, ce qu'à Dieu ne plaise, n'auraient-ils pas le dessein d'anéantir les lieux sacrés qui furent le berceau du christianisme, où le Sauveur et Marie ont vécu il y a deux mille ans ?

Faut-il croire, comme l'assurent des observateurs rentrés de Palestine, que l'aboutissement logique du vrai sioniste soit l'affiliation au terrorisme ? Il ne manque pas sans doute d'Israéliens qui, sans renier leur race, s'inscriraient en faux contre une opinion aussi absolue. Nous avons dit l'intervention du Dr Judah Magnès en faveur des réfugiés de Palestine, arabes et chrétiens. Dans une déclaration datée de New-York, le 21 août, le président de l'Université hébraïque de Jérusalem a rappelé à Israël la nécessité de sauvegarder l'égalité des trois religions monothéistes qui coexistent sur le même sol. Mais force est bien de reconnaître que, jusqu'à présent, le gouvernement de Tel-Aviv garde une attitude de farouche intransigeance fort éloignée des conceptions conciliantes du Dr Magnès. S'il fallait prendre à la lettre les dernières déclarations du Dr Weizmann, chef de

l'Etat palestinien, Israël se montrerait bien peu favorable à l'établissement de ce statut des Lieux Saints que souhaite l'ensemble du monde chrétien. On doit le regretter dans l'intérêt des Juifs eux-mêmes. Quelle serait, en vérité, la position morale, dans son pays, du Juif assimilé d'occident si, tributaire de Sion, les circonstances l'exposaient un jour à se trouver en opposition avec des intérêts nationaux ? Ne risque-t-il pas d'être mis en conflit avec lui-même, en raison de sa double appartenance, et d'avoir à souffrir d'un ultramontanisme sioniste qui aboutirait, dans le monde de demain, à la confusion de l'Israélite et de l'Israélien ?

C'est un fait sans précédent qu'un petit Etat, qui n'a pas de gouvernement élu, pas de frontières délimitées, et qui se trouve en guerre, soit soutenu, à travers le monde entier, par une opinion publique à priori acquise à sa cause. On conçoit l'inquiétude des gouvernements soucieux de maintenir l'équilibre des forces quand ils observent que les vues des sionistes sont celles de véritables fondateurs d'Empires. Ne se comportent-ils pas déjà comme s'ils prétendaient créer dans le Moyen-Orient un « empire du pétrole » et disposer des plus grands terrains d'atterrissage du monde ? S'ils y réussissaient, ils pourraient jouer un rôle d'arbitre, au grand dam des Anglo-Saxons, qui redoutent, non sans raison, que l'Etat d'Israël serve d'avant-poste à l'influence russe en Méditerranée orientale. La construction de la base navale de Haïffa n'est-elle pas le premier jalon d'une vaste entreprise dont les Soviets se réservent de devenir un jour les principaux bénéficiaires ? Aussi craint-on à Londres, comme à Washington, que le gouvernement modéré de M. Ben Gurion ne soit balayé, dans l'avenir, par des éléments entièrement dévoués à Moscou. C'en serait fait alors de la politique d'équilibre qui jusqu'à présent a valu à l'Etat d'Israël le double et paradoxal soutien de l'Amérique et de la Russie, momentanément solidaires de la cause sioniste. En attendant, l'Etat juif, qui n'est pas reconnu par toutes les Puissances, est susceptible d'étendre encore ses frontières et de placer l'opinion internationale devant un fait accompli. Comme on peut le considérer comme l'allié potentiel de Moscou, il va de soi qu'en lui abandonnant des territoires d'une exceptionnelle valeur stratégique, on permet du même coup à la Russie d'opérer un vaste mouvement tournant en cette partie du Moyen-Orient

où elle cherche à pénétrer. Au carrefour de ces routes d'Asie, dont elle connaît mieux que quiconque l'intérêt militaire, l'U. R. S. S. ne manquera pas d'utiliser ses clients kurdes et arméniens, tandis que les Juifs seraient chargés de lui ménager, sur la côte méditerranéenne, des bases d'une importance majeure.

LES DECISIONS DE L'O. N. U.

L'avenir de la Palestine demeure incertain et les débats souvent passionnés qui se sont déroulés jusqu'à la fin de la session de l'O. N. U. n'ont pas réussi à régler le problème de l'Etat juif. Toute référence au plan de partage, comme au projet Bernadotte, est désormais rejetée par la coalition fortuite de l'opposition arabe et des Etats favorables à Israël. Pratiquement, une commission de conciliation a été substituée au médiateur et son but et ses pouvoirs ont été définis d'une manière si large qu'elle n'est liée par aucune décision antérieure et qu'elle reçoit, en quelque sorte, un blanc-seing. Les instructions qui lui sont données, aux termes de l'initiative anglo-américaine adoptée en dernier lieu, décident qu'elle « doit prendre des mesures en vue d'aider les gouvernements et autorités intéressés à régler de façon définitive toutes les questions sur lesquelles ils ne se sont pas encore mis d'accord. » N'est-ce pas dire en d'autres termes que l'O. N. U. a préféré s'en remettre à une nouvelle commission du soin de poursuivre ses efforts en vue d'un règlement ultérieur ? En finissant par où elle avait commencé, la commission politique n'a, en fait, rien conclu puisqu'elle laisse à Israël, maître par les armes du Négueb et de la Galilée, l'obligation de fixer lui-même ses frontières avec ses propres adversaires.

Les dispositions adoptées, bien qu'elles demeurent assez vagues dans les termes, se ramènent aux trois points suivants :

1° Les Lieux Saints seront protégés et leur libre accès assuré sous la surveillance des Nations Unies.

2° Un commissaire de l'O. N. U. sera désigné dans la ville sainte.

3° La Commission de conciliation devra présenter à l'Assemblée générale, à sa prochaine session, des propositions assurant à Jérusalem, pour chacun des groupes distincts, « le maximum d'autonomie locale compatible avec le statut international spécial de la région ».

Enfin, l'admission de l'Etat Juif au sein des Nations Unies a été momentanément écartée par le Conseil de Sécurité. Le chaleureux plaidoyer du délégué américain n'a pas suffi à faire triompher la cause d'Israël, « Etat pacifique, capable de remplir les obligations de la charte, possédant le contrôle de ses relations extérieures », ainsi qu'il l'a qualifié lui-même, invoquant pour excuser l'imprécision des limites territoriales du jeune Etat juif, le précédent de l'Amérique, privée elle aussi, à ses débuts, de frontières précises. Pris entre les deux influences, il est impossible de dire aujourd'hui si l'Etat juif, dont les Etats-Unis redoutent qu'il se laisse entraîner à une alliance avec les Soviets, sera fidèle à ses grands protecteurs de l'Ouest.

Ces dispositions générales permettront-elles de trouver la formule transactionnelle qui ramènera la paix en Terre sainte ? Ce serait peut-être beaucoup attendre du seul pouvoir de la diplomatie dans l'état de désolation actuelle de la Palestine arabe, vidée de la plus grande partie de ses habitants. Et pourtant n'est-ce pas finalement sur cette base anglo-américaine qu'Israël, revenu à des sentiments plus raisonnables, et les Arabes « s'inclinant devant la logique des faits », pour reprendre le mot même du roi Abdullah de Transjordanie, devront s'entendre ?

Quand on songe qu'il a été possible, en 1919, au feu roi Fayçal et au Dr Weizmann, l'actuel président de l'Etat d'Israël, d'apposer leur signature sur un traité d'amitié, l'obstacle à un accord judéo-arabe ne paraît pas insurmontable. On veut espérer que rien d'irrémissible n'existe entre les deux peuples de même origine ethnique et religieuse et, par conséquent, que le monde arabe pourra, dans l'avenir, trouver un « modus vivendi » avec le judaïsme. S'il faut en croire Renan, les Arabes de Palestine proviendraient des populations juives de Samarie et de Judée dont les tribus ne furent pas déportées à Ninive et à Babylone avec leurs chefs. Le gros des habitants demeura sur place et fut hellénisé par les Séleucides, reconvertis au judaïsme par les Macchabées, christianisés par les Romains, et enfin islamisés par les Arabes lors de la conquête. En revanche, les Juifs venus de l'Europe orientale en Palestine seraient pour la plupart des Askenazis, c'est-à-dire des descendants de tribus de Crimée, tels les Karaïtes, convertis de force au judaïsme, aux premiers siècles de notre ère. Sans forcer le paradoxe, on peut donc dire que parmi les Arabes de Palestine il y aurait une forte propor-

tion de sang juif tandis que ce serait l'inverse pour une partie des Israéliens. La lutte actuelle entre Sionistes et Arabes se ramènerait donc, dans une certaine mesure, plutôt à un conflit entre Juifs de religion qu'entre Juifs de race.

Quoiqu'il en soit, le dialogue devra être repris, tôt ou tard, dans l'intérêt des deux parties. Les relations humaines qui ont existé de tout temps, en Egypte et dans les pays arabes, entre les élites nationales et les Juifs militent en faveur d'un rapprochement. Le grand rabbin du Caire n'est-il pas membre de l'Académie de langue arabe et l'Université Fouad n'a-t-elle pas ouvert des chaires à l'étude de l'hébreu et de l'araméen ? Ce qui a été possible pour les élites intellectuelles devrait l'être aussi entre les deux peuples, sur un pied d'égalité.

A l'heure où nous écrivons, les dernières recommandations du comte Bernadotte, que les Anglo-Américains avaient fait leurs, ont été écartées. Devant le rejet de ces propositions, la Commission de conciliation, qui est appelée à régler tous les problèmes relatifs à la Palestine, ne dispose que d'un mandat assez vague qui la limite au rôle d'un organisme de bons offices. Un point demeure acquis, c'est que son siège sera Jérusalem, comme l'a demandé avec insistance M. Parodi. Faisant écho à la thèse du Pape Pie XII dans sa dernière encyclique, le délégué français a rappelé opportunément aux Nations Unies qu'elles avaient la charge de régler humainement la situation des réfugiés palestiniens et d'assurer, pour l'avenir, le respect et la sauvegarde des Lieux Saints. La France, soucieuse en Orient des traditions chrétiennes de sa politique, autant que de sa qualité de puissance musulmane, se devait de faire prévaloir cette décision devant l'aréopage des Nations Unies. Il faut espérer qu'elle aura pour effet de hâter l'établissement d'un statut qui devra faire de la ville de Jérusalem, également chère aux Arabes, aux Juifs et aux Chrétiens, un asile de paix propice à la trêve de Dieu. Mais nous croyons que ce n'est pas assez. Nous pensons que Jérusalem et ses environs doivent être placés sous une garantie internationale définitive afin de redevenir ainsi, selon le mot de Louis Massignon qui ralliera tous les suffrages, « le jardin d'enfance d'une humanité renaissante et réconciliée ».

JEAN DE SAINT-CHAMANT.

PIERO DELLA FRANCESCA
ET LES FRESQUES D'AREZZO

Piero della Francesca, l'un des plus grands artistes de la première Renaissance italienne, — sinon l'un des plus grands artistes de tous les temps et de tous les pays — ne fut cependant jamais, du moins jusqu'à nos jours, pour la postérité, un peintre illustre. L'étendue de sa renommée ne correspond en aucune manière à l'étendue de son génie. Ni son nom ni son œuvre ne sont aussi célèbres que l'œuvre et le nom de maints de ses contemporains, qu'il égale ou surpasse par la grandeur et la fierté de la conception, par la science et la certitude du métier, par l'audace et l'autorité du style, par la délicatesse de la perception et de la sensibilité optiques, par l'originalité et l'intransigeance du tempérament. Il arrive, près de lui, ou quand on pense à lui, qu'un Fra Angelico (de trente ans son aîné), qu'un Benozzo Gozzoli (son contemporain), qu'un Botticelli (de trente ans son cadet), fassent presque figures de « petits maîtres ». Rapprochés du viril et héroïque Piero, le premier de ces trois peintres universellement fameux peut paraître douceâtre et monotone, le second puéril et anecdotique, le troisième artificiel et sophistiqué. Masaccio lui-même, dont le rôle capital dans l'évolution de la peinture du *Quattrocento* est justement admis et reconnu depuis des siècles, est, par rapport à Piero della Francesca, un précurseur, un essayiste; et l'on est tenté de considérer ses fresques de l'église du Carmine, à Florence, comme d'admirables et émouvantes promesses : celles que Piero della Francesca a tenues.

Des circonstances d'ordres divers peuvent expliquer, sinon justifier cette indifférence, cette paresse de l'opinion. D'une part, l'art de Piero ne va pas au-devant de qui l'interroge. Cet art statique « hait le mouvement qui déplace les lignes ». Indemne de toute recherche d'effet, étranger à tout sentimentalisme, il

se préoccupe peu d'extérioriser spectaculairement le drame inhérent au sujet traité. Hautaines, presque sauvages, ses créatures vivent dans un monde à elles ; non pas un monde fermé, inaccessible, mais, cependant, un monde retranché. Elles ne font rien pour nous inviter à y pénétrer.

D'autre part, les œuvres de Piero della Francesca parvenues jusqu'à nous sont peu nombreuses. Les fresques de *l'Invention de la Sainte Croix*, — son ouvrage capital — ne se trouvent ni à Rome, ni à Florence, ni à Sienne ; dans aucun de ces « centres d'art » qui aimantent despotiquement le touriste en Italie, mais dans une ville écartée de la Toscane méridionale, aux confins de l'Ombrie. Si, au lieu d'être exilées dans cette cité hors-circuit, ces fresques occupaient quelque chœur d'église dans quelque cité fréquentée, il y a beau temps que leurs admirateurs seraient légion.

C'est à Londres, voici un demi siècle, bien antérieurement à tout voyage en Italie, que j'eus, adolescent, la révélation de Piero della Francesca et que je m'attachai à lui pour jamais. Laissé libre de vagabonder à ma guise dans la ville, et déjà irrésistiblement attiré par la peinture, je me rendais presque chaque jour dans quelque musée ; et entre tous, à la National Gallery, à laquelle je consacrais des journées entières, passées plus particulièrement dans les salles italiennes. J'y ai conservé quelques amis inamovibles, aussi vivants, aussi réels que des amis de chair et de sang ; peu me sont plus chers que les deux panneaux de Piero della Francesca : *le Baptême du Christ* et la *Nativité*.

Ces œuvres ineffables, exquises, datent très probablement l'une de la jeunesse, l'autre de la vieillesse du peintre ; elles ne sauraient en aucune façon représenter le plein épanouissement de son génie. Par rapport aux fresques d'Arezzo, il ne s'agit ici que d'une « musique de chambre », tenue dans la *mezza voce*. Piero y délivre comme en confidence ses plus délicats secrets de coloriste. Nulle part, même à Arezzo, il n'assemble, varie, diffuse, comme il le fait dans ce *Baptême du Christ*, aussi subtilement, ces douces, tendres et lumineuses gammes de blancs, d'une virginale pureté, auxquelles la matité organique de la peinture à la détrempe (qui cache la touche et se refuse au reflet) confère la qualité fragile, impondérable, en quelque

sorte intouchable du pollen ou du duvet. Nul autre peintre, ni Vermeer, ni Corot, n'ont possédé, comme Piero, le privilège magique de musicaliser ainsi la matière colorée et d'imposer aux perceptions de la vue des impressions si délicates, si « décorporées » qu'elles semblent prêtes à dépendre des perceptions de l'ouïe.

Ces poussières harmoniques ne sont cependant nullement amorphes ; elles se soumettent aux formes, à leur volume, à leur densité. Le magistral dessin de Piero, impérieux et solide, agit sur ces substances volatiles à la façon d'un fixatif, sans altérer le moins du monde leur essence première.

Si le blanc impose son « thème » aux « variations » du *Baptême du Christ,* c'est, dans *la Nativité,* le thème du bleu qui règne, sur le mode mineur. Autour du Nouveau-né, la Vierge agenouillée et cinq anges musiciens groupés en chœur, composent un bouquet de bleus aussi discret que le bouquet lilial du *Baptême.* Certains de ces bleus se diluent dans des gris de fumées ; d'autres font songer à l'aile du geai, au sang captif qui transparaît à la saignée du bras, aux capsules de la lavande, aux étoiles du myosotis ; le bleu le plus soutenu étant celui du manteau de Marie : il a le velouté profond d'un pétale de pensée.

Une paix magnétique si sursaturée de silence se dégage de ces deux compositions que, devant elles, le contemplateur, pour ne la point troubler, est porté malgré lui à se garder de bouger ; il retient sa respiration. Nous aurons à revenir sur cette faculté de suspendre le vol du temps par laquelle l'œuvre de Piero exerce un singulier pouvoir de fascination. Pouvoir qui se laisse d'autant moins définir que tous les éléments qui constituent cet art magique appartiennent cependant au monde réel. Piero ne peint que ce qui est ; mais, partant de la vérité observée, il la transfigure par le style. Il soumet les impressions subies des sens aux lois élaborées de l'esprit.

Par là, Piero della Francesca est un homme de la première Renaissance ; un homme de son temps.

***

Il vit le jour à Borgo San Sepolcro, au cœur des Apennins, dans une large vallée solitaire, d'une austérité grandiose. Descendant vers Rome, le Tibre y commence son cours. Sur les

pentes pierreuses d'une terre écorchée, aux pâles tonalités d'ossements, croît, à ras du sol, la bruyère sous le chiche ombrage des chênes-verts, des oliviers et des cyprès. Un ciel d'un azur doux et pur, souvent strié horizontalement par d'étroits nuages blancs, règne sur ce paysage, que l'on retrouve presque toujours dans celles des œuvres de Piero où la nature a un rôle à jouer.

On sait peu de chose de sa vie. La date de sa naissance demeure incertaine : entre 1410 et 1420, croit-on. Nous proposons d'admettre qu'il vint au monde en 1415, en faisant suivre cette date d'un point d'interrogation.

Son père, un tisserand, Benedetto dei Franceschi (ou della Francesca) était d'une famille fixée depuis trois générations à Borgo. Sa mère, Romana di Perino di Carlo, était originaire de Monterchi, une bourgade voisine.

A l'époque où Piero y est enfant, Borgo San Sepolcro, comme alors toute l'Ombrie, est sous l'influence prépondérante de la peinture siennoise. Ce seront ces Siennois importés qui impressionneront Piero dans les années où une vocation se dégage encore confusément. Est-ce de l'un d'eux — peut-être le Sassetta — qu'il reçut le rudiment ? Et serait-ce à ces premiers contacts siennois qu'il devra ce sentiment tendre, presque féminin de la couleur, de la nuance, qui résistera chez lui à la cérébralité de l'enseignement toscan qui va être le sien ?

Piero a sans doute atteint sa vingt et unième année lorsque, en 1438, à Pérouse, il prend pour maître Domenico Veneziano, près duquel il participera à l'élaboration enivrante d'un monde nouveau, entièrement différent : celui de la première renaissance florentine.

C'est en effet à Florence que Piero va passer environ six années. A la date du 7 septembre 1439, son nom figure à côté du nom de son maître, dans les comptes de l'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle. Mention qui permet d'admettre que, à ce moment, Piero della Francesca était déjà « sorti du rang ».

Venu fort tôt de Venise à Florence, Domenico Veneziano, excellent coloriste (et, en cela, plus vénitien que florentin), était curieux de procédés nouveaux. A en croire Vasari, il avait étudié les peintures de Van Eyck, déjà fort prisées dans la péninsule. A Domenico Veneziano, Piero della Francesca devra la pratique, la possession de son métier. Mais sa formation, son

initiation spirituelle, il la devra à Florence elle-même, à l'air qu'il y respirera.

Lorsque Piero arrive à Florence, de grandes conquêtes sont déjà accomplies. Des deux hommes « hors série » qui exerceront sur Piero une influence déterminante, l'un, Masaccio, est mort depuis dix ans, ayant, à vingt-trois ans, laissé inachevées les fresques annonciatrices de la Chapelle Brancacci ; l'autre, Leo-Battista Alberti, le premier en date de ces « individualités universelles » dont la Renaissance italienne sera en quelque sorte constellée, affirme par ses écrits le rôle de « précepteur » qui lui vaudra d'être appelé demain « le Vitruve moderne ».

Aucune des œuvres de Piero della Francesca ne peut être donnée avec certitude à la période florentine de sa vie. Mais, si Piero a vraisemblablement peu produit à Florence, c'est à Florence que ce grand peintre est devenu un grand savant. Les *Quattrocentistes* toscans de sa génération sont moins des artistes que des expérimentateurs. Le but qu'ils poursuivent et qu'ils ne doutent pas d'atteindre est de pénétrer les secrets de la nature ; d'appréhender l'univers physique. Maints problèmes sont posés, dont l'étude des mathématiques, de la géométrie, de la perspective, de l'anatomie, promet les solutions. A ce moment, les recherches et les acquisitions de Piero della Francesca ne diffèrent pas de celles auxquelles se vouent et qui fanatisent un Paolo Uccello, un Andrea del Castagno, l'un et l'autre quelque peu ses aînés. Il n'est pas douteux qu'il ne se soit mis à leur école. Pour nous, aujourd'hui, Piero ne compte qu'en tant que peintre ; pour ses contemporains, pour la postérité immédiate, il a été un mathématicien éminent. Cependant, cette intime et profonde connaissance des sciences abstraites ne dominera jamais Piero jusqu'à lui faire oublier ou méconnaître les séductions du monde concret. Jamais il ne perdra le contact avec l'univers visible ; il conservera toujours, inaltérées, ses facultés d'émotion. Emotion, certes, indemne de tout sentimentalisme, de toute sensiblerie. Spécifiquement visuelle, elle lui permettra de traduire — en peintre et rien qu'en peintre — dans leur vérité virginale, les beautés de la création.

Florence quittée, Piero della Francesca n'y revint sans doute plus. Il s'éloigna, il s'écarta à jamais du naturalisme intellectualisé de l'école toscane. Sa vie durant, il semble avoir travaillé en solitaire, en indépendant. Peu enclin à abandonner sa ville

natale, on l'y retrouve, intermittent mais fidèle, soit par certaines de ses œuvres qui y sont encore aujourd'hui conservées, soit par des pièces d'archives qui attestent ses activités de citoyen.

Toutefois, ses déplacements seront fréquents et nombreux. A peine a-t-il quitté Florence (vers 1445), voici Piero sollicité. Malheureusement, maints ouvrages de lui, parmi ceux qui, à cette époque, le firent connaître, sont à jamais perdus. Rien ne reste des fresques et des panneaux qu'il peignit à Lorette, à Ferrare, à Ancône, à Pesaro, à Bologne. Rien non plus de ses travaux de Rome, où, selon Vasari, Nicolas V « le chargea d'exécuter dans les salles du Vatican deux tableaux (c'est-à-dire : deux fresques) que le pape Jules II fit jeter par terre afin que Raphaël d'Urbin les remplaçât par son *Emprisonnement de Saint-Pierre* et par la *Messe de Bolsène* ». Qu'avons-nous de Piero qui soit antérieur aux fresques d'Arezzo ? Le *polyptique* de Borgo San Sepolcro, qu'il exécuta sans doute en plusieurs fois (et non sans aides) pour la Confrérie de la Miséricorde ; le *Baptême du Christ* de Londres ; la *Flagellation* du musée d'Urbin et le *Saint Jérôme* de l'Académie de Venise, ces deux dernières œuvres étant probablement deux des « petits tableaux d'une remarquable beauté — écrit Vasari — que Piero peignit à Urbin pour le duc Federigo de Montefeltre, et dont la plupart ont péri au milieu des guerres qui ont désolé l'état d'Urbin... » Deux fresques seulement subsistent : la *Madonna del Parto,* qui orne une chapelle funéraire dans le village de Monterchi (berceau de sa mère) ; et la fresque qui décore, à Rimini, le célèbre temple malatestien.

Piero a peint cette fresque en 1451, c'est-à-dire peu avant d'entreprendre, à Arezzo, son œuvre capitale. Certes, à Rimini, le problème à résoudre est sans grande complexité ; mais les exceptionnelles qualités de « compositeur » de Piero s'y affirment déjà plénièrement. Maître désormais de lui-même, il se tient au-dessus de son ouvrage, entièrement libre, comme le créateur à sa créature, de ne lui donner la vie qu'en lui imposant des lois.

*
**

Occupant, à Arezzo, la partie basse de la ville, l'église Saint-François est une construction gothique ; vaste rectangle

dépourvu de bas-côtés, et, dans ses proportions heureuses, sans grande prétention à la beauté architecturale. Au fond de l'édifice, trois hautes fenêtres éclairent libéralement trois chapelles peu profondes, aux voûtes en arcs brisés. Plus élevée et plus ouverte que les deux autres, la chapelle centrale forme chœur.

En 1446, pour décorer ce chœur, Luigi Bacci, pieux et riche Arétin, fit venir de Florence un certain Bicci di Lorenzo, élève, comme Piero (mais médiocre), de Domenico Veneziano. Le sujet à traiter était l'*Histoire de l'Invention et de l'Exaltation de la Croix* ; sujet pris dans la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine, dominicain gênois. Cette vaste compilation hagiographique, ingénument farcie de fables et de contes, était alors, depuis deux cents ans, extrêmement répandue en Italie.

Bicci di Lorenzo tarda sans doute à se mettre à l'ouvrage, car, lorsque, en 1452, la mort l'interrompit, seule la voûte du chœur était peinte. Pour poursuivre la décoration, Luigi Bacci fit appel à Piero della Francesca. Non sans interruptions, Piero semble avoir entrepris et achevé ces fresques entre les années 1452 et 1465, qui sont celles de sa pleine maturité.

L'*Histoire de l'Invention et de l'Exaltation de la Croix*, telle qu'elle est contée par Jacques de Voragine, est une mystérieuse suite d'aventures d'une poésie souvent grande et profonde dans sa pittoresque naïveté. En voici, succinctement, les diverses péripéties.

Il s'agit de prouver que le bois dont fut fait la Croix où mourut le Sauveur est aussi vieux que le monde qu'Il a sauvé. Donc, lorsque son père, âgé de neuf cent trente ans, fut sur le point de rendre l'âme, Seth, fils d'Adam, reçut de l'archange saint Michel une graine provenant de l'Arbre du Bien et du Mal. De cette graine, placée dans la bouche du premier homme, naquit un arbre, lequel, trois mille ans plus tard, était devenu si beau que Salomon le fit couper pour en façonner le seuil du temple du Seigneur. Survint la reine de Saba, un peu sorcière, et, comme telle, grande devineresse. Voyant ce bois, elle refusa de le franchir, s'agenouilla devant lui et l'adora, « ayant vu en esprit que le Sauveur du Monde y serait pendu ». Elle confia ensuite à Salomon que ce supplice occasionnerait la destruction de l'empire juif.

C'est pourquoi le roi fit ensevelir secrètement le bois dans les profondeurs de la terre, en un lieu où fut ensuite creusée

la piscine probatique. Quand approcha le moment de la Passion de Jésus-Christ, ce bois vint à surnager sur les eaux, et les Juifs, le voyant, le prirent et en firent la Croix où fut supplicié le Seigneur. Abandonnée ensuite au pied du Golgotha, la Croix y resta plus de trois cents ans ; jusqu'au jour où l'empereur Constantin, sur l'avis d'un ange qui lui apparut en songe, la veille d'affronter les armées de Maxence, marcha au combat ayant, en guise de talisman, une petite croix d'or à la main. Vainqueur grâce à ce Signe, Constantin se fit chrétien, ainsi que l'impératrice Hélène, sa mère. Celle-ci se rendit bientôt à Jérusalem. Non sans tribulations, elle y chercha, découvrit et identifia la Croix. Elle l'y laissa.

La fin du conte nous transporte en Orient. En l'an 614, Chosroës, roi des Perses, vainqueur des Latins, pilla le temple et emporta la Croix. Deux ans plus tard, il fut vaincu à son tour par Héraclius, empereur de Constantinople, qui, contraint par un ange, rendit aux Lieux Saints la relique ravie.

Les fresques de Piero della Francesca, où les personnages sont à la dimension de la nature, recouvrent entièrement les trois murailles du chœur de Saint-François. Les deux murailles latérales portent, chacune, trois compositions en largeur, qui se superposent. Six autres compositions de même hauteur, mais moins larges et régnant avec les précédentes, occupent trois par trois le mur du fond, de part et d'autre de la fenêtre médiane. Piero, par cette disposition en compartiments juxtaposés, respecte une tradition très ancienne et qui ne sera guère délaissée qu'au siècle suivant, lorsque les fresques, au lieu d'accuser l'épaisseur des murailles, feindront d'ouvrir celles-ci à l'espace, au ciel.

L'impression première que l'on ressent devant ces compositions « inimitables » (c'est le qualificatif employé par Burckhardt) est une impression de puissance interne, non encore en action. Ces figures n'ont pas cessé d'appartenir au démiurge qui leur a donné la vie. Elles se tiennent devant lui comme le premier homme et la première femme devant Jéhovah, à l'instant où ils viennent d'être formés du limon originel. Mais Piero ne leur dit point : « Allez et marchez... » Il les garde captifs ; il reste le maître de leur destin. Son ambition n'est

pas qu'une œuvre peinte soit une sorte de miroir magique, offrant de l'être humain un simulacre si ressemblant et si fidèle que l'on croit voir ce « double » respirant, agissant, maître de ses cinq sens et en ayant le libre usage. Piero n'est pas un illusionniste : il ne consent pas à imiter, à copier la nature ; il veut la pénétrer, pour la comprendre et pour la dominer. Une image n'est, d'abord, pour lui, que l'incarnation ou la projection d'une idée.

Habités par cette puissance virtuelle, les personnages de Piero sont à la fois passifs et despotiques. Rien ne s'oppose à ce que notre regard ne les atteigne, à ce que nous les « touchions des yeux » ; mais notre regard ne les entame pas ; il se heurte à eux, à leur surface, à leur volume, à leur masse ; à leur substance même, qui semble incorruptible. On a dit parfois de ces figures qu'elles étaient des sculptures peintes ; et il est vrai que, si on leur cherche des parentés, on trouvera leur ascendance dans les périodes de l'histoire de l'art dont il ne nous reste que des témoignages sculptés ; et plus particulièrement l'art grec des siècles archaïques. Les sœurs de ces grandes femmes lentes et denses, les frères de ces jeunes hommes sérieux et solides, de ces vieillards sages et détachés, et dont les formes sans aspérités, sans solutions de continuité dépendent de la sphère, du cylindre et du cône, nous savons où les trouver, dans les musées où ils sont enfermés désormais.

Prenant, comme les Grecs, la créature humaine « pour image et mesure du monde », Piero la divinise en l'idéalisant. L'art, pour lui, est une incantation dont les sortilèges dépendent d'opérations mentales auxquelles président la logique et la raison. Bien loin de méconnaître la nature, de s'écarter d'elle, il s'agit de la sublimiser dans son essence, de l'affranchir des servitudes temporelles, de l'élever enfin jusqu'à ce haut point d'abstraction où se trouve, selon Platon, « la suprême réalité ». Piero délaisse ainsi le particulier pour le général, l'individu pour le type ; il crée un « ordre » humain, analogue à un « ordre » d'architecture. De même qu'un architecte organise le corps d'un temple par la juste et savante répartition de ses membres, colonnes, architraves, frontons, etc., par leurs rapports, leurs espacements, leurs proportions, Piero, sur le mur, se réfère à une géométrie plastique analogue, ayant à sa dispo-

sition pour « nombrer » sa composition, cet « ordre » humain : « Si, de tous les arts, on retranchait, je suppose, celui de nombrer, celui de mesurer et celui de peser — dit Socrate — ce qui, de chacun de nous, subsisterait alors, n'aurait, pour bien dire, pas grande valeur... »

Signes d'un langage muet, notes d'une musique silencieuse, il s'ensuit que ces figures apparaîtront dépersonnalisées ; et, jusqu'à un certain point, déshumanisées. Comme des pièces sur un échiquier, elles sont placées et distribuées, sur le mur, par un manipulateur tout puissant. Elles ne participent au drame que dans la mesure où elles y sont contraintes par l'attitude que le peintre a choisie pour elles, par le sentiment général qu'il a donné à leurs traits.

Paraissant ignorer ce qui se passe, ces personnages impassibles semblent aussi s'ignorer eux-mêmes et s'ignorer entre eux. Presqu'aucun contact, aucune dépendance physique. Sinon celles de Salomon et de la Reine de Saba, les mains ne se rencontrent, ne se serrent jamais ; aucun bras ne s'empare d'un autre bras ; les jambes ne quittent pas le sol, auquel les pieds adhèrent possessivement. Les regards ne se cherchent pas, ne s'interrogent pas. Dans les scènes de combats, aucun corps à corps : dans la singulière mêlée où se rencontrent les soldats de Chosroës et ceux d'Héraclius, à peine si un homme d'armes s'enhardit à saisir un adversaire par les cheveux ; à peine si la pointe de l'épée d'un autre entre dans la gorge d'un cavalier désarçonné. Et, dans ces cas exceptionnels, nul élan, nulle impatience : la pose prise, personne ne bouge plus... On songe au sommeil magique qui enchante les habitants du palais de la Belle-au-Bois-dormant ; aux « ralentis » du cinéma ; à ces naïfs « tableaux vivants » qu'exhibaient, jadis, aux terrasses des cafés, les « hommes de bronze ».

Mais ce dernier rapprochement est indigne, par sa trivialité, de ces êtres si purs, nativement et incorruptiblement nobles, et dont, sur les murs d'Arezzo, l'étrange beauté fascine.

La beauté des femmes de Piero n'a rien à voir avec le « beau idéal » que, pour le stériliser, la routine académique a reçu en héritage de la Grande Renaissance. Il se peut que ces femmes manquent de grâce, de vénusté. Mais sont-elles là pour plaire ? Dignes sans arrogance, graves jusqu'au dédain, elles ont la forte santé physique d'une race paysanne ; elles

évoquent les idoles agrestes qui personnifiaient, pour les Grecs, les puissances primitives de la nature : sous ce portique classiquement corinthien, cette majestueuse figure, est-ce véritablement la Vierge Immaculée de l'Evangile ? N'est-ce point plutôt Cybèle nourricière, aux innombrables maternités ?

Toutes ces femmes aux formes très construites et très axées portent des robes épaisses, peu serrées à la taille ; de vastes et traînants manteaux où elles sont enveloppées jusqu'aux pieds. Lourds, soutenus et accusés, les plis qui sillonnent ces manteaux et ces robes tendent à la régularité géométrique des cannelures de la colonne. Des basses échancrures du col surgissent de grands cous lisses et nus, attachés au corps par un long et lent passage, et dont la compacte plénitude n'est jamais altérée par le jeu des muscles, par les plis de la chair. Cylindriques et presque toujours strictement verticaux, ces cous portent hautainement des têtes qui semblent petites, car, dégageant nuques, fronts et tempes, les cheveux, collés aux crânes, en accusent, non sans quelque cruauté, la sphéricité. Toutefois, une grosse mèche, tressée en torsade, ceint la tête d'une sorte de bourrelet qui rappelle le « quart de rond » des chapiteaux. Les bras, peu détachés du corps, sont enfermés de l'épaule au poignet dans des manches strictement ajustées. Les mains, grandes et charnues, presque toujours ouvertes, sont toutes de même gabarit. De haute stature, ces femmes se tiennent très droites, même si elles sont agenouillées (à l'exception toutefois de la Reine de Saba, qui s'incline légèrement devant le Roi). Elles s'associent aux grands motifs d'architecture, qui, autour d'elles et derrière elles, cadencent la composition. En contemplant ces formes alliées et complices, l'on se souvient du Poussin, écrivant à son ami Chantelou : « Les belles filles que vous avez vues à Nîmes ne vous auront, je vous assure, pas moins délecté l'esprit par la vue que les belles colonnes de la Maison Carrée, vu que celles-ci ne sont que de vieilles copies de celles-là... »

Comme les corps, les visages de ces femmes sont reposés, détendus. Pas la moindre trace de la plus légère contraction musculaire ou nerveuse ; pas une ride. Les stigmates de l'âge, de la maladie, du péché n'y sont pas inscrits. L'ovale est plein, consistant, et, pas plus qu'une pêche son noyau, ne révélant l'appareil osseux qu'il enveloppe. La convexité du menton répète

fidèlement celle du front, important comme un dôme, et auquel le nez, épais et droit, est solidement attaché, donnant l'idée du pied d'une coupe. Les sourcils, hauts, nets et purs, peu arqués, ne font pas d'ombre sur les yeux, écartés, soit très dilatés, soit fendus à la chinoise. Sertie dans l'émail éclatant de blancheur de la sclérotique, la pupille, qui semble occuper tout l'iris, jette devant soi un regard fixe, dont l'inexpression a le pouvoir hallucinant du regard hypnotisé des figures byzantines. Les paupières saillantes et très bombées sont dessinées en ourlets, comme celles des statues antiques ; elles ont le poli du marbre. Ce bombement très typique des paupières est aussi celui des narines ; celui également des lèvres avançantes, généralement closes, qui paraissent prêtes à faire la moue. Les bouches, fermes et pulpeuses, jamais petites, tout à fait horizontales, aux commissures accusées, sont peu distantes du nez, qu'elles accompagnent et soulignent, ayant le caractère, sinon le rôle, d'une volute décorative.

Ces visages ne sont donc pas moins architecturés et calibrés que les corps qu'ils couronnent. Ils se ressemblent entre eux, comme des masques faits en série. Leur « valeur » est analogue à celle des mascarons sur une façade. Ils ornent la composition; ils l'animent, mais sans avoir le droit de distraire l'œil, de se faire remarquer. Toutes ces femmes sont des sœurs jumelles : elles forment une « troupe » analogue, somme toute, à ces « troupes » de « sisters » anglaises, produits d'une sorte de « gaufrier » humain, et où les privilèges de la hiérarchie n'existent pas. Ni « premier rôle » dans ce ballet immobile ; ni « soliste » dans ce concert silencieux.

Cette unité pour ainsi dire collective est moins rigoureuse, moins constante dans le personnel masculin. Soit par leur âge, soit par leur taille, soit par leurs costumes, soit par les traits du visage (celui-ci étant parfois glabre, parfois barbu), soit par les fonctions qu'ils remplissent, ces hommes se différencient plus ou moins les uns des autres. Comme dans maintes fresques religieuses du *Quattrocento,* les portraits sont nombreux. On a cru pouvoir identifier, dans la suite du roi Salomon, de notables Arétins, et Piero lui-même. Tous vêtus à la mode du temps, sans aucun souci de la vérité et de la couleur historiques (1).

(1) Seuls les Perses de Chosroës sont affublés d'étranges et gigantesques coiffures coniques, tout à fait pareilles à des chapiteaux épannelés, et que Piero, dit-on, vit sur les têtes des seigneurs qui accompagnaient Jean Paléologue lorsque celui-ci vint à Florence.

Mais ces manteaux, ces tuniques, ces robes sont, comme les costumes des femmes (également à la mode du temps), traités dans un style magnifique, qui soumet autoritairement les particularités pittoresques à des principes d'ordonnance et de simplification.

Guère plus que les femmes, ces hommes n'ont la permission de s'émanciper, de « troubler la partie ». Les manœuvres qui déterrent ou portent la Croix, les écuyers qui maintiennent les chevaux, les gardes qui veillent sur le sommeil de Constantin ne donnent pas plus l'impression de devoir changer d'attitude que les spectateurs oisifs, que les témoins impartiaux auxquels il est défendu, sur ces murs, de se passionner pour ce qu'ils voient. « Piero — écrivait récemment M. André Malraux — veut que l'expression du peintre vienne de sa peinture et non de ses personnages. » Volonté plus particulièrement affirmée dans les deux scènes de batailles, où il s'agissait d'ordonner plastiquement le désordre ; d'obtenir l'illusion du mouvement, de l'action. Piero y est parvenu non plus en juxtaposant les éléments de la composition, en les rythmant par la répartition des espaces ; ici, ces éléments : guerriers, chevaux, armes, étendards, sont superposés, tressés. Le peintre s'éloigne de l'architecte et se rapproche du musicien. Il adopte une sorte de contrepoint ; le thème initial est travaillé, mesuré comme une fugue, selon des règles très savantes et très inflexibles dans leur complexité et qui consistent sommairement « à déduire une composition toute entière d'une seule idée principale, et d'y établir en même temps l'unité et la variété... » Idéologiquement conçus et combinés, ces étranges combats sollicitent moins l'adhésion immédiate de l'œil que l'assentiment réfléchi de l'esprit.

*
**

Mais l'œuvre de Piero della Francesca ne serait qu'une vaine abstraction, qu'une froide et stérile spéculation mentale, si la sensibilité, la sensualité du peintre, à son tour, n'entrait en jeu.

« A son tour », disons-nous. En effet, pour Piero comme pour ses contemporains, l'acte de dessiner et l'acte de peindre n'étaient pas simultanés. Sur le mur ou sur le panneau, la composition était d'abord exécutée au trait, en ne tenant compte

que de la perspective linéaire. Il s'agissait d'un schéma plus ou moins poussé. La possibilité de chercher et de trouver la couleur par le dessin (ou en même temps que le dessin) était pour eux impensable. Tributaires de la tradition médiévale, les *quattrocentistes* étaient moins des coloristes que des colorieurs, incapables de rendre, par la perspective aérienne, le sentiment de la troisième dimension. Masaccio, le premier, découvrit le secret magique de faire tourner l'atmosphère autour des formes, de donner l'illusion de l'espace ; et ce que Piero, à cet égard, doit à Masaccio n'est pas douteux ; mais ses dons de peintre, il n'avait pas à les acquérir : il les avait trouvés au berceau ; et si l'on admet qu'ils lui furent révélés par les ouvrages de Masaccio, il les a développés en pleine indépendance, en toute ingénuité.

Nous enhardirons-nous à essayer de définir par des mots les attraits de cette matière qui capte les variations de la nuance dans ce qu'elles ont de plus éphémère, de plus changeant ? Le mot même de « matière » ne devrait pas être prononcé. Il faudrait parler d'une vaporisation, d'une exhalaison impondérable ; moins qu'une poussière : une sorte d'haleine visible, d'autant plus fragile et délicate qu'elle enveloppe des volumes puissants, sculpturaux, qui, ainsi baignés et saturés, se métamorphosent et deviennent visions. Piero ne laisse jamais voir le travail de la brosse ; aucun reflet, aucun scintillement. La continuité des modelés, la douceur des passages, sont tels que l'on a l'impression d'avoir sous les yeux non pas une œuvre née de la main de l'homme, mais la surface d'une substance organique, née d'une étonnante fantaisie de la terre. Ce que le peintre offre ainsi à la délectation des sens n'est pas moins indépendant du sujet représenté que ce que le constructeur, le dessinateur offre à l'esprit. Devant ces fresques prodigieuses, l'on croit d'abord se trouver devant un songe ; l'on croit songer soi-même. Puis l'on admet que ce monde jamais vu est un monde habité, un monde humain : le nôtre ; — et que « la vie est là, simple et tranquille ». Car Piero ne dit que la vérité ; mais il la dit comme un secret. Ce secret est un secret de poésie et d'amour. Nous assistons à la communion d'un homme avec la nature ; communion qui implique une trêve, une suspension d'armes. La créature ne dépend plus des bons plaisirs, des sautes d'humeur du créateur. Elle n'est plus ici-bas pour peiner, souf-

frir et disparaître. Le temps a « suspendu son vol » ; l'Age d'Or est momentanément revenu. Dans une confraternité inviolable, l'innocence de ce grand cheval cabré est celle aussi de ces nuages arrêtés sur l'azur, de ces femmes que la lumière caresse comme elle caresserait des perles, de ces lances dressées, non moins végétatives que ces platanes, que ces cyprès, que ces architectures mélodieuses, que ces grands vallonnements de terrains humbles et nus.

*
**

Outre ces fresques de saint François, trois autres fresques de Piero, très probablement exécutées dans cette même période de sa vie, sont venues jusqu'à nous : une grande figure de *sainte Madeleine* (dans la cathédrale d'Arezzo), non moins sereinement et noblement majestueuse que la Vierge de la fresque de l'*Annonciation,* sa contemporaine ; la *Résurrection* ; enfin, une figure d'*Hercule*, — l'une et l'autre peintes à Borgo San Sepolcro.

Dans la *Résurrection* (hier encore au musée de Borgo), l'émotion inhérente au sujet et l'émotion inhérente à l'œuvre d'art, s'allient, font cause commune. Les âmes croyantes seront spontanément touchées par cette grande figure de Jésus, qui jaillit solennellement du cœur de la terre où Il est venu en homme, pour vivre et souffrir parmi et pour les hommes, et que, en Immortel tout-puissant, Il quitte pour régner désormais dans le Ciel qu'Il nous a promis. Le sommeil imperturbable où sont plongés les quatre centurions couchés devant la tombe, peut aussi bien être le témoignage d'une totale indifférence que celui d'une confiance, d'une foi non moins totales. Cette *Résurrection* est, de tous les ouvrages de Piero, le mieux fait pour « atteindre — comme on dit — le grand public ». Un grand sujet y est traité, immédiatement accessible pour le premier spectateur venu.

L'*Hercule* (aujourd'hui en Amérique) est tout ce qui reste d'une suite de figures allégoriques dont Piero della Francesca décora la maison où il devait mourir, et dont il fut lui-même l'architecte. Hercule est ici un jeune athlète de dix-huit ans, idéalisé selon le type humain cher au peintre, qui ne croit pas nécessaire de faire étalage de sa force. L'œuvre est à la fois une étude anatomique très poussée, et un souvenir ou une imitation des statues antiques.

Piero semble avoir achevé les fresques d'Arezzo vers 1465. Il est alors sexagénaire. Sexagénaire également, son fidèle protecteur, le duc Federigo de Montefeltre, qui, comme jadis, l'appelle à Urbin. Ce parangon des princes humanistes de la première Renaissance a entrepris, à l'apogée de son règne, de faire de la capitale de son petit duché montagnard un lieu à peu près féerique. Œuvre du Dalmate Luciano Laurana, un immense palais — le plus beau de l'Italie quattrocentiste — s'élève sur la colline escarpée qui porte Urbin. On dirait que le vieux Piero a été spontanément charmé par la vue de ces belles architectures, et que ce soit de leur souvenir tout frais que naquirent les harmonieux portiques qui, derrière la Vierge et l'Ange de l'*Annonciation* du *polyptique* aujourd'hui conservé à Pérouse, déploient leurs savantes perspectives. Cette *Annonciation,* dont le style simple et grand est déjà celui de la Renaissance classique, produit un curieux effet dans la « lunette » découpée en gradins du rétable gothique qu'elle couronne, et où, de part et d'autre d'une Vierge à l'Enfant, Piero a aligné des figures de saints qui se détachent archaïquement sur un fond d'or, à la mode siennoise. Les deux parties de ce rétable (peint avant 1470) semblent si peu faites pour vivre ensemble qu'on est porté à croire que cette *Annonciation* a été ajoutée après coup, peut-être au retour d'un séjour à Urbin.

Une autre architecture joue un rôle plus important encore dans une œuvre sans doute plus tardive : le *tableau d'autel* aujourd'hui au Musée Brera de Milan, où, au pied de la Vierge-Mère assistée d'anges et de saints, Federigo prie, agenouillé. Enfin, c'est à ces derniers séjours que Piero fit à Urbin que l'on doit sa production la plus célèbre : le très précieux *Diptyque* de la Galerie des Offices. Devant des paysages où l'espace est roi, Federigo de Montefeltre et sa femme Battista Sforza y sont représentés deux fois, comme sur une médaille, l'avers les montrant en bustes, à la grandeur naturelle, de profil et se regardant, quasi vivants, le revers les montrant à peine plus grands qu'ils le seraient sur une miniature, trônant sur des chars de triomphe parmi des allégories. Cette œuvre, d'un style unique par ce qu'elle contient à la fois de réalité et de rêve, de prose et de poésie, est trop connue pour que nous la décrivions et entreprenions l'inventaire de ses ensorcelantes beautés. Mais, si elle fait de Piero portraitiste et peintre de panneaux l'égal

de Piero décorateur et fresquiste, elle fait aussi de lui, sur le plan de la technique et sur celui de l'observation, le contemplateur clairvoyant des maîtres flamands dont Federigo de Montefeltre était grand amateur. Deux autres ouvrages de Piero, parmi ses derniers, confirment que les prestiges de la peinture du Nord se sont exercés sur lui : d'une part, le *tableau d'autel* du Brera, dont nous venons de parler, d'autre part, la *Nativité* de Londres, dont il a été aussi question ici. L'attrait de la vérité, dans ce qu'elle a de passager, d'éphémère, séduit le vieux Piero, à travers ces Flamands, comme cet attrait avait séduit le jeune Piero, jadis, à travers les Siennois, au seuil de sa vie.

Quelques documents d'archives permettent de ne pas tout ignorer de lui, pendant les années de sa longue vieillesse. Retiré dans sa ville natale, il vit en notable dans la maison dont il a été l'architecte, et qu'il a décorée d'une suite de fresques (l'*Hercule* en faisait partie). Jusqu'à soixante-quinze ans, il continua de peindre, en se faisant aider. Outre les tableaux de Milan, de Londres (la *Nativité*) et de Sinigaglia, qui sont très probablement postérieurs à 1470, il fait deux fresques pour Borgo (en 1474 et en 1478), aujourd'hui perdues : — deux *Madones* encore. Ce sujet lui a toujours été particulièrement cher ; mais il semble désormais résolu à n'en plus traiter d'autres : aux portes de la mort, il se confie à la Mère de Dieu. Après 1478, il n'est plus question de lui en tant que peintre : c'est qu'il devient aveugle. Mais s'il n'y voit plus assez pour pouvoir peindre, ses facultés spirituelles ne sont point obscurcies. Ayant près de lui son élève et disciple Fra Luca Paccioli, le savant travaille. Non pas au *de Prospectiva pigenda,* alors achevé depuis quelques années, mais au *de quinque corpibus regularibus,* qu'il dédiera au duc Guidobaldo d'Urbin, fils et successeur de Federigo, mort en 1482. Dédicace mélancolique : « ...Comme mes œuvres doivent toute leur illustration à la brillante étoile de votre excellent Père, l'astre le plus brillant et le plus éblouissant de notre époque, il ne me semble pas déplacé de dédier à Votre Majesté ce petit travail que j'ai composé afin que, dans l'extrême vieillesse de mon âge, mon esprit ne s'engourdisse pas dans l'inaction. Puisse Votre Grandeur ne point dédaigner les faibles et légers fruits récoltés dans un champ maintenant en jachère et presqu'épuisé par l'âge...

Votre Grandeur le placera dans quelque coin, comme un humble compagnon, près de notre autre Traité sur la Perspective, que nous écrivîmes dans les années passées... »

Après quoi, devant le notaire Lionardo Fedeli, le 5 juillet 1487, Piero fait son testament. Il est rédigé de sa main. Ce n'est donc que dans ses toutes dernières années que Piero sera tout à fait aveugle. Par ce testament, il demande de reposer à la Badia, dans la sépulture des siens ; il distribue de petites sommes d'argent à diverses confréries religieuses ; le reste de ses biens allant à son frère Antonio. Cinq années passent encore. Octogénaire, Piero n'est pas invalide : il va et vient dans Borgo, un petit garçon le menant par la main. On sait cela par le petit garçon lui-même ; un certain Marco di Longaro, qui, soixante-quinze ans plus tard, devenu un vieux « fabricant de lanternes », parlait encore du *pittore excellente; ch'era accecato*...

Piero della Francesca cessa de vivre le 12 octobre 1492 et fut enterré à la Badia. En fait foi le registre des morts de la Confrérie de San Bartolommeo, qui, hier encore, était exposé dans le petit musée de Borgo, devant la fresque de la *Résurrection*.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

A PROPOS D'UN CENTENAIRE
(1849-1949)

LES HOPITAUX PARISIENS

LEUR ÉVOLUTION DE LA SECONDE RÉPUBLIQUE A NOS JOURS

Par un de ces contrastes dont la capitale offre souvent l'exemple, Paris possède à la fois des hôpitaux très anciens et très modernes. Rien n'est plus curieux que de passer brusquement de l'un à l'autre. De Saint-Louis au nouveau Beaujon, la distance est grande : plus de trois siècles les séparent. Celui-ci, pourvu de tous les perfectionnements les plus récents, nous étonne par sa nouveauté, ses dimensions : soixante mètres de hauteur, treize étages, dix-sept salles d'opérations ; mais celui-là, qui date d'Henri IV, nous captive par les souvenirs du passé. C'est peut-être la raison pour laquelle nos vieux hôpitaux, malgré leur aspect archaïque, exercent encore un tel attrait, même aux yeux de l'étranger. A une époque où tout se transforme si vite, ne donnent-ils pas l'impression de ce qui dure, une sorte de continuité hospitalière, où se poursuivent à travers les siècles les grandes traditions de charité léguées par nos devanciers ?

Rien n'arrête leur bienfaisante mission, ni les changements de régime, ni les vicissitudes de notre histoire. « Classés », pour la plupart, ces vieux monuments font partie du visage de la capitale. Leurs antiques façades et leurs hautes coupoles dressées dans le ciel de Paris apparaissent comme une halte reposante dans l'agitation moderne. C'est aussi qu'ils représentent quelque chose de plus que des établissements de soins : plusieurs siècles d'histoire, de grandeur, de traditions, tout un passé de bonté, de dévouement envers les déshérités. D'avoir abrité tant de misères,

ces vieux murs ne peuvent nous laisser indifférents. Mêlées à la vie même de la capitale, ou de ses faubourgs, ces antiques maisons ne se séparent pas de l'histoire de Paris qui explique leurs diverses origines. Les suivre à travers les siècles depuis l'ancien temps jusqu'à nos jours, tel a été déjà notre but (1).

Aussi, n'aurons nous en vue ici que leurs successeurs, c'est-à-dire la série des établissements qui s'échelonnent depuis la Seconde République jusqu'à l'époque actuelle.

Aujourd'hui où l'hôpital représente un des rouages essentiels de la vie moderne, il est utile de jeter un regard en arrière pour mesurer le chemin parcouru en un siècle. Le centenaire de l'*Administration de l'Assistance publique de Paris* nous fournit précisément l'occasion de cette rétrospective. Si nos hôpitaux ne sont pas encore tels que nous pourrions le souhaiter, du moins peut-on juger des efforts réalisés d'après ce qu'ils étaient au milieu du siècle dernier. Une étude récente (2) entreprise sur ce sujet nous permet de n'en donner ici qu'une vue panoramique.

Quand on visite aujourd'hui nos plus récents établissements, avec leurs salles carrelées, claires et propres, installées dans de beaux bâtiments pourvus des derniers perfectionnements, quand on voit cette véritable usine de soins qu'est l'hôpital moderne avec ses multiples services de médecine et de chirurgie groupant tout un ensemble de spécialistes, ses pavillons d'isolement, ses amphithéâtres, ses salles d'opérations, de radiographie, ses laboratoires d'analyses, sa centrale électrique ; quand on sait qu'il existe d'autre part des organisations spéciales et nombreuses pour les femmes enceintes, les enfants, les nourrissons, les vieillards, les aliénés, les tuberculeux, les contagieux, etc. on est émerveillé des progrès accomplis et on imagine difficilement les déplorables conditions d'hygiène dans lesquelles vivaient encore les malades jusqu'à l'époque pastorienne. Qu'on songe seulement à ce que pouvait être un hôpital sans eau courante, sans canalisation d'eau de source, sans chauffage central et sans électricité ! Ceux qui ont vécu cette époque en ont conservé un impressionnant souvenir. Pour s'en convaincre, il suffit de relire le discours pro-

(1) Dr Pierre Vallery-Radot. *Deux siècles d'Histoire hospitalière.* (De Henri IV à Louis-Philippe.) Préface du professeur Pasteur Vallery-Radot, de l'Académie française. 1 vol. in-4° carré. 264 pages. Impression deux tons. 140 illustrations. Paul Dupont, édit. Paris 1947. Couronné par l'Académie française et l'Académie de médecine.

(2) Dr Pierre Vallery-Radot. *Un siècle d'Histoire hospitalière.* (De Louis-Philippe jusqu'à nos jours.) Préface de M. Maurice Lévêque, directeur de l'Assistance publique de Paris. 1 vol. in-4° carré. 165 pages. 111 illustrations. Paul Dupont, édit. Paris, 1948.

noncé par le professeur Achard à la séance solennelle de l'Académie de Médecine le 14 décembre 1937. Comparant le présent avec le passé, l'ancien secrétaire général de cette illustre Compagnie pouvait dire : « Quelle différence avec ce que j'ai connu au début de mes études, il y a soixante ans ! Dans les salles toujours encombrées, les lits s'entouraient de rideaux poussiéreux. Le chauffage répandait dans les salles la fumée des poêles. Dans l'obscurité de la nuit, les petites veilleuses à huile faisaient l'effet de simples vers luisants... Le cataplasme cuit et recuit en permanence dans les offices exhalait partout son odeur écœurante. Ignorant les microbes, médecins et chirurgiens, sages-femmes et gens de service semaient eux-mêmes la maladie et la mort. La salle d'autopsie voisinait parfois avec la salle d'opérations. Les services d'accouchement, confiés indifféremment à des médecins et à des chirurgiens étaient souvent fermés pour cause d'infection puerpérale. La charpie et le cérat maniés sans précaution contre les souillures étaient le pansement usuel.

« Scarlatineux et rougeoleux étaient soignés dans la salle commune... »

A lire une telle description, on apprécie davantage les améliorations réalisées en l'espace d'une génération.

L'étude de cette évolution hospitalière durant une centaine d'années nous a paru pleine d'enseignements. Elle montre la continuité d'un effort, qui, pour être efficace, ne peut se ralentir.

***

Depuis le Consulat, un ordre nouveau régnait dans les hôpitaux, grâce à la création du Conseil général des Hospices qui réalisait, pour la première fois, l'unité de direction en attribuant au même organisme l'administration des hôpitaux et hospices de Paris et celle des secours à domicile, au moyen des bureaux de bienfaisance. Sait-on que la création de ces derniers revient à l'initiative d'un ancien conventionnel, Sergent-Marceau, beau-frère du général ?

Sous la Seconde République, la gestion des services hospitaliers passe à une commission administrative, tandis que la Municipalité s'occupe des secours à domicile.

Le principe de l'assistance aux pauvres placé, sous la Révolution, « au rang des devoirs les plus sacrés de la nation », est à

nouveau proclamé par la Constitution de 1848 (art. 8). Du jour où l'assistance aux malheureux, cessant d'être une obligation morale pour les privilégiés, devient un droit pour les indigents, la charité elle-même se transforme et n'est plus qu'un devoir social. En rayant du vocabulaire le mot charité, a-t-on du même coup supprimé la misère ? Synonyme d'aumône, il est encore sur les lèvres du malheureux qui tend la main.

Moins d'un an après cette organisation transitoire, une loi promulguée le 10 janvier 1849 créait l'*Administration générale de l'Assistance publique à Paris*, qui représente la charte fondamentale d'après laquelle fonctionne encore notre organisation hospitalière. Des subventions annuelles du Conseil municipal (1) aident l'Assistance publique à couvrir les dépenses de son énorme budget qui s'accroît d'année en année. C'est ainsi que, fixé tout d'abord à 15 millions, il atteignait déjà 40 millions en 1889, 79 millions en 1914, pour passer à 741 millions en 1937. Il n'a cessé d'augmenter depuis. A côté des sommes extravagantes et improductives employées à la destruction des hommes et des villes, personne n'osera prétendre que c'est payer trop cher le devoir d'assistance, à la condition, bien entendu, que malades et médecins se déclarent satisfaits. Or, nous verrons qu'à ce point de vue, il reste encore beaucoup à faire.

Au cours d'une histoire déjà longue, l'Assistance publique s'est efforcée de développer d'année en année ses ressources hospitalières, pour faire face aux besoins d'une population toujours plus nombreuse (2). Pour y parvenir, il lui a fallu aménager au mieux ses vieux hôpitaux, en démolir quelques-uns, en construire de nouveaux, pour les adapter au progrès de la science et doter Paris d'un équipement digne de la capitale.

Périodiquement, des programmes de grands travaux, échelonnés sur un certain nombre d'années prévoient les dépenses nécessaires à cet effet. Une première tranche (1852-1865) se signale par des travaux considérables permettant de porter le nombre des lits de 6.743 à 7.576 (3).

Parmi les opérations les plus importantes, il convient de citer :

---

(1) A partir du 1er janvier 1948, elle a eté portée à 3 milliards. Le prix de la journee dans les hôpitaux a été fixé aux chiffres suivants : médecine : 1.525 fr. Chirurgie : 2.057 fr.

(2) Entre 1913 et 1926, la population du département de la Seine s'est accrue en banlieue de 469.000 habitants.

(3) Nous ne signalons ici que les hôpitaux et hospices parisiens à l'exclusion des établissements départementaux, des maisons de retraite et des fondations.

l'ouverture de l'hôpital Lariboisière (1854), celle de la Maison de Santé (1858) du faubourg Saint-Denis (Maison Dubois), l'achèvement de Necker (1852 et 1863) et le transfert de l'ancien hospice des Ménages à Issy (1863). Signalons encore la création de l'hospice Sainte-Anne (1864-1867), détaché plus tard (1872) du domaine de l'Assistance publique, enfin en 1869 la construction du vaste hospice d'Ivry pour réunir les incurables des deux sexes.

L'année 1878 voit l'achèvement de deux nouveaux hôpitaux . l'Hôtel-Dieu et Tenon. Mais toutes ces améliorations n'apporteront de résultats vraiment convaincants que le jour où Pasteur publiera son fameux mémoire sur la *Théorie des germes et ses applications à la médecine et à la chirurgie* d'où découlent toutes les découvertes qui révolutionnèrent le monde scientifique dans le dernier quart du XIX^e^ siècle.

« Découverte capitale qui a transformé le destin de l'humanité » (1).

Quelques années plus tard (1884), une science nouvelle naissait, la bactériologie, qui permettait le prodigieux essor de la médecine et de la chirurgie. Aussi, voyons-nous apparaître de grandes transformations dans les hôpitaux sous l'influence des doctrines pastoriennes : création de laboratoires, de services spéciaux d'accouchement, de chambres individuelles, de bâtiments d'isolement, enfin des pavillons de « grandes opérations » établis d'après les règles de l'asepsie, grâce au chirurgien Félix Terrier qui en fut le promoteur.

Mais Paris ne possédait encore aucun hôpital de contagieux.

Les baraquements provisoires d'Aubervilliers (1884), malgré leur caractère rudimentaire, comblèrent cette lacune. Quelques années plus tôt, l'ouverture de la Clinique d'accouchement de la rue d'Assas (Tarnier), coïncidait avec la création d'un corps d'accoucheurs des hôpitaux (1881). A part l'hôpital Boucicaut (1897), élevé grâce à des legs, on se contenta désormais d'utiliser de vieux bâtiments tels que l'ancienne direction municipale des nourrices pour y installer l'hôpital des Tournelles (1880), qui s'appellera Andral cinq ans plus tard, ou des postes casernes d'octroi : le bastion 39 devenu hôpital Bichat (1882), le bastion 29 affecté aux contagieux (1893). L'ancien château de Brévannes (1885) deviendra un hospice de vieillards.

(1) Pasteur Vallery-Radot, *Les plus belles pages de Pasteur*. Flammarion, Paris 1943 : p. 170

Quant à l'hôpital Broussais (1884), fait de baraquements de bois établis à la hâte à l'occasion d'une épidémie de choléra, il connut la longue durée habituelle aux établissements dits temporaires.

Après avoir été interrompues complètement pendant plus de vingt ans, les grandes constructions hospitalières ne furent reprises qu'à la fin du XIX^e siècle, quand le vieil hôpital Trousseau condamné fut remplacé par trois nouveaux hôpitaux d'enfants : le nouveau Trousseau (1901), Bretonneau (1901) et Hérold (1904).

Sous la poussée des lois sociales promulguées au début de ce siècle, l'avenue Victoria se voit dans l'obligation d'agrandir et de moderniser son outillage hospitalier. En moins de dix ans, cinq hôpitaux déclarés hors d'usage disparaissent : l'ancien Trousseau (1902), Aubervilliers (1904), le vieil Andral (1906), l'Hôtel-Dieu Annexe (1909), et l'ancienne Pitié (1912) remplacés par de vastes constructions modernes : Claude Bernard (1905), la nouvelle Pitié (1911) et Cochin (1908). Bientôt, c'est la découverte des rayons X (1897) et du radium (1898) qui vont nécessiter de nouvelles installations.

L'ouverture de Vaugirard (1921) et d'Ambroise Paré (1923) permet de nouveau la suppression de plusieurs établissements : le Bastion 29 (1934) et la Charité (1935), à l'exception toutefois de l'ancienne chapelle qui a été conservée. Quant au vieux Beaujon, désaffecté en 1937, c'est aujourd'hui la Maison des Gardiens de la paix.

Outre de nombreux agrandissements, cinq grands hôpitaux modernes sont construits : Bichat (1928-1940), Broussais-la Charité (1928-1940), Beaujon (1935), à Clichy, Raymond Poincaré (1936) à Garches, et Marmottan (1936), poste de secours chirurgical. Les uns, comme Beaujon, inaugurent le système « en hauteur », tandis que Cochin et la Pitié restent fidèles aux « pavillons isolés ». Si l'ensemble de nos hôpitaux paraît fait de variété et de contraste, c'est que, pour résoudre le problème de la construction, il a fallu nécessairement faire intervenir plusieurs facteurs : les crédits, le progrès et le temps, qui ne suivent pas toujours une marche parallèle. Or, à une époque où la médecine fait plus de chemin en cinquante ans qu'autrefois en plusieurs siècles, il n'est pas surprenant que les réalisations pratiques suivent avec quelque retard la marche de la science.

Un plan rationnel résultant d'une collaboration étroite entre l'architecte, l'ingénieur et parfois le médecin préside maintenant à la construction de chaque établissement suivant sa destination : netteté des lignes, sobriété de la décoration, pas de recherche architecturale inutile. Tout est sacrifié aux nécessités de l'hygiène. « Certes, nous sommes loin des hôpitaux d'autrefois, écrit L. Masson. Disons qu'une véritable révolution s'est accomplie en France dans le domaine de la construction depuis la guerre de 1914 (1). »

Plus encore que les précédentes, la guerre de 1939 eut une influence désastreuse sur nos hôpitaux dont plusieurs furent atteints par les bombes, tandis que d'autres eurent à subir les tristes conséquences des années d'occupation. Pendant la semaine glorieuse de la libération de Paris, nos services hospitaliers accomplirent avec une ardeur magnifique leur mission traditionnelle.

***

Grâce aux 50 hôpitaux et hospices qu'elle possède aujourd'hui, l'Assistance publique dispose de plus de 45.000 lits. Pour assurer le ravitaillement, elle possède des centres d'approvisionnement qui lui fournissent tous les produits nécessaires : un pavillon aux Halles, une meunerie boulangerie installée rue Scipion depuis 1670 dans un ancien hôtel Renaissance (monument historique), une boucherie, une cave, un magasin général, enfin une pharmacie qui occupe depuis le Premier Empire l'ancien hôtel de Mme de Miramion au quai de la Tournelle. Un important personnel, pas moins de 28.000 personnes, dont plus de 3.000 appartenant au service de santé, contribue au fonctionnement de ses services. Si l'on pouvait en douter, ces chiffres suffisamment éloquents par eux-mêmes, montrent la place tenue aujourd'hui par l'hôpital dans la vie des grandes cités. Des événements récents l'ont encore prouvé. Quels que soient les bouleversements d'ordre militaire, économique ou social, alors que les services les plus importants sont paralysés, jamais les hôpitaux n'ont interrompu leur activité. Plusieurs ont pu être réquisitionnés, sérieusement endommagés ou même bombardés, sans que la population ait eu à en souffrir. C'est dans nos hôpitaux que les émeutes, les révolutions, les guerres laissent leur sillage sanglant.

(1) Henri Thoillier, *L'Hôpital français*. Max Brézol édit., Paris 1943.

C'est dans leurs murs que le jeune médecin trouve l'application pratique de l'enseignement qui lui est donné à la Faculté. Là aussi, qu'il puise les qualités nécessaires auprès de ceux qui souffrent, pour acquérir ce sens de l'humanité qui fait de la médecine une sorte d'apostolat. S'il est un lieu par excellence où l'on apprend à respecter la dignité de la personne humaine, n'est-ce pas l'hôpital ? Quel que soit le degré de déchéance physique ou morale de l'individu, quelles que soient sa race, ses convictions politiques ou religieuses, qu'il appartienne à un pays ami ou ennemi, le malade a toujours présenté aux yeux du médecin un caractère sacré. « On ne demande pas à un malheureux ; de quel pays ou de quelle religion es-tu ? On lui dit : Tu souffres, cela suffit, tu m'appartiens et je te soulagerai (1) ».

Jusqu'ici, l'hôpital était pour le malade un asile inviolable où il se sentait protégé, comme autrefois l'individu pourchassé qui franchissait le seuil d'une église. Il a fallu la guerre et ses atrocités, pour que ce principe immuable cessât d'être respecté par quelques-uns, et cela n'est pas à l'honneur de notre civilisation moderne.

Quand le célèbre chirurgien Tenon déclarait que « les hôpitaux sont en quelque sorte la mesure de la civilisation d'un peuple », il faisait surtout allusion à leur aménagement intérieur et à leur importance par rapport au chiffre de la population. Aurait-il jamais pensé qu'un jour ceux qui s'y trouvaient ne s'y sentiraient même plus en sécurité, et que le personnel médical et hospitalier lui-même risquerait sa vie en soignant plusieurs d'entre eux ? Ce risque, médecins et infirmières l'avaient accepté de plein gré contre la maladie lorsqu'ils ont choisi cette profession ; mais il a fallu, au mépris de toutes les conventions, qu'un ennemi impitoyable leur apprît à faire des distinctions entre les malades, suivant qu'ils appartenaient ou non à l'armée secrète. Pour avoir refusé de livrer leurs noms, combien des nôtres ont marché bravement à la mort !

On comprend pourquoi le milieu hospitalier a toujours exercé sur l'âme ardente des jeunes un tel pouvoir d'attraction. Ils y trouvent cette occasion de se donner « corps et âmes » à une profession qui élève l'esprit et exalte les plus nobles sentiments du

(1) Pasteur.

cœur. Là, plus que partout ailleurs, ils apprennent à sauver le capital le plus précieux : la vie humaine.

* * *

Cet exposé montrant l'échelonnement des progrès réalisés d'année en année dans nos hôpitaux pourrait laisser croire que notre équipement hospitalier est en tous points satisfaisant. Or, les réalisations actuelles, très insuffisantes, ne sauraient être regardées que comme une étape dans le redressement qui s'impose. Personne d'ailleurs, ne le conteste avenue Victoria, pas même M. Lévêque, directeur général de l'Assistance publique, qui fut le premier à reconnaître loyalement les lacunes de notre organisation hospitalière (1). Il est d'autant plus urgent d'y remédier que le plan dit de « Sécurité sociale » promet de mettre les hôpitaux à une rude épreuve. On peut s'attendre alors à de profonds changements dans la pratique médicale et hospitalière. Peut-être le temps n'est-il pas éloigné où la médecine devenue un service public sera nationalisée au même titre que les transports en commun, les houillères ou les grandes compagnies. Si cette éventualité devait se produire, non sans entraîner, bien entendu, une aggravation nouvelle des charges de l'Etat, et par conséquent des citoyens, espérons qu'on profitera d'expériences récentes pour n'engager cette opération qu'avec toute la prudence nécessaire. La médecine connaîtra alors un singulier bouleversement. Le médecin de famille, pratiquement supprimé ou à peu près, sera remplacé par un médecin plus ou moins fonctionnarisé. Reste à savoir si cette canalisation des malades vers les soins en série, ces traitements à la chaîne, véritable industrialisation de la médecine, paraissent conformes au caractère français épris d'individualisme. Beaucoup y verront une atteinte au respect de cette liberté que tout Français porte en soi et dont les pays démocratiques se sont faits les champions. Est-ce au moment où tant de peuples aspirent à l'indépendance qu'on restreindrait celle des individus ? Certains, libres d'agir à leur guise et de se soigner comme ils l'entendent, préféreront peut-être se faire traiter à domicile par le médecin de leur choix qui s'honore de leur confiance. Combien même parmi les plus pauvres adoptent déjà cette solution, malgré

(1) Conférence de presse tenue le 10 janvier 1947 au ministère de l'Information.

leur inconfortable demeure, plutôt que d'être un numéro dans une salle d'hôpital !

Pourtant, il eût fallu peu de chose, un caractère plus libéral, moins tracassier, pour faire de la « Sécurité sociale » non plus une assurance obligatoire contre la maladie, mais l'occasion d'un geste réfléchi et spontané de prévoyance.

Pour conclure, reportons-nous au discours prononcé par le professeur Achard en 1937 et dont les vues prophétiques sont toujours d'actualité.

« La place de l'individu, déclare-t-il, se restreint et celle du groupe social, de la collectivité s'agrandit. Est-ce bien ? Est-ce mal ? On peut discuter longuement sur ce sujet. Mais c'est un fait qu'on ne peut nier et si beaucoup actuellement le déplorent, c'est peut-être qu'ils se trouvent contraints de subir un brusque changement sans avoir eu le temps de s'adapter...

« Que seront pour la profession médicale les conséquences de ce changement ?

« Quelle part la médecine collective laissera-t-elle encore à la médecine individuelle ? Déjà nous voyons apparaître pour le traitement et son contrôle un certain nombre de médecins fonctionnaires, médecins de collectivité, et s'effacer le médecin de famille, médecin de l'individu.

« Jusqu'où ce mouvement entraînera-t-il la profession médicale ?

« Le malade se contentera-t-il toujours des seuls soins collectifs ? Ne réclamera-t-il pas comme naguère le bénéfice d'un médecin qui connaît non seulement sa personne physique et morale, mais aussi celle de tous les siens, qui est son ami, son confident, voire le dépositaire de ses secrets ?

« Car la bienfaisance et le dévouement ne s'achètent pas au tarif d'un barème. Les soins indistinctement donnés à la communauté n'assurent pas à l'individu le réconfort moral, cet auxiliaire indispensable des secours matériels. C'est chose individuelle que les soins que le médecin donne avec son cœur autant qu'avec son savoir. Un accord satisfaisant ne pourrait-il s'établir entre les exigences de la collectivité et les aspirations de l'individu malade ? Peut-être reverrons-nous cette renaissance du médecin de famille par une de ces oscillations qui emportent incessamment entre les directions opposées toutes choses humaines. »

Dr PIERRE VALLERY-RADOT.

PROMENADES ÉTRUSQUES

Ladispoli est un de ces vilains petits coins de la côte romaine, avec des villas et des hôtels en béton armé, des kiosques et des établissements de bains. Déserts durant dix mois de l'année, ils grouillent de chair humaine en juillet et août. Pour l'instant, c'est le désert, sauf deux ou trois fonctionnaires et quatre enfants déchaînés.

B... et moi nous étendons sur le sable grisâtre fait de lave, au bord de la mer basse et plate, sur laquelle le ciel gris, sans forme, émet sa triste pâleur du soir. De petites vagues forment des boucles vertes sur le gris uniforme de l'eau. C'est une côte particulièrement misérable, la mer plate et comme enlisée, sans vie ; la terre prête à pousser son dernier soupir — à jamais inerte.

Et pourtant, c'est ici la mer Tyrrhénienne des Etrusques, dont les bateaux larguaient leurs voiles, dont les esclaves battaient l'eau de leurs rames, venus de Grèce et de Sicile, de Cumao, l'ancienne colonie grecque de Campanie où s'étend maintenant Naples, et d'Elba, d'où les Etrusques tiraient leur minerai de fer.

Les Etrusques étaient un peuple de marins. On croit même qu'ils sont venus par mer de Lydie, en Asie Mineure, avant le VIII^e^ siècle. Mais que tout un peuple, toute une armée ait pu débarquer des minuscules bateaux de ce temps-là pour occuper une Italie centrale, peu peuplée, semble inimaginable. Il est probable cependant que les bateaux atterrirent avant Ulysse ! Probable que des hommes abordèrent l'étrange côte plate et traitèrent avec l'habitant. Qui sait si ces hommes étaient des Lydiens, ou des Hittites aux cheveux bouclés, ou s'ils venaient de Mycènes et de Crète. Peut-être de tous ces points, car au temps d'Homère, une singulière agitation semblait régner dans

le bassin méditerranéen, où d'anciennes races dispersaient leurs bateaux comme des graines, sur la mer. Bien d'autres peuples que les Hellènes ou les Indo-Germaniques s'y agitaient.

Mais quels que soient les petits bateaux qui aient atterri il y a plus de trois mille ans sur cette côte volcanique, leurs marins ne l'ont sûrement pas trouvée inhabitée.

Lorsque les Lydiens ou les Hittites amarrèrent leurs vaisseaux sur cette plage, quels indigènes les regardaient avec curiosité ? Car il y avait des indigènes, nous en sommes certains. Même avant la chute de Troie, avant qu'on rêvât seulement d'Athènes, ces côtes étaient peuplées. Et il y avait des huttes sur la colline, des groupes de huttes au toit de chaume avec des carrés d'herbe et des troupeaux de chèvres... Ces villages italiens d'il y a trois mille ans, au bord de la mer Tyrrhénienne, devaient ressembler à un vieux village irlandais ou écossais du temps du prince Charly ! Mais au moment où commence l'histoire étrusque à Cere, quelque huit siècles avant notre ère, il y avait certainement plus qu'un village sur la colline. Plutôt une grande ville avec beaucoup de tissage de lin et de frappe d'or, bien avant que ne fût construite la tombe Regolini-Galassi. Quoi qu'il en soit, quelqu'un débarqua et quelqu'un occupait déjà les lieux, ni l'un ni l'autre n'étant grec ou romain. Rome n'existait pas encore. Peut-être pas même Homère. Les nouveaux venus, qu'ils fussent peu ou nombreux, venaient de l'Orient, sans doute d'Asie Mineure, ou de la Crète ou de Chypre. Ils étaient, pensons-nous, d'origine méditerranéenne ou égéenne. L'aube de notre histoire fut la fin d'une histoire précédente qui ne sera jamais écrite. L'époque pelasgienne n'est pour nous qu'un fantôme. Mais les mots : Hittite, Minoen, Lydien, Etrusque, émergent de l'ombre, alors que les peuples qui portaient ces noms sortent peut-être de la même obscure origine. La civilisation étrusque semble bien être un rejeton, peut-être le dernier, du monde préhistorique méditerranéen, et les Etrusques, tant les nouveaux venus que les indigènes, appartenaient à cet ancien monde, tout en étant de pays et de cultures différents. Plus tard, bien sûr, les Grecs exercèrent leur influence. Mais c'est une autre histoire.

De toute façon, les nouveaux venus trouvèrent en Italie centrale une population florissante. Ces indigènes, ridiculement nommés Villanoviens, ne furent ni supprimés, ni contraints. Il

est probable qu'ils accueillirent ces étrangers dont le rythme n'était pas hostile au leur. Probable aussi que la religion plus développée des nouveaux venus ne gêna pas celle, plus primitive, des indigènes, les deux ayant peut-être la même origine. Ainsi se forma le monde étrusque, mais il y fallut des siècles. L'Etrurie n'était pas une colonie, mais un pays lentement développé. Il n'y eut jamais de nation étrusque : seulement, aux temps historiques, une grande ligue des nations ou tribus qui usaient du langage et de l'écriture étrusques — du moins officiellement — et un accord dans leurs sentiments et pratiques religieuses.

L'alphabet étrusque semble provenir de l'ancienne Grèce, Chalcédoine et Cumes, colonie grecque qui se trouvait au nord de la Naples actuelle. Mais le langage étrusque ne semble être parent d'aucun dialecte grec ou italique. Nous n'en savons rien. Il est probable que, dans une large mesure, la langue est celle des indigènes de l'Etrurie du Sud, de même la religion qui, sans doute, faisait partie d'une vaste religion du monde préhistorique. C'est du fantôme de ce monde préhistorique qu'émergent des religions vouées à la mort qui, n'ayant pas inventé de dieux et de déesses propres, vivent dans le mystère des puissances élémentaires de l'univers, les complexes puissances que nous nommons faiblement nature. La religion étrusque était certainement de ce nombre, et ses dieux semblent mal définis.

Ce qui émerge de l'ombre incertaine du temps est étrangement émouvant, et après avoir lu beaucoup de savantes théories et regardé avec amour les tombes et objets étrusques, il ne reste plus qu'à se fier à sa propre intuition. Les vaisseaux, venus du proche Orient, au temps de Salomon, ou même d'Abraham, voguaient sur cette mer basse, et ils n'ont cessé d'y voguer. A mesure que naît l'aube de l'histoire, nous voyons luire leurs voiles ailées, blanches ou pourpres. Puis, quand se forment les rives de la Méditerranée, nous commençons d'entendre parler des silencieux Etrusques, et nous les voyons.

Au nord d'ici, Cere fonda un port nommé Pyrgi, et nous savons que les vaisseaux grecs y amenaient des vases, des étoffes, des colons venant de l'Hellas ou de la Grande Grèce, et que les bateaux phéniciens, venus de Sardaigne, de Carthage, de Tyr et de Sidon y entraient à grandes rames.

Les Etrusques, eux, avaient leur propre flotte, construite

avec les bois des montagnes, gréée de voiles venues de Tarquinia, remplie du blé des plaines abondantes, et des fameux objets étrusques de bronze et de fer qu'ils transportaient à Corinthe, à Athènes, ou dans les ports d'Asie Mineure. Nous connaissons les illustres et finalement désastreuses batailles contre les Phéniciens et le tyran de Syracuse. Et nous savons que tous les Etrusques, sauf ceux de Cere, devinrent de cruels pirates, presque semblables aux Mores et aux corsaires qui devaient apparaître plus tard. Cela faisait partie de leurs vices, et devait causer bien des ennuis à leurs chers et innocents voisins, les Romains — ces amis de la justice — qui croyaient en la toute-puissance de la conquête. Mais tout cela n'est plus. La côte même a changé depuis lors. La mer meurtrie s'est enfoncée, la terre basse émerge malgré elle, et les fleurs qui poussaient sur les côtes ont fait place à de misérables plages comme Ladispoli et Ostie, lieux de désolation où triomphe le moustique.

*
**

Un vent froid soufflait de la mer, les vagues mortes soulevaient de petits éclats verts sous le ciel plombé. Nous quittons le doux sable gris et reprenons la route jusqu'à la gare, suivis par les regards curieux des quelques habitants. A la gare, désert absolu. Mais dans le coin noir du buffet, nos sacs sont intacts, et l'homme nous sert un repas convenable fait de viande froide, de vin et d'oranges. Il fait déjà nuit et le train est exact. Il faut environ une heure pour arriver à Civita Vecchia, port de peu d'importance, sauf que de là part le bateau pour la Sardaigne. Un vieux porteur voulut bien nous conduire à l'hôtel le plus proche. Le concierge de l'hôtel demanda si nous restions. Non, nous prenions le train du matin pour Tarquinia. Et, bien sûr, nous l'avons pris. Il n'y a qu'un arrêt entre Civita Vecchia et Tarquinia. Environ vingt minutes, à travers le pays plat des Maremmes, avec la mer à gauche, et le blé vert luxuriant, piqué d'asphodèles.

On aperçoit bientôt Tarquinia, ses tours dressées comme des antennes au bord d'une colline, à quelques kilomètres de la mer. Voilà donc ce qui fut la métropole de l'Étrurie, ville principale de la grande Ligue étrusque. Mais elle mourut comme toutes les villes étrusques pour renaître plus ou moins, et sous

un autre nom, aux temps médiévaux. Dante la nomme Corneto — Corgnetum ou Cornetium. Elle porta ce nom pendant des siècles et son passé étrusque fut oublié.

Puis, il y a cent ans, il y eut un retour vers le passé et Tarquinia fut ajouté à son nom, Corneto-Tarquinia. Le régime fasciste enfin, pour glorifier les origines italiennes de l'Italie, effaça Corneto, et la ville se nomma de nouveau, et seulement, Tarquinia.

Tarquinia n'est qu'à trois kilomètres environ de la mer. L'autobus nous dépose sur la place déserte et disparaît. A gauche, un beau palais de pierre, à droite, un café, sur les remparts. L'homme de la douane jette un vague coup d'œil sur les bagages. Je lui demande le nom d'un hôtel. « Pour dormir ? » demande-t-il, et, sur ma réponse affirmative, il charge un gamin de nous conduire chez Gentile. Rien n'est loin dans ces petites villes bien ceinturées. Sous le chaud soleil d'avril, tout semble endormi. En fait, la plupart des habitants sont aux champs et ne reviendront pas avant le soir. L'impression de solitude est partout, même dans l'hôtel où nous grimpons par un escalier, le rez-de-chaussée n'en faisant pas partie. Un gamin, en pantalons longs, qui ne paraît pas plus de douze ans, mais qui fait l'important, nous accueille en bombant le torse. Nous demandons des chambres. Il nous inspecte, se précipite sur une clef et nous conduit à l'étage au dessus, tout en criant à une servante de nous suivre. Il nous montre deux petites chambres donnant sur une grande pièce, comme il est d'usage dans ce genre d'auberge.

— Et vous ne vous sentirez pas seuls, dit-il gaiement.

On peut se parler à travers le mur.

— Oh ! Lina !

Il lève le doigt pour écouter.

— Eh !

Une voix nous arrive à travers le mur, comme un écho fort clair.

— *Epronto !* répond la voix de Lina.

— *Fai presto !* dit Albertino, *Ecco,* ajoute-t-il pour nous. Vous avez entendu ?

Certes oui. La cloison doit être faite de papier mâché. En tout cas, Albertino semble ravi de nous avoir enlevé toute crainte de solitude durant la nuit. Il était, en fait, le plus

capable et le plus paternel petit directeur d'hôtel que j'aie jamais vu. Il avait, en réalité, quatorze ans, mais il était rabougri. De cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir il se tenait sur pied sans arrêt, avec un entrain qui supposait une grande dépense d'énergie. Le père et la mère, jeunes et agréables, demeuraient à l'arrière-plan et ne semblaient pas se donner beaucoup de mal. Albertino faisait tout. Comme Dickens l'eût aimé ! Mais Dickens n'aurait pas vu l'étrange ardeur, la confiance et le courage de ce garçon. Il ne témoignait aucune méfiance à l'égard des étrangers que nous étions. Les gens doivent être assez humains et convenables, à Tarquinia, même les voyageurs de commerce qui, vraisemblablement, sont surtout des agriculteurs. Nous retournâmes sur la place devant les remparts, et bûmes du café, dehors. Au delà des murs, quelques villas neuves, et tout de suite les champs verts dévalent vers la mer qui luit faiblement et semble irréelle.

Je pensais que si les Etrusques étaient encore ici, la place serait toute semblable, mais au lieu d'être à l'abandon, elle serait un lieu sacré, avec un petit temple pour veiller sur elle. J'aime à songer aux petits temples en bois de la Grèce primitive et des Etrusques. Petits, fragiles, évanescents comme des fleurs. Nous commençons à nous lasser des grands édifices de pierre, et peut-être nous apercevons-nous qu'il vaut mieux que la vie demeure fluide et changeante, plutôt que d'essayer de se figer en de lourdes architectures. Les pesantes constructions des hommes ne sont que fardeaux pour la terre. Les Etrusques bâtissaient de petits temples et de petites maisons de bois aux toits pointus. Mais l'extérieur était décoré de frises, de corniches, d'écussons de terre cuite, de sorte que la partie supérieure du temple semblait être faite de faïence, avec des plaques encastrées tout animées de figures sculptées et peintes ; des rondes dansantes, des canards alignés, des faces rondes comme le soleil, rieuses, et qui tiraient une grande langue. Le tout ardent, frais et sans prétention. Il semble qu'il y ait eu chez les Etrusques un instinctif et réel besoin de conserver à la vie une sorte d'humour naturel. Ce qui est, à coup sûr, une tâche plus méritoire et même plus difficile, en fin de compte, que de conquérir le monde, de sacrifier son être, ou de rêver de métaphysique. Pourquoi l'homme éprouve-t-il un tel besoin d'être dominé ? Pourquoi ce désir d'imposer des dogmes, d'imposer des actes,

d'imposer des monuments, d'imposer des langues et des œuvres d'art ? Toute chose imposée finit par nous lasser. Donnez-nous des choses vivantes et mouvantes, des choses qui ne dureront pas trop longtemps, ne deviendront pas un obstacle et ne provoqueront pas une lassitude. Michel-Ange lui-même finit par nous peser et nous assommer.

En face du café, sur la place, se trouve le Palazzo Vitelleschi ; un charmant édifice qui est maintenant le musée national. Mais ses lourdes portes sont fermées. « On n'ouvre qu'à dix heures », nous dit un homme, et il est neuf heures trente. Nous montons la rue en pente. A son sommet se trouve un bout de jardin public avec une plate-forme. Deux vieux sont assis sous un arbre, au soleil. Nous allons jusqu'au parapet, et nous nous trouvons brusquement devant un admirable point de vue. Au centre même d'une campagne verte et vallonnée. Rien que du blé — tendre, vert, couché ou redressé selon la pente du terrain, dans tout l'éclat de sa jeune verdure — et pas de maisons. La pente descend, puis se redresse et monte vers la colline d'en face, toute verte et immaculée. A l'horizon, les collines rejoignent la montagne et l'on aperçoit au loin un pic arrondi couronné d'une ville enchantée.

Comme la campagne est pure dans la gloire sans tache de ce matin d'avril et l'étrange enchevêtrement des collines ! Nulle trace ici du monde moderne — ni maisons, ni artifices, rien qu'une sorte d'émerveillement immobile, une candeur non encore souillée.

La colline d'en face semble être un compagnon, avec sa crête couronnée de blé vert qui s'incline vers le sud. On sent qu'elle a une âme, une signification. Compagnon séparé de Tarquinia par une suave petite vallée, et l'on a l'impression que si les fraîches maisons des Etrusques s'élevaient ici, leurs morts doivent dormir en face, et germer comme des graines dans leur demeure souterraine. Les deux collines, par ce matin éclatant et verdoyant, semblent aussi inséparables que la vie et la mort.

***

Le musée est extrêmement intéressant et plein de délices pour qui connaît tant soit peu les Etrusques. Il contient un grand nombre d'objets trouvés à Tarquinia.

Ah ! si seulement on n'arrachait pas les choses de leur cadre ! Le principe même du musée est une erreur. Mais s'il faut des musées, qu'ils soient petits et surtout beaux. Si beau que soit le musée étrusque de Florence, comme on se trouve mieux ici, où tous les objets, ayant appartenu à Tarquinia, ont entre eux comme un rapport secret et forment un tout *organique*.

Dans l'entrée se trouvent quelques-uns des longs sarcophages réservés aux nobles.

Il semble que les habitants primitifs de cette partie de l'Italie aient eu l'habitude d'incinérer leurs morts, et de recueillir les cendres dans des urnes dont parfois le casque du défunt formait le couvercle. Ces urnes étaient alors déposées dans de petites tombes rondes, en forme de puits. C'est ce qu'on appelait les funérailles villanoviennes.

Mais les nouveaux venus, en revanche, avaient pour habitude d'enterrer leurs morts. Ici, à Tarquinia, l'on découvre, côte à côte, les tombes contenant les urnes, et celles, très semblables aux nôtres, où les morts étaient couchés intacts. Les indigènes et les envahisseurs ont dû vivre en effet côte à côte, en harmonie, cependant que les deux modes de funérailles coexistaient durant des siècles, bien avant l'époque des sarcophages peints. Toutefois, il semble qu'à Tarquinia, dès le VII^e^ siècle environ, la mode ait été de placer les nobles dans d'imposants sarcophages, ou de les étendre dans des chambres mortuaires, alors que les esclaves étaient brûlés et leurs cendres déposées dans des urnes souvent placées dans le tombeau de famille, où reposaient les sarcophages de pierre des maîtres.

Il est rassurant de penser que les esclaves même, — et les luxueux Etrusques en avaient de nombreux, — étaient brûlés, et leurs cendres dûment placées dans des urnes qui reposaient en des lieux sacrés. Apparemment, les « vicieux Etrusques » n'entretenaient rien de comparable aux énormes fosses qui entouraient Rome et où l'on jetait le corps des esclaves.

Parce que le Romain vainquit l'Etrusque, était-il plus puissant que lui ? Non pas ! Rome tomba, entraînant dans sa chute le phénomène romain. L'Italie d'aujourd'hui est bien plus étrusque que romaine — et continuera de l'être. L'élément étrusque existe en Italie comme l'herbe des prés et la germination de la graine. Il en sera toujours ainsi. Pourquoi donc

essayer de revenir au mécanisme latin-romain et à son système de répression ? Dans la salle ouverte, bâtie sur la cour du Palazzo Vitelleschi s'allongent quelques sarcophages de pierre aux effigies sculptées, qui rappellent les tombes des croisés dans les églises anglaises. Ici, à Tarquinia, les effigies ressemblent plus que jamais aux croisés, car beaucoup de ces disparus sont couchés sur le dos avec un chien à leurs pieds, alors qu'à l'ordinaire la figure sculptée du mort s'élève, comme vivante, du couvercle, appuyée sur un coude, le regard hautain et ferme. Si c'est un homme, son corps est nu jusqu'au nombril, et il tient dans sa main la *patera* ou *mundum* sacré, la soucoupe ronde au bouton dressé au centre qui figure le germe rond du ciel et de la terre. Il représente aussi le plasma de la cellule vivante avec son noyau qui symbolise le Dieu indivisible des origines, et qui demeure vivant, à jamais indestructible, l'éternelle vie de toutes choses, qui cependant se divise, se partage, jusqu'à devenir le soleil dans le firmament, le lotus des eaux souterraines et la fleur de toute existence terrestre. Le soleil maintient sa propre vie, à jamais. Il y a une vie de la mer et de toutes les eaux. Et chaque créature vivante contient sa propre pulsation de vie. De sorte que chaque homme enferme en lui-même sa propre flamme, qu'il soit enfant ou vieillard : une certaine étincelle, un immortel et ardent électron créateur.

C'est tout cela que symbolise la *patera.* Cela qui fleurira comme la rose ou le soleil, mais qui demeure semblable, le germe central à l'intérieur du plasma vivant. Cette *patera,* invariablement, se trouve dans la main de l'homme mort. Mais s'il s'agit d'une femme, sa robe retombe en plis souples de sa gorge, elle est couverte de bijoux et tient dans sa main, non le *mundum,* mais un miroir, une boîte d'onguents ou une grenade, quelque symbole de sa nature propre, de sa qualité féminine. Elle a le même regard hautain que l'homme, car elle appartient, elle aussi, aux familles sacrées qui gouvernent et qui interprètent les signes. Tous les sarcophages qui sont ici, avec leurs effigies, appartiennent au temps de la décadence étrusque, lorsque l'influence grecque se fit sentir, et la plupart d'entre eux sont sans doute postérieurs à la conquête romaine. De sorte que l'on n'y trouve guère d'œuvre d'art spontanée, non plus que dans les tombes modernes. L'art funéraire est toujours plus ou moins commercial. L'homme riche commande son sarcophage

de son vivant, et le sculpteur exécute une œuvre plus ou moins soignée, selon le prix. La statue est censée être un portrait du mort, de sorte qu'on voit assez bien ce qu'étaient les Etrusques de la décadence.

Au III^e^ ou II^e^ siècle avant notre ère, c'est-à-dire à la fin de leur existence en tant que peuple, ils ressemblent beaucoup aux Romains de la même époque, dont les bustes nous sont si familiers. Et bien souvent, ils ont l'expression platement hautaine de ceux qui ne gouvernent plus que par l'argent.

*
**

Il y a un pouvoir d'obsession dans les peintures étrusques. Ces léopards à langue pendante, ces hippocampes refluents, ces cerfs tachetés et rampants, frappés au flanc, prennent possession de l'imagination et ne la lâchent plus. On revoit la courbe ondueuse de la mer, les dauphins clapotants, le plongeur qui s'élance, le petit homme qui remonte sur le rocher à sa suite. Puis les hommes à barbe, allongés sur la couche du banquet, tenant dans les mains l'œuf mystérieux ! Et les femmes à coiffure conique ! Les esclaves nus se penchent joyeusement sur les urnes. Leur nudité les habille mieux que toute draperie. Les courbes de leurs membres indiquent une pure joie de vivre, une joie qui s'enfonce dans les membres mêmes des danseurs, dans les grandes mains tendues et qui vibrent jusqu'au bout des ongles. La danse surgit du dedans, comme les courants de la mer. C'est comme si un fluide, venu d'une autre et vigoureuse vie, les parcourait, bien différent du pâle fluide d'aujourd'hui. Comme si leur vitalité provenait d'une profondeur qui nous est refusée. Mais, en quelques siècles, ils perdirent cette vitalité. Les Romains leur ôtèrent la vie. Il semble que la faculté de résistance, l'arrogance et la vanité propre aux Romains, cette puissance forcément entachée de morale et qui recouvre une laideur intérieure, doivent détruire la floraison naturelle de la vie. Et pourtant ! Il existe encore quelques fleurs et quelques créatures sauvages !

La floraison naturelle de la vie ! Ce n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Au fond de l'ardeur étrusque, il y avait une religion de la vie dont les chefs étaient responsables. Derrière toutes ces danses, il y avait une vision et même une science de

la vie, une conception de l'univers et de la place de l'homme dans cet univers, qui les faisaient vivre au plus profond d'eux-mêmes.

Pour les Etrusques, tout était vivant, et le devoir de l'homme était de vivre aussi. Il devait faire entrer en lui toute la vie du monde. Le cosmos était vivant comme une vaste créature. L'univers entier respirait et bougeait.

L'évaporation montait de la terre comme le souffle sortant des narines des baleines forme une buée. Le ciel bleu recevait cette buée, l'absorbait et la transmuait avant de la rejeter à nouveau. L'intérieur de la terre brûlait comme le foie échauffé d'un animal. Par toutes ses fissures, montait le souffle d'autres souffles, vapeurs venues de l'arrière-monde, exhalaisons portant l'inspiration. La chose entière vivait, elle avait une grande âme, ou *anima*. Et, en même temps que cette grande âme, il y avait des myriades d'âmes vagabondes et inférieures. Chaque être, l'arbre, le lac, la montagne, le ruisseau étaient animés, avait leur conscience propre.

Mais les nouveaux venus en Etrurie gardèrent le secret sur le côté scientifique et philosophique de leur religion, tout en livrant au peuple les symboles et les rites, laissant aux artistes toute liberté pour s'en servir. Ce qui prouve qu'il n'y avait pas de règle sacerdotale.

Plus tard, lorsque le scepticisme envahit le monde civilisé, après la mort de Socrate, la religion étrusque commença de décliner. Le rationalisme grec s'infiltra partout et la mythologie remplaça la pensée et les symboles étrusques. Il faut ajouter aussi que les artistes étrusques non érudits, se servaient des mythes grecs comme ils avaient fait des symboles étrusques, les recréant librement pour leur seul plaisir. Mais il est une croyance que le peuple étrusque n'oublia jamais, car il la portait dans son sang, c'est le mystère du passage de la vie à la mort. Le voyage de la mort et le séjour dans l'au-delà. Leur âme émerveillée continuait de s'enchanter du mystère de ce voyage et de ce séjour.

D.-H. LAWRENCE.

Traduit par Thérèse Aubray

LA PRÉHISTOIRE
ET SES
RÉCENTES DÉCOUVERTES

De tout temps l'homme s'est curieusement penché sur son passé, et il éprouve l'une de ses plus délicates satisfactions à pousser le plus loin possible les racines de son arbre généalogique. Le problème s'élargit considérablement lorsqu'il s'agit non plus de notre famille mais de notre espèce, et ce n'est pas sans émotion que certains voient cette vieille souche humaine rejoindre par ses lointaines origines un substratum animal.

Au milieu du siècle dernier, certains trouvèrent là l'occasion d'une grande offensive contre la Bible et se mirent à soutenir que l'homme n'a pas été créé par Dieu puisqu'il « descend du singe (1) ». Cette offensive avait le tort de prendre au pied de la lettre ce vénérable récit de la Genèse que les premiers Juifs se transmirent longtemps de père en fils, et qui, dans un genre littéraire qui n'a rien à voir avec l'exposé scientifique, nous montre comment, sans Dieu, l'homme ne serait pas apparu sur la terre. La manière dont se fit la création nous y est présentée à travers des images qui laissent planer l'imprécision sur les détails : le croyant a le droit, ou même le devoir, de se tourner vers la science s'il ne veut pas se faire une

(1) On ne peut en aucune façon dire que l'homme descend du singe, car un singe représente une espèce évoluée et différenciée dans un sens propre à elle. A partir d'un être ignoré, une série de mutations s'est produite qui a brisé la ligne de l'hérédité et fait surgir des espèces nouvelles. Combien de ces espèces doivent s'intercaler dans ces lignes divergentes ? Nous ne le saurons sans doute jamais. L'hérédité humaine ne saurait commencer qu'avec le premier homme.

représentation trop fantaisiste ou puérile de la façon dont les choses ont pu se passer (1).

La parole est donc à la Préhistoire. Pour résoudre la question posée, elle cherche les intermédiaires fossiles qui formeront les transitions et seront les témoins d'un passage, d'une montée vers l'humanité.

La Préhistoire est une science jeune et qui affronte d'immenses problèmes ; elle progresse à pas de géant, au rythme des découvertes qui, de plus en plus vite, se succèdent. Pour donner une idée de son état actuel, attachons-nous à quelques découvertes sensationnelles qui se sont produites, l'une au début de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, les autres à la fin de ce siècle ou depuis le début du XX^e^ ; nous évoquerons ensuite quelques problèmes du jour.

En 1856, près de Dusseldorf, aux bords de la rivière Dussel, dans le petit vallon de Neanderthal, deux ouvriers étaient en train de déblayer une petite grotte à flanc de coteau. Tout à coup, ils découvrent quelques ossements fossilisés, les considèrent un instant, puis vont les poser à l'entrée de la grotte. Passe un médecin qui reconnaît dans ces fossiles des restes humains, mais qui lui semblent singuliers. Il les porte au professeur Schaafhausen qui les étudie consciencieusement et publie bientôt sur eux un long mémoire. Il s'agit d'une calotte cranienne dont les os ont une épaisseur extraordinaire, d'un tiers ou d'un quart supérieure à la normale; de plus, cette calotte présente

(1) Dans son Encyclique *Divino afflante* sur les Etudes Bibliques, du 30 septembre 1943, le pape Pie XII ne demande-t-il pas aux exégètes de commencer par « discerner et reconnaître quels genres littéraires les auteurs de cet âge antique ont voulu employer et ont réellement employé » ; ils pourront alors aborder les questions difficiles et « tenter de leur trouver une solide explication en accord parfait avec la doctrine de l'Eglise, spécialement avec celle de l'inerrance biblique, et capable en même temps de satisfaire pleinement aux conclusions certaines des sciences profanes ». La Commission Biblique, dans une lettre officielle à S. E. le Cardinal Suhard, en date du 16 janvier 1948, publiée dans les *Acta Apostolicæ Sedis*, fait l'application de ces principes aux premiers chapitres de la Genèse. « Le premier devoir qui incombe ici à l'exégèse scientifique consiste tout d'abord dans l'étude attentive de tous les problèmes littéraires, scientifiques, historiques, culturels et religieux connexes avec ces chapitres ; il faudrait ensuite examiner de près les procédés littéraires des anciens peuples orientaux, leur psychologie, leur manière de s'exprimer et leur notion même de la vérité historique ; il faudrait, en un mot, rassembler sans préjugés tout le matériel des sciences paléontologique et historique, épigraphique et littéraire. C'est ainsi seulement qu'on peut espérer voir plus clair dans la vraie nature de certains récits des premiers chapitres de la Genèse. Déclarer *a priori* que leurs récits ne contiennent pas de l'histoire au sens moderne du mot, laisserait facilement entendre qu'ils n'en contiennent en aucun sens, tandis qu'ils relatent en un langage simple et figuré, adapté aux intelligences d'une humanité moins développée, les vérités fondamentales présupposées à l'économie du salut, en même temps que la description populaire des origines du genre humain et du peuple élu. »

sur le devant un renforcement très net, comme une visière osseuse.

Aussitôt, le problème préhistorique est posé : la bataille s'engage. Pour les uns, ces ossements représentent une des races primitives qui peuplaient la terre avant la venue de l'homme moderne ; pour les autres, il s'agit tout simplement d'une pièce pathologique, d'un crâne d'idiot.

La pièce était unique et le resta longtemps. Tous les autres fossiles découverts jusque-là étaient assez peu différents de ceux qu'offrirait l'homme actuel et permettaient de penser que l'homme n'avait jamais varié depuis son apparition sur la terre : ce n'était pas le crâne de Neanderthal qui pouvait faire changer d'avis. Un monstre peut tout aussi bien se fossiliser qu'un être normal.

Pourtant, de-ci de-là, les découvertes se multipliaient. En plusieurs points de l'Europe et bientôt du monde, on trouva des fossiles de tous points comparables à celui de Neanderthal, qui ne représentait donc pas une monstruosité mais une authentique race. Marcellin Boule s'est rendu célèbre en précisant d'une façon magistrale ses caractéristiques d'après le squelette trouvé par les abbés Bouyssonie près de la Chapelle-aux-Saints, dans la Corrèze, en 1908. Cette race, un peu plus petite de taille que la nôtre mais de capacité cranienne presque égale, s'en distingue par quelques traits dont les plus frappants sont la visière osseuse et l'absence de menton. Bien que ces caractères la rapprochent du singe, elle est si peu éloignée de nous, et son humanité fait si peu de doute qu'elle n'a jamais été discutée : l'homme de Neanderthal se range à côté de l'homme de Cro-Magnon, de Chancelade et de Grimaldi (trois races plus modernes qu'elle) dans la famille des Hominiens ; c'est lui qui dominait la terre il y a environ cent mille ans.

Cependant, les évolutionnistes acharnés, dont le plus célèbre est Haeckel, proclamaient de plus en plus haut la parenté de l'Homme et du Singe et prédisaient la découverte d'une race intermédiaire dont ils préparaient déjà le nom : il s'appellerait « Pithécanthrope ». Pénétré de ces idées, un jeune médecin hollandais, Eugène Dubois, partit à la recherche du Pithécanthrope, et le plus étonnant est qu'il le trouva...

Ce jeune médecin militaire se fit confier une mission aux Indes Néerlandaises pour y découvrir ce préhumain. Il alla

à Sumatra et ne trouva rien. Il entendit alors parler de la découverte d'un crâne humain fossile à Java : il s'y rendit aussitôt et se mit ardemment à l'œuvre. Après avoir mis au jour des restes humains, il découvre enfin, en 1889, à Trinil, sur la berge de la rivière Solo, l'intermédiaire cherché. Ce fut d'abord une dent, puis, à un mètre plus loin, une calotte cranienne, à trois mètres de la calotte une seconde dent et à quinze mètres un fémur, tout cela mêlé à d'autres ossements moins intéressants. Comme ces fragments étaient fossilisés de façon identique, il admit qu'ils appartenaient tous au même individu et entreprit la description du Pithécanthrope.

Lorsque la nouvelle de cette découverte parvint en Europe, ce fut pour les milieux scientifiques, et bientôt pour tous les milieux cultivés, un événement sensationnel. Des discussions passionnées s'en suivirent, discussions scientifiques aussi bien que philosophiques. Pendant près de trente ans, le Pithécanthrope resta dans son isolement, jusqu'au moment où un Américain, Davidson Black, découvrit en 1927, près de Pékin, dans les gîsements de Chou-Kou-Tien, le Sinanthrope.

Ces fossiles, tellement voisins de ceux de Java qu'on les réunit parfois sous le même nom, semblent tout de même un peu plus proches de l'homme que le Pithécanthrope. Au lieu d'un seul individu comme à Trinil, il s'agit ici d'une quarantaine. Au début de la guerre, tous ces fossiles se trouvaient dans des caisses prêtes à partir pour les Etats-Unis. Les Japonais s'en emparèrent, et nul ne sait ce qu'ils sont devenus. La perte n'est pas aussi regrettable qu'elle pourrait paraître au premier abord, car toutes ces pièces ont depuis longtemps leur moulage dans plusieurs musées : bien qu'un moulage ne puisse remplacer l'original, la disparition n'est pas totale.

Quoi qu'il en soit, le Sinanthrope consolide la position du Pithécanthrope que renforcent encore les découvertes d'un autre Hollandais, Von Koenigswald, qui se trouvait encore à Java en 1942 mais dont on est sans nouvelles depuis. Grâce à lui, le Pithécanthrope n'est plus cet « être hybride fabriqué synthétiquement » par E. Dubois, car six autres individus sont venus le rejoindre sous son étiquette. Mais, détail curieux et troublant, si troublant que Von Koenigswald n'a pas voulu le publier tout de suite, une mâchoire a été découverte parmi les fragments fossiles et cette mâchoire est simienne par sa forme aussi bien

que par sa canine. Si cette mâchoire est bien celle du Pithécanthrope, il ne peut plus être question de le confondre avec le Sinanthrope dont la mâchoire est tout à fait hominienne (1). Il n'en reste pas moins que ces deux types forment un groupe auquel viennent s'adjoindre d'autres fossiles, ceux du lac Niarasa, en Afrique, par exemple. En face du groupe des Hominiens, c'est le groupe des Anthropiens ou des Préhominiens, car il semble bien que ce ne soit pas encore de véritables hommes. Ils en sont cependant assez près, et leur capacité cranienne, voisine de mille centimètres cubes, est bien supérieure à celle de tous les singes connus ; mais ces affinités n'empêchent pas la présence d'assez nombreux traits simiens.

Mais voici que maintenant les regards de tous les préhistoriens se tournent vers l'Afrique du Sud ; c'est vers elle que se dirigent désormais les missions scientifiques. Que s'est-il donc passé ?

En 1925, Dart annonce la découverte de la tête fossile d'un jeune singe supérieur qui se rapprocherait de l'homme par d'assez nombreux traits. Il l'appelle Australopithèque, mais comme ce n'est pas un adulte mais un jeune sujet, il n'y attache pas une grande importance.

Survient Robert Broom qui soupçonne dans ce fossile un intermédiaire entre les Anthropiens et les Singes : pour en être tout à fait sûr, il faudrait trouver des adultes. Or, en juin 1938, on lui remet une dent et un fragment d'os fossile qu'un enfant venait de jeter. Du premier coup d'œil, il juge la pièce très intéressante et le voilà en quête de cet enfant. Il finit par le trouver, en classe. Il l'aborde et le questionne : il possédait encore dans sa poche quatre dents arrachées à la mâchoire qu'il venait de casser. Broom se fait conduire à l'endroit où l'enfant avait découvert le fossile (il n'en avait emporté qu'une partie), puis dans tous les lieux où il avait essayé d'extraire du sol les dents qui seules l'intéressaient. Broom parvint ainsi à reconstituer à peu près tout le crâne, dit le crâne de Kromdaai. Et c'est ainsi que fut accomplie l'une des plus importantes découvertes de la préhistoire, celle d'une espèce nouvelle à laquelle Broom donna le nom de *Paranthropus robustus*.

Nous sommes en présence d'un individu adulte, assez voisin

(1) En réalité, le Pithécanthrope est représenté par deux espèces : *Pithecanthropus robustus* et *Pithecanthropus erectus* qui se distinguent surtout par leur mâchoire de forme simienne pour le premier, hominienne pour le second.

de l'Australopithèque de Dart. Ses dents, relativement très grosses, sont de forme humaine. Sa capacité cranienne, de 600 centimètres cubes seulement, est beaucoup plus proche du Singe que de l'Homme. Les pommettes sont extraordinairement saillantes, au point de cacher, de profil, les os de la base du nez.

A ce nouveau groupe qu'on appelle Paranthropiens, est venu s'adjoindre au moins un autre fossile, le Plésianthrope, et si l'on en juge par le nombre de paléontologistes qui sont partis de tous les points du monde pour aller travailler en Afrique du Sud, les découvertes ne vont pas tarder à se multiplier.

Voilà donc, résumée dans ses grandes lignes, l'histoire des principales découvertes préhistoriques. Les espèces fossiles se groupent en trois blocs assez distincts auxquels nous avons donné les noms d'Hominiens, d'Anthropiens et de Paranthropiens. Les deux derniers forment des groupes de transition dont aucun représentant ne subsiste dans la faune actuelle.

Dans le fossé qui sépare l'Homme du Singe, les Anthropiens forment le versant hominien, tandis que les Paranthropiens forment le versant simien. Ces derniers sont de vrais Singes, mais ils annoncent déjà l'Homme par un certain nombre de caractères dont les plus typiques sont les dents et la station bipède.

De tous côtés, plus ardemment que jamais, les travaux se poursuivent : on cherche de nouveaux fossiles, de nouveaux intermédiaires, et les résultats dépassent parfois les espérances, mais plus souvent les déplacent. On cherche à préciser l'arbre généalogique, mais aussi la date des fossiles trouvés, et il faut avouer que, sur ce point, la précision n'est pas encore bien grande : l'homme de Piltdown, par exemple, se voit attribuer, suivant les auteurs, diverses dates dont les plus anciennes le font remonter à plus de 500.000 ans (interglaciaire Güntz-Mindel), tandis que les plus récentes le ramènent à moins de 200.000 (interglaciaire Riss-Würm) ; de même le Sinanthrope, que les travaux du P. Teilhard de Chardin ont ramené à moins de 200.000 ans, oscillait confusément à travers les millénaires.

⁂

Tous les problèmes sont posés, parfois éclaircis, souvent transformés ou bouleversés par les nouvelles découvertes.

En voici quelques-uns pris au hasard parmi les plus actuels.

Une première question est celle de l'unité humaine : sommes-nous tous de la même famille ou bien issus d'un plus ou moins grand nombre d'arbres généalogiques ? Dans le premier cas, c'est le Monogénisme ; dans le second, le Polygénisme.

Nous pouvons schématiser l'histoire très embrouillée de cette controverse en disant que le monogénisme est la thèse classique. Le polygénisme, après avoir poussé quelques offensives plus ou moins vigoureuses, disparut vers la fin du XIX[e] siècle, mais grâce à Klaatsch réapparut en 1910 et, sous de multiples formes, regagna du terrain, tant et si bien qu'aux environs de 1930 il paraissait triompher.

D'après certains polygénistes, l'Homme serait apparu en quatre ou cinq points du globe. D'après certains autres, les Ologénistes, dont le chef de file est l'Italien Rosa, l'Homme se serait manifesté partout à la fois ; les premiers individus seraient apparus simultanément en tous lieux, identiques dans leur structure et leurs possibilités d'avenir, tous de la même espèce, d'une espèce qui devait bientôt disparaître pour donner naissance à deux nouvelles espèces, à deux rameaux, l'un précoce, à évolution rapide mais subalterne, l'autre tardif, à évolution lente mais supérieure. Cette théorie, disons-le, n'a pas connu grand succès auprès des paléontologistes. Au surplus, dans ces dernières années, H.-V. Vallois a porté les coups les plus sérieux au polygénisme et, depuis, cette doctrine a connu une véritable débâcle.

Nous avons exposé ailleurs (1) les arguments mis en avant par les polygénistes et la manière dont les réfutent Vallois, Piveteau, Arambourg, Alimen, etc. Nous pouvons résumer la question en disant que, s'il est un point bien démontré, dans l'histoire aussi bien que dans la science, c'est l'importance des migrations dans le peuplement de la terre. Plus que jamais la Biologie est monogéniste, et l'on ne voit plus de raison de mettre en doute l'opinion traditionnelle suivant laquelle une race ou une espèce nouvelle « prennent naissance dans un germe unique ». Cet individu exceptionnel disparaît bien souvent, mais parfois fait souche et se multiplie avec un dynamisme qui lui permet de conquérir le monde. Nous ne saurons peut-être jamais dans quel endroit du globe apparut le premier Sinanthrope ou

(1) Archives de Philosophie, 1948 : *Polygénisme ou Monogénisme.*

le premier homme de Neanderthal, mais nous ne doutons pas qu'il eut un berceau localisable en un lieu précis. « La plupart des naturalistes pensent que l'homme a pris naissance aux dépens d'un petit groupe familial en voie de transformation — comme par exemple celui qui peuplait les grottes du mont Carmel — et de là s'est répandu peu à peu, par la suite, dans le reste du monde » (1).

Un autre problème, qui fit couler beaucoup d'encre et sur lequel un changement de position est en train de s'esquisser, est celui de « la descente des arbres ». Les mains semblent avoir été façonnées dans leur structure par la vie arboricole, et il n'est pas douteux qu'elles sont parfaitement adaptées à saisir des branches. Mais le jour où elles ne seront plus occupées à tenir des branches, le jour où ce préhumain prendra contact avec le sol et marchera sur ses pieds, elles vont se révéler instrument merveilleux pour toutes sortes d'usages : l'intelligence trouvera là matière à s'exercer et l'*homo faber* apparaîtra. La descente des arbres entraînerait donc l'apparition de l'intelligence : elle serait le moment capital, le grand tournant de notre préhistoire.

Mais pourquoi donc ce préhumain est-il descendu des arbres ? Quelles circonstances l'y ont amené ? Les réponses données à cette question restent en général fort vagues.

***

Parmi les fossiles divers, quels sont ceux qui représentent un stade par lequel passèrent à un moment donné les ancêtres de l'homme ? L'arbre touffu dont nous sommes la cime a disparu dans les couches d'un lointain passé, et nous ne savons pas, lorsque nous en retrouvons quelques fragments épars, s'ils appartiennent à la même branche ou s'ils ont subi telle modification particulière qui n'a pas touché la branche centrale Les embranchements ont disparu et c'est au milieu d'une poussière de fossiles que nous cherchons la continuité et que nous essayons de remonter le fil de la sève originelle.

Les lois générales de l'évolution nous permettent de débrouiller jusqu'à un certain point l'écheveau. La loi d'orthogénèse nous apprend qu'une marche évolutive dans un sens peut s'arrêter, mais ne revient pas en arrière. Si une espèce a vu,

(1) C. Arambourg, *La Genèse de l'Humanité*, p. 130.

par exemple, certains de ses doigts régresser par rapport aux autres, nous ne pouvons la situer parmi les ancêtres de l'homme, dont les doigts n'ont jamais connu d'évolution différenciatrice. Il en est de même de tous les autres caractères.

Or, voici qu'en ces dernières années, une alerte s'est produite à propos de la taille : la taille de l'homme semble augmenter depuis ses ancêtres fossiles, et l'on découvrait soudain des géants !

Cette histoire est assez curieuse. La pharmacopée chinoise utilise en guise d'amulettes les objets les plus hétéroclites, en particulier des dents fossiles. Les dents sont, de tous les ossements, ceux qui se conservent le mieux et elles sont, de plus, très caractéristiques de l'espèce à laquelle elles appartiennent. Les paléontologistes se sont mis à explorer les pharmacies chinoises. Dans leur tableau de chasse figurent deux dents de forme assez humaine, mais d'un gabarit extraordinairement grand : l'individu à qui elles appartenaient devait peser environ 300 ou 400 kilos. On supposa qu'il s'agissait d'une gigantesque espèce de gorille et l'on baptisa cet animal Gigantopithèque. Or, Von Koenigswald découvrait à Java un fragment de mâchoire énorme, mais dont la forme semblait voisine de celle du Pithécanthrope : l'individu dont elle faisait partie était sans doute un Anthropien et se vit attribuer le nom de *Meganthropus*. On se souvint alors du Gigantopithèque ; l'étude en fut reprise en l'associant au Meganthropus dont il est vraisemblablement une forme géante. Et c'est ainsi que le Gigantopithèque quitta la compagnie des Singes pour passer dans celle des Anthropiens et devenir le *Gigantanthropus*.

Et certains de se demander comment nous pouvions avoir un ancêtre aussi grand. Rassurons-les : à partir du vieux tronc anthropien, une branche divergea et s'engagea avec le Meganthropus et le Gigantanthropus sur la voie de la grandeur. C'était une mauvaise voie : il n'en reste plus rien.

Dans le domaine de l'orthogénèse, une découverte récente et riche de conséquences est celle de la néoténie. On sait que l'embryon des animaux supérieurs passe, avant la naissance, par toute une série de formes qui rappellent celles traversées par l'espèce au cours de l'évolution : le cœur humain commence, après avoir été un simple tube circulatoire, par avoir deux loges, une oreillette et un ventricule, comme chez les Poissons ;

puis, à la quatrième semaine, il en a trois comme les Reptiles, et n'arrive aux quatre loges définitives qu'au deuxième mois de son existence. Les savants modernes ne disent pas que l'homme commence par être un poisson, mais que son embryon ressemble à celui du poisson, puis à celui du reptile. Il n'en reste pas moins vrai que, depuis sa conception jusqu'à sa naissance, l'embryon semble parcourir de nouveau, d'une seule traite, les chemins du passé. La naissance le projette dans le monde et — c'est ici qu'apparaît la néoténie — comme s'il avait pris l'habitude de raccourcir le temps, le voilà qui s'engage sur les chemins de l'avenir et livre à celui qui sait l'observer quelques lueurs sur l'évolution future. Les petits du Chimpanzé, par exemple, ressemblent beaucoup plus à l'enfant que l'adulte ne ressemblera à l'homme; mais, au moment de la puberté, la massive entrée en scène des hormones sexuelles ramène le corps du jeune singe dans l'ornière de son espèce. Cette découverte récente a traversé toute la Paléontologie d'un souffle nouveau ; elle s'applique à tous les vivants et le professeur H. Gaussen en a fait de remarquables applications au monde végétal ; elle expliquerait le progrès dans l'évolution qui, pour certains, résulterait du seul fait de la prolongation de la jeunesse.

Considérons l'homme à la lumière de la néoténie. M. Boule niait que l'homme de Neanderthal pût être l'un de nos ancêtres et l'on admit sa décision jusqu'au jour où les grottes du mont Carmel livrèrent des fossiles intermédiaires. D'ailleurs, l'homme de Neanderthal se distingue surtout de l'homme moderne par son épaisse visière osseuse et l'absence de menton ; or, voilà que les squelettes d'enfants neanderthaliens n'ont pas de visière osseuse et possèdent un embryon de menton. Il semble donc que l'homme moderne soit dans la descendance de celui de Neanderthal.

Le problème s'est soudain obscurci par suite de la découverte à Fontéchevade, en Charente, des ossements fossiles d'un homme qui semble bien être un *Homo sapiens*. Or, tout ce qui l'accompagnait et le niveau auquel on l'a découvert permettent de le dater d'une époque antérieure au Neanderthal. Le Neanderthal serait-il un descendant dégénéré de l'*homo sapiens* ? La néoténie dans ce cas nous induirait en erreur. Il se peut aussi que, parmi les premiers néanderthaliens apparus, se soit produite en

Charente la mutation vers l'homme moderne, mais que ce petit groupe, pour des raisons que nous ignorons, soit resté confiné pendant une cinquantaine de millénaires avant de partir à la conquête du monde. Peut-être encore sommes-nous en face, non pas d'un *homo sapiens* classique, mais d'une de ces réussites mal équilibrées qui semblent apparaître çà et là à travers la Paléontologie et dont Piltdown et Swanscombe sont les plus célèbres exemples...

***

La Préhistoire est encore loin d'avoir complètement éclairci le problème des origines humaines et ses conclusions sont modestes. Il n'en reste pas moins que, du point de vue religieux, aucune de ses conclusions n'est troublante ; elle éclaire même d'un jour grandiose et fascinant cette mystérieuse phrase de la Genèse : « Dieu forma l'homme à partir du limon de la terre. » A travers des millions de siècles, à travers des centaines d'espèces, le croyant voit Dieu dirigeant l'évolution à partir du limon originel vers ce sommet de la création, l'homme.

Nous voudrions terminer en essayant de donner une idée de l'immense toile de fond sur laquelle se profilent toutes ces questions : le temps, le temps irréversible et lent qui soudain s'élargit étrangement jusqu'à prendre une allure d'éternité.

On admet communément que la Vie est apparue sur la terre depuis plus d'un milliard d'années, depuis douze millions de siècles environ. Pour essayer de rendre plus concrète cette immensité, et nous faire toucher du doigt la place que nous y occupons, concentrons, comme on le fait parfois, ce temps qui nous semble infini dans l'espace d'une année, d'une année dans laquelle par conséquent un mois représente un million de siècles.

Avouons tout d'abord que nous sommes bien peu renseignés sur les sept premiers mois : la Terre a, par le métamorphisme, brûlé ses plus vieilles archives. Le Primaire commence seulement avec le début d'août et dure jusqu'à la fin d'octobre. Le Secondaire dure tout le mois de novembre et la première moitié de décembre.

Les premiers Invertébrés apparaissent vers le milieu de juillet, les premiers Poissons vers la fin d'août, les premières plantes terrestres au milieu de septembre. Au début d'octobre

surgissent les premières plantes à graines et les premiers Amphibiens : nous entrons dans le Carbonifère. Novembre commence avec les tout premiers Mammifères, et il ne s'est pas encore écoulé qu'apparaissent les premiers Oiseaux. Décembre commence avec le règne des grands Reptiles qui bientôt déclinent et, au milieu du mois, disparaissent devant les Mammifères du Tertiaire. Au début de la dernière semaine de décembre, les Pyrénées, puis les Alpes surgissent.

Le 31 décembre, le dernier jour s'achève, il est 20 heures : le Quaternaire commence. Les Paranthropiens se multiplient dans l'Afrique du Sud. 21 heures, et le Pithécanthrope se met à peupler les forêts de Java. La dernière heure enfin, et nous voyons apparaître l'homme de Neanderthal et peut-être l'homme moderne dont nous ne sommes sûrs que pour le dernier quart d'heure.

23 heures 57 minutes : trois minutes seulement nous restent, et l'Histoire n'a pas encore commencé, mais l'Egypte s'apprête à y entrer. Trois minutes seulement sur une année, plus de temps encore que nos ancêtres n'en attribuaient au déroulement total de l'histoire de l'univers ! Les événements dès lors se précipitent. Au milieu de l'avant-dernière minute, c'est la guerre de Troie. La dernière minute commence avec le déclin de la Grèce et les conquêtes d'Alexandre le Grand. C'est ensuite l'empire romain qui s'impose et, à la neuvième seconde, la naissance de J.-C. La première moitié de la dernière minute s'achève avec l'empire de Charlemagne, la 46e seconde voit l'épopée de Jeanne d'Arc, la 53e la grandeur de Louis XIV, la 56e la Révolution française ; la dernière seconde s'achève aujourd'hui...

Demain, c'est l'avenir, l'avenir incertain, fascinant, l'avenir dont il faut bien dire que personne d'entre nous ne verra s'achever la deuxième seconde... Et l'année recommencera le lent déroulement de ses heures : jusqu'où ? Vivons-nous dans un univers finissant et vieilli ? ou bien sommes-nous encore à l'aurore du monde ?...

Tandis que nous dormirons notre dernier sommeil, la Vie continuera son prodigieux essor, et la Terre tournera encore autour du Soleil, emportant à travers les espaces sa tragique cargaison de souffrances et de problèmes non résolus.

JULES CARLES.

ÉVASIONS ET PROMENADES

A VERSAILLES

Sans doute est-ce devenu un poncif de célébrer la beauté de Versailles quand le soleil d'automne, tison sous de floconneuses cendres roses, enveloppe les parterres et les marbres d'une pensive lumière, et prolonge les allées assoupies de feuilles mortes dans un au-delà mystérieux. Pourtant le monde actuel nous offre-t-il tant d'admirables et revigorants spectacles, que l'on puisse négliger une occasion de rappeler ce qui est sujet encore à nous enchanter et fortifier. Versailles accroissant de l'éclipse même des beaux jours son rayonnement, enrichissant son âme, au milieu de ses charmilles dépouillées et de ses bassins taris, dans l'attente des éternels renouveaux, donnait à notre extase une leçon de sagesse, d'endurance et de foi, par cette journée où nous avait amenés au Palais des palais l'inauguration de nouvelles salles de peintures...

On sait que, déjà pendant l'occupation, malgré d'énormes entraves, comme l'on pense bien, le Conservateur en chef de Versailles, M. Maurichéau-Beaupré, s'efforçait de réorganiser le Musée ; que depuis la libération il n'a cessé de travailler à y reclasser les collections en un ordre faisant autant que possible coïncider chronologie et topographie, à y rendre plus vivants les prestiges du passé. L'été dernier, nous avions admiré les résultats de ce labeur artistique : la chambre de la reine Marie-Antoinette, en train de revêtir ses parures murales de 1786, de s'orner de plusieurs de ses meubles retrouvés et savamment identifiés ; la salle dite du Sacre où resplendit à côté de *la Bataille d'Aboukir* de Gros, de *la Distribution des aigles au Champ de Mars* de David, une réplique du *Couronnement de Napoléon Ier*, non moins belle que le chef-d'œuvre du Louvre, exécutée sous la Restauration par David réfugié à

Bruxelles, et tirée il y a peu de temps, grâce à M. Maurichéau-Beaupré, d'un château d'Angleterre ; les nombreuses salles consacrées au XVII^e siècle, dans l'aile nord du palais, en manière de préface à la visite des grands appartements de Louis XIV ; dans le corps central, les vingt ou vingt-cinq pièces des anciens appartements de Mesdames, du Dauphin et de la Dauphine, vouées à la présentation des œuvres du XVIII^e siècle... Et maintenant, en attendant la prochaine ouverture d'une partie du rez-de-chaussée où nous contemplerons portraits et tableaux du XVI^e siècle, dont certains, offerts au Grand Roi par le célèbre amateur Robert de Gaignières, ornaient Versailles en son premier éclat, voici que nous avons retrouvé, cet automne, dans l'attique du nord, les collections enrichies de maints trésors et regroupées, selon le plan général, de façon éminemment propre à ressusciter devant nous tout le XIX^e siècle en sa glorieuse marche traversée de tant de bouleversements et de misères.

Au long de ces galeries, hier assez rebutantes et froides à première vue, mais aujourd'hui agréablement scandées d' « épis » favorisant un examen attentif des peintures et sculptures mises en valeur, que de choses magnifiques ou charmantes ! que de représentations d'événements mémorables ou de typiques anecdotes ! que d'évocations de la grande et de la petite Histoire, guerres, politique, changements de régimes, évolutions de la mode, littérature, théâtre, vie de société et vie sociale ! Il faudrait tout citer. Tout appelle en effet réflexion ou rêverie, pour être encore si vibrant dans nos manières de penser, de sentir, de vivre. Bornons-nous à mettre en lumière, çà ou là, voire un peu en désordre, quelques points de ce long parcours historique et artistique.

Cela commence exactement au lendemain des Cent Jours, en 1815. « Notre père de Gand » rentre aux Tuileries. Un buste, récemment restauré et remis en honneur, de Pradier, le représente, col démodé, les tempes laurées à la romaine. De préférence regardez-le sur cette petite toile, assis, podagre majestueux, derrière l'humble table de travail qu'il a ramenée d'Hartwell et dont il aimera se servir jusqu'à sa mort. Quelle solidité, quelle tranquille assurance dans sa mission et ses droits ! En cet autre tableau, regardez-le encore, son vaste chapeau bicorne et ses étonnantes épaulettes profilés sur le ciel, assistant d'un balcon des Tuileries au retour des troupes de la guerre d'Espagne. Pas plus que le duc d'Angoulême il ne s'illusionne quant aux prouesses militaires de

cette guerre. Il laisse l'enivrement de tels mirages à Chateaubriand. L'expédition marque néanmoins l'apogée de son règne, reclasse la France au rang des grandes puissances. Et pompeusement il paraît là, entouré de ses ministres ; de l' « Orpheline du Temple » dont, quelques pas plus loin, Gros ressuscite les formes massives enrobées de brocart et de joyaux, le visage rougeoyant de larmes mal contenues et dévasté de toute grâce ; de la duchesse de Berry qui, débarrassée des voiles de deuil avec lesquels Hersent l'a peinte dans une grande toile voisine, recommence au Pavillon de Marsan à amuser de sa pétulance italienne le comte d'Artois, en attendant de lui procurer dans dix ans, aux jours d'exil, tant de tracas et d'afflictions.

1824. Le Roi meurt. Vive le Roi ! Charles X monte sur le trône de ses frères. Le sacre de Reims. L'avènement du romantisme... Portraits du vieux monarque, svelte, élégant, comme aux temps fabuleux de Versailles et de Trianon. Portraits de Lamartine, par Gérard; de Paul-Louis Courier, par Scheffer; de Lamennais et de Nodier, par Paulin-Guérin ; curieux portrait, par Nina Vallier, de Benjamin Constant qui, avec son auréole de cheveux blonds et l'expression tourmentée de ses traits presque féminins, évoque l'Eloa de Vigny... Au dernier mois du règne, aux derniers jours des Bourbons de la branche aînée, M. Maurichéau-Beaupré a eu l'heureuse idée de consacrer toute une salle. Nous y voyons, de façon saisissante, la prise d'Alger se mêler en quelque sorte à l'attaque de l'Hôtel de Ville et de la caserne de la rue de Babylone; dans la glorieuse conquête, qui nous donne la clef de l'empire africain, se fondre les « Trois Glorieuses », tandis qu'entre autres portraits de soldats et de politiques un portrait exécuté par Scheffer, en ce même mois tumultueux, nous montre le vieux « général Morphée », l'inévitable La Fayette, ressurgi de son encombrante insignifiance.

Placées côte à côte, deux peintures nous font parfaitement assister au prologue tragi-comique de la monarchie de Juillet. Sur l'une, le fils de Philippe-Égalité, en redingote et chapeau rond, hâtivement revenu du Raincy, se glisse, le 30 juillet, à la faveur des ombres, par une porte dérobée, dans le Palais-Royal. Sur l'autre, — la nuit, Mme Adélaïde et le prince de Talleyrand ayant porté conseil, — il en ressort le lendemain, au grand jour, en uniforme, à cheval, distribuant force saluts, pour se rendre à l'Hôtel de Ville. Une toile de Deveria nous le montre quelques jours après, le 9 août, roi des Français, prêtant serment devant les Chambres. Et en voilà

pour dix-huit ans de prospérité sur fond d'orages !... Rapprochement de la France et de l'Angleterre, célébré au château d'Eu et au château de Windsor ; attentat de Fieschi ; retour des Cendres : tels sont quelques-uns des faits les plus marquants de cette époque benoîte et passionnée, que nous rappellent les pinceaux de Couder, d'Isabey, de Lami, de Winterhalter... Au sujet de ce dernier artiste, j'éprouve quelque remords. En parlant de lui dans une précédente chronique, je crois bien que j'eus tort de faire la moue. Je revois ici ses portraits des fils et brus de Louis-Philippe et de Marie-Amélie. Décidément ils me paraissent assez bien « tenir le coup », comme on dit en langage d'atelier, à côté du portrait de l'aîné de cette belle famille, du duc d'Orléans, par Ingres. Ce dont je suis assuré, en tout cas, c'est qu'il était remarquable sous la monarchie de Juillet, ce peintre si remarqué du Second Empire.

Sa présence à Versailles, en tant que portraitiste quasi-officiel de la Cour Impériale, est d'ailleurs fort discrète. Dans ces collections de l'attique du nord, l'impératrice Eugénie, la princesse Mathilde, sont évoquées par Dubufe, par Doucet ; l'Empereur et son cousin Napoléon, Plon-plon, sont peints par le sage Flandrin ; c'est Carpeaux qui, en un buste admirable, a saisi ce regard effrayé et douloureux du souverain aux derniers jours de sa puissance, qui l'a représenté en un dessin si émouvant sur son lit mortuaire à Chislehurst ; enfin, du valeureux et charmant Prince Impérial, du pauvre « Loulou », la frappante ressemblance avec sa mère a été fixée par Lefebvre... Au surplus, je remarque que, pour ce temps du Second Empire réputé si frivole et insoucieux d'art, ce sont spécialement à Versailles, des penseurs, des écrivains, des artistes, qui témoignent. Montalembert et Lacordaire, Lamartine, Vigny, Musset peint par Landelle, George Sand dessinée par Couture, Chopin deux fois représenté et par Couture et par Scheffer, Marie d'Agoult sculptée par Pradier, Pradier peint par Gigoux, Sainte-Beuve et Saint-Victor, les Goncourt et Flaubert, Barbey d'Aurevilly, nombre d'autres que j'oublie, tous ou presque tous sont là, — sans parler de poètes, de romanciers, de dramaturges, retombés aujourd'hui au néant, tels que Champfleury, Andrieux, de grandes figures de la scène, telles que cette Taglioni envolée de la palette de Scheffer, que cette Rachel dont le front gros de génie et de caprices domine le groupe de ses « chers camarades » de la Comédie-Française, dans deux tableaux de Heim et de Faustin-Besson, — ni surtout sans parler du grand exilé de Guernesey

qu'une curieuse peinture anonyme nous montre, l'air sombre et prophétique, couché sur un divan comme sur le rivage hérissé par le chardon bleu des sables, ou du pamphlétaire de *la Lanterne*, de Rochefort, dont la brosse de Courbet rend avec fougue le regard en coup de stylet, le toupet en flamme de punch noire.

Au contraire, dans les salles consacrées à l'histoire de la III^e^ République jusqu'à 1918, ce sont, avant les portraits de Foch et de quelques-uns des grands soldats qui conduisirent la France à la victoire, les effigies des hauts personnages du régime, de Gambetta à Clemenceau en passant par Doumer et Doumergue, (certaines dues à Raffaëlli, à Bonnat, à Baschet, ont une réelle valeur artistique ; la plupart me paraissant n'avoir guère qu'un intérêt documentaire), qui dominent par le nombre. Elles contribuent ainsi à donner, je crois, une vue inexacte de l'époque. Celle-ci, contrairement à ce qui fut pendant un temps à la mode de prétendre, connut une apogée de la Pensée et de l'Art. On aimerait que, de façon moins superficielle, cela fut rappelé ici. Sans doute, nous y voyons, en deux toiles de Bonnat, magnifiques de « présence », et qui, par parenthèse, font songer que Robert de la Sizeranne eut raison de prédire pour ce peintre aujourd'hui relégué un juste retour de faveur, nous y voyons Hugo soutenant d'une main son front comme un démiurge sa création, Pasteur comme interrogeant Dieu à travers l'irradiation de ses éprouvettes. Mais enfin la Science, on le sait bien, on le sait même un peu trop, n'a pas cessé ses découvertes après Pasteur ; après Hugo, tout de même, on sait bien que la poésie n'a pas été seulement, pendant quarante ans, servie par ce hautain Leconte de l'Isle aux bajoues marmoréennes, par ce gentil Coppée au masque sensible de suiveur de régiments et de badaud faubourien, ou même par cette belle Anna de Noailles au regard brûlant et languide d'antilope. Pour ce qui est d'un autre grand département de la littérature, pour le Roman, croirait-on qu'il fut alors si foisonnant de talents et d'œuvres, à ne le voir ici évoqué que par cet Anatole France au nez de travers, à la clémentine posée sur un crâne en pain de sucre, peint par Louise Breslau, et par ce Huysmans qu'un pastel de Forain lâche hors de son cadre, roux et inquiet comme un jeune loup ?... Quant à la vie de société et à la vie théâtrale qui eurent alors tant d'importance, je ne les vois guère illustrées que par deux portraits. L'un et l'autre sont charmants. Le premier est de Besnard. Il représente parmi les fleurs Mme Madeleine Lemaire, peintre de fleurs, spécialement de roses comme

Redouté, et dont le salon, très fréquenté jusqu'en 1914, d'une réelle élégance assaisonnée de certain « genre artiste », inspira, me dit-on, en partie à Marcel Proust ses descriptions du salon de Mme Verdurin. L'autre portrait est de Jacques-Emile Blanche. Il représente l'une des comédiennes les plus fines qui furent jamais, Mme Bartet.

Et devant celui-ci, à la fin de ma longue et lente promenade dans ces galeries du XIX^e siècle, je reviens, je m'attarde. Je pense encore à Andromaque, à Bérénice, à Monime. Puis peu à peu, en cette jeune femme vêtue d'une robe de tulle noir et de neigeuses fourrures sur lesquelles se détache, à hauteur de la taille, un délicat petit bouquet de nuances vives, il me semble voir une image de tout ce que l'époque eut, quoiqu'on dit, de charmant et d'harmonieux, il me semble voir l'incarnation de la douceur de vivre alors, — pour employer une expression dont on nous a rebattu les oreilles, dont je m'étais juré de ne jamais user, mais que je devais fatalement employer, comme l'emploiera toujours tout homme au souvenir de sa jeunesse, comme l'emploieront dans quelques lustres, vous pouvez le gager, en parlant des temps actuels si féconds en horreurs et misères, ceux qui ont aujourd'hui vingt ans.

MARTIAL-PIECHAUD.

ESSAIS ET NOTICES

LE " FAUX " EN PEINTURE

Il est toujours amusant d'entendre à la Radio l'imitateur d'un artiste connu, à condition, bien entendu, que cet imitateur soit de qualité. Cependant, si fort soit-il, il ne fait illusion auprès des véritables connaisseurs que pendant quelques instants ; pour le gros du public, c'est-à-dire pour ceux qui ne discernent pas l'authenticité d'un talent ou d'un timbre vocal, l'illusion est complète.

Or, en peinture il en est de même ; l'imitateur ou le faussaire qui ose s'attaquer aux maîtres ne peut, si habile qu'il soit, tromper que les ignorants.

Nous avons vu dernièrement aux actualités de l'écran, des faux Vermeer récemment exécutés, reconnus authentiques par d'éminents experts et qui firent l'objet, en Hollande, d'un retentissant procès. Les compétences hollandaises sont sans doute atteintes de cécité puisque, même au cinéma, il est évident que ces barbouillages sont les méfaits d'un médiocre faussaire.

J'ai vu en Italie des tableaux dans la manière de Guardi, de Canaletto et même du Titien, qui étaient des chefs-d'œuvre de compréhension et d'adresse. Ces modernes pastiches, décelables par un œil très averti, avaient au moins le mérite d'être supérieurement exécutés, bien que n'étant pas des copies.

Le problème devient délicat lorsqu'il concerne les maîtres anciens dont les élèves, extraordinairement doués, s'étaient assimilé la technique et le style. Il ne s'agit plus, en l'occurrence, de faussaires, mais de peintres inféodés à un maître avec lequel d'ailleurs ils collaboraient.

La difficulté d'attribution est surtout très grande chez les

artistes illustres ayant fait école et dont le métier lisse, très repris, neutralise le graphisme spontané. C'est le cas pour Léonard de Vinci par exemple dont certaines peintures ou dessins très coulés, savamment modelés, en un mot très travaillés, deviennent impersonnels à force de reprises et pourraient fort bien être confondus avec des travaux d'élèves. En revanche, les nombreux croquis de Léonard, jaillissant du réflexe, ne peuvent prêter à confusion. Cela, en vertu de la différence qui existe entre une écriture spontanée et caractéristique, qui n'appartient qu'à un individu, et la calligraphie dont la perfection est anonyme.

Un dessin dont le trait ne suggère pas la forme et surtout le volume est, ainsi qu'une écriture sans caractère, facile à imiter ; or, certains pontifes de l'école moderne, dont le trait est mou ou faussement énergique, peignent comme ils dessinent. Leurs productions étant très imitables par des peintres moyens mais intelligents et adroits, nous verrons plus tard, lorsqu'ils ne seront plus de ce monde, une abondante floraison d'Odalisques, de Clowns et de Femmes à trois nez, impossibles, de bonne foi, à authentifier.

Comme, en l'occurrence, il n'est plus question d'art mais de spéculation, il serait prudent, voire honnête, si l'on veut que les « cours » se maintiennent ultérieurement, d'établir dès à présent un répertoire minutieux des œuvres reconnues authentiques par les auteurs dont elles portent la signature ; sinon... tant pis pour le « client ».

Les grands Impressionnistes, encore moins que quiconque, n'ont rien à redouter des faussaires. Il faut être vraiment présomptueux pour oser s'attaquer à des peintres dont le faire est particulièrement apparent et dont chaque touche est un sceau personnel.

Il est évident qu'entre les années 1870 et 1876, Claude Monet, Sisley et Pissarro avaient de très grandes affinités et il est fréquent d'entendre dire que l'on peut quelquefois les confondre ; ce qui tenderait à prouver que, graphiquement, ils sont impersonnels et que, par suite, leur facture est facilement assimilable ; or rien n'est plus faux. Si leur conception de la lumière et leur technique sont un bien commun, leurs factures respectives, en revanche, n'offrent entre elles que des

différences. La touche de Sisley, plate ou virgulée selon les époques, diffère de celle de Monet, plus grasse, plus généreuse mais moins distinguée.

Pissarro tient à la fois de Sisley et de Caude Monet. Son cas relève du mimétisme et bien qu'ayant exécuté des œuvres estimables il est le moins « pur » des trois. Il n'a pas la finesse d'œil de Sisley et il est plus lourd que Monet.

A l'affût de la nouveauté (n'a-t-il pas fait également du pointillisme ?) il cherche, en homme curieux, à s'approprier la facture des autres, mais, issue de l'imitation, sa touche est moins racée. C'est sans doute pour cette raison que, parmi les Impressionnistes, Pissarro est celui dont les faussaires approchent le plus.

Pour faire admettre un faux médiocrement exécuté, l'argument « massue » consiste à dire que, même les meilleurs peintres, ont fait parfois de « mauvais » tableaux. Rien n'est plus stupide, car le moins réussi des Corot reste malgré tout très au-dessus du vulgaire et comporte les qualités permanentes du maître, qui, tel un champion, est supérieur ou inférieur à sa forme habituelle.

Un chef-d'œuvre ou un record est toujours l'apanage d'hommes hors classe, qualifiés injustement de « mauvais » lorsqu'ils ont une défaillance. Ce en quoi les foules du stade, plus spectatrices que pratiquantes, rejoignent les amateurs de peinture, lesquels, pour la plupart, n'ont jamais tenu un pinceau. Ce manque d'appréciation des valeurs réelles, dû à une connaissance imparfaite du style propre à chaque maître et à une ignorance totale du métier, permet à des toiles inqualifiables de se glisser chez des collectionneurs réputés.

L'amateur, même très fin et de goût très sûr, n'est que spectateur. Le peintre, lui, ne s'arrête pas uniquement à la qualité esthétique du spectacle qui lui est offert, il veut en connaître les secrets et lui seul peut pénétrer dans la toile pour jouir des subtilités du métier ; nulle prouesse ne lui échappe et il est pleinement satisfait si aucune virtuosité de brosse n'a escamoté un passage difficile ; il saura, en outre, déceler une restauration adroite là où l'amateur n'aura rien vu. Artiste et artisan à la fois, il peut apprécier l'œuvre « à fond » ; il en jouit donc doublement.

J'ai souvent entendu dire que bien des peintres ne discernaient pas l'authentique du faux. C'est exact et je l'ai souvent constaté. Il est évident qu'un amateur d'art, ayant vu des quantités de tableaux, commettra moins d'erreurs qu'un peintre, même de talent, qui fréquente peu ou point les musées. En revanche, un peintre ayant également beaucoup vu est indiscutablement mieux qualifié pour juger de l'authenticité d'une œuvre.

Un collectionneur renommé, me faisant un jour les honneurs de sa collection, s'efforçait de me convaincre que la connaissance du métier n'avait qu'une importance très secondaire. « Ne cherchez pas à savoir comment cela est fait, disait-il, le charme pourrait être rompu comme il peut l'être si l'on imagine une femme démaquillée. » Or, tout en l'écoutant, j'avais, par dessus son épaule, l'œil rivé à une magnifique toile (signée Sisley et datée 72 s'il vous plaît) que j'eusse préférée « débaptisée ».

En notre époque où la peinture est particulièrement onéreuse, j'ai jugé préférable de ne rien dire, par crainte de rompre... le charme.

JACQUES CHAMBAUDET.

LECTURES ROMANESQUES

Henry Castillou : *Cortiz s'est révolté* (Ed. Arthème Fayard). — Marcel Druon : *Les Grandes familles* (Ed. Julliard). — Jean de Montesquiou Fézensac : *Le Mal d'Ardance* (Ed. du Moustié). — Emmanuel Roblès : *Les Hauteurs de la Ville* (Ed. Charlot). — Henri Troyat : *Le Sac et la Cendre* (Ed. de la Table Ronde).

Cortiz s'est révolté, roman mouvementé déroulant un film d'images violentes et dramatiques, marque un point de réussite dans l'œuvre jeune et déjà si appréciée de M. Henry Castillou. Il semble en pleine possession d'un talent et d'une formule qui lui sont particuliers : rapidité de style et de composition, scènes brèves et frappantes, concision imagée des péripéties, mutisme sentimental qui force le lecteur à deviner autant qu'à comprendre les ressorts secrets des personnages... Autant de séductions, d'originalités, de maîtrises angoissées. Ces personnages, suscités en quelques mots, j'allais dire en quelques taches de couleur, nous ne pouvons les oublier. Ils ne sont qu'apparences, jouets tragiques du destin et, pourtant, ils sont doués d'une vie intense. Ils agissent, ils passent, ils meurent avec la force et l'éclat des orages. Quelques lueurs fulgurantes, quelques grondements de tonnerre : le sablier se renverse, les vainqueurs sont vaincus, les vivants sont assassinés et l'on comprend que ces jeux dramatiques vont se poursuivre et recommencer avec d'autres comparses dans le même climat de fièvre et d'ardeur où, seules, durent les passions et les convoitises, les inimités et les fureurs, qui agiteront d'autres créatures également périssables. De là, une secrète grandeur respirant mystérieusement autour de ces êtres qui pourraient ne sembler que pantins chamarrés et militairement spectaculaires. Cortiz ! nous sommes au cours de cette lecture vraiment fascinés par Cortiz. Est-il ambitieux ? cruel ? ivre de désir de domination ? grand patriote ?

se dévouant à la grandeur de son pays ? Nous hésitons... Mais, au moment de sa mort, nous croyons comprendre. Il est un inassouvi. La fureur de ses passions informulées et dont peut-être il n'a jamais lui-même très bien discerné le but et l'objet profond, a inspiré sa bravoure, sa cruauté, ses espoirs, sa révolte, son triomphe ou sa défaite. Il atteindra sa vérité le jour affreux où prisonnier, voulant échapper à de dégradants supplices, il mourra sous le poignard que sa fille enfoncera dans son cœur paternel. Cortiz le révolté sera Cortiz l'apaisé.

Sa fille ! Étrange fille que cette Monabel. Abandonnée toute enfant avec sa mère délaissée, elle ne connaissait pas son père. Elle vient le rejoindre quand elle est femme et belle, car il lui inspire une admiration et une curiosité passionnées. Elle peut craindre de n'être pas admise à vivre près de ce chef tyrannique, bizarre et redouté. Peu à peu, adroite, sinueuse, discrètement indispensable, retorse et hardie, elle prend et garde la première place dans l'intimité du chef. Elle le détache avec perfidie d'une femme qui l'aimait et, de plus, lui était utile, Edith Mathews, envoyée d'une grande banque ou compagnie possédant des mines dans les contrées conquises ou à conquérir par Cortiz, et qui finance les expéditions, la révolte et la guerre civile. Monabel restera là, triomphante et préférée après le départ, presque l'exil d'Edith. Un double sentiment, d'une puissance inexprimable et inexprimée relie ce père à cette fille, cette fille à ce père, flamme dévorante et qui ne trouvera sa justification que dans la mort. Et tout ce drame évolue dans une romanesque Amérique du Sud, de guerre civile et de « pronunciamiento », dans la brûlure du soleil, les déluges des ouragans, le sang, la poussière et la peur et la haute pression des altitudes. Autour du couple froidement calciné de Cortiz et sa fille s'agite tout un peuple d'officiers, d'aides de camp, de spéculateurs, de profiteurs. Parmi ces derniers, se place le propre père de Cortiz, vieux traître avide que son fils refuse de voir, mais qui parvient à rester là, espionnant, volant, s'engraissant, jusqu'au jour où il trahira, négociera en secret une paix prématurée avec l'ennemi, et fera arrêter son propre fils, Cortiz le révolté. N'oublions pas l'amoureux de Monabel, le colonel Yanes, dévoué, fidèle et désespéré et tant d'autres dont les figures diverses ont, toutes, un accent, un relief, une couleur qui affirment l'original talent de M. Castillou.

Ce roman violent, tragique, audacieux, est très amusant. Nous ne savons pas si Cortiz a eu tort ou raison de se révolter, mais il dégage une haute noblesse d'allure et d'esprit, et cette noblesse donne à toute l'aventure un prix hautain et un éclat pur.

***

Il faut que M. Druon ait un fort tempérament de romancier pour que nous puissions lire jusqu'au bout — non, presque jusqu'à la fin, car nous sommes alors bien accablés par tant de laideurs et de catastrophes — son roman, *les Grandes familles*, car ce livre est lugubre, ce livre est sinistre. Jugez-en : agonie, morts diverses, enterrements variés, suicide, hideuses combinaisons de Bourse, séance académique, enfants supposés, internement d'un malheureux gêneur, description d'un asile de fous... J'en passe et des plus noires. Et tous ces gens, faisant partie de ces soi-disant « grandes familles », tous plus laids, bêtes et dégoûtants au moral les uns que les autres. C'est une lecture bien affligeante, mais, chose horrible ! par moments, on s'en divertit parce que M. Druon, qui écrit « gros » et dessine d'un trait également gros, a des dons de puissant caricaturiste. Il n'en est pas encore au point où le talent du caricaturiste est révélateur ; il en est au point de la déformation et, souvent, le grossissement des ridicules ou des infamies de ses personnages est trop gonflé et le résultat est que nous n'y croyons plus.

Mais qu'importe ! C'est feuilleton, c'est « mélo », mais il y a là, je le répète, un fort tempérament et le bonhomme, bien campé celui-là, qui nous le prouve, est le héros de toutes ces histoires, car c'est lui qui en profitera : c'est le nommé Simon Lachaume. Toutes ces « grandes familles », falotes, caduques, épuisées, mourantes sinon mortes, et pourrissantes vont former le fumier — soyons polis, le terreau — duquel s'élèvera avec une rapidité magique la réussite, l'ascension de Simon Lachaume. Celui-là est « vivant », tous les autres sont des quilles barbouillées prêtes à s'effondrer dans un jeu forain. Simon Lachaume, lui, est vrai, ou nous semble tel et nous permet d'entrer dans l'illusion romanesque. Et il va grandir... grandir pareil à ces féeries cinématographiques et savantes où nous assistons, en quelques

instants, à l'éclatement de la graine, la croissance de la tige, le déroulement des feuilles, l'éclosion des fleurs. Simon, né de modestes provinciaux campagnards, assez mal marié, professeur de lycée, est intelligent, bien doué, plein de talent et de goûts littéraires ; il est un fervent admirateur du grand poète La Monnerie, écrit une thèse sur son œuvre, ce qui lui donne ses entrées dans la maison et, par la suite, lui permet d'assister aux derniers moments du grand homme. Il décrit ses émotions en des articles fort remarqués, est choisi par la nièce pour établir et corriger une œuvre posthume, profite de cette collaboration pour devenir l'amant de cette nièce, petit prélude à sa liaison avec la dernière maîtresse du poète. Mais les profits de ce fidèle disciple s'étendront encore ailleurs. La fille La Monnerie a épousé un fils Schonndler (des fameux banquiers). Ce fils, un des rares sympathiques de ce roman, se suicide par la faute des agissements malhonnêtes de son père. Simon, nous le devinons, va briguer la main de la jeune veuve quand il pourra se débarrasser de sa propre épouse. Car le journal où écrit Simon, où il est entré à la faveur du décès de La Monnerie, est un journal dirigé par Schonndler ; de là, faveur grandissante, succès de presse, intimités nouvelles, etc... Simon sera le héros du prochain volume, car celui-ci n'est qu'une sorte de prologue à une série qui, je l'espère, sera moins tristement effroyable que le premier tome. Cette suite s'intitulera peut-être *L'Ascension de Simon Lachaume*... Nous verrons. D'ailleurs l'auteur de *Mégarée*, cette pièce qui fit connaître M. Druon, aura peut-être l'idée de composer cinq actes avec ses *Grandes familles*. Dans *les Temps difficiles* du regretté Édouard Bourdet, bien des traits étaient aussi noirs et aussi affreux. On sent d'ailleurs dans le roman frémir des effets de théâtre et s'organiser des scènes de mélodrame. Ce ne seront plus *les Parents terribles* de Cocteau, mais *les Hideuses familles*, car l'épithète *grandes*, même ironique, ne convient pas.

***

Le Mal d'Ardance est un livre d'une tristesse infinie, mais qui se lit avec un grand charme, car la qualité du récit et de l'âme d'Ardance a une séduction mélancolique. Ce roman bien écrit, avec une certaine grâce naturelle et un ton de « bonne

compagnie » — mérites en ce moment si rares — nous captive en nous affligeant. Nous aimons déjà Ardance que nous avons connu en sa *Vallée d'automne* et qui, alors, remporta maints succès et suffrages. Ardance aujourd'hui a tout perdu, car c'est la guerre : ses maisons, ses souvenirs, ses bonheurs, tout a disparu sous les bombes. Échappé à la captivité, à la blessure, à la maladie, Ardance s'efforcera de revivre. Mais chez lui, à Paris, tout lui semble désert et mort et il préfère s'en aller en Normandie dans une petite propriété que vient de lui laisser en héritage un vieil oncle. Là il retrouvera des serviteurs fidèles qui lui parleront du passé, des meubles et des objets, témoins des heures heureuses, un jardin, les fleurs nées de celles d'autrefois. Et cette partie du livre est délicieuse en sa convalescence d'esprit de corps et de cœur ; c'est l'étude du désir, si humain, de pouvoir encore durer en respirant un peu de joie, reflet affaibli du passé, mais si cher et si doux aux âmes fidèles et tendres. Mais, pour le pauvre Ardance, tout sera désormais malchance et douleur. Le mal, dont il croyait être guéri, emprisonnera lentement et sournoisement son organisme épuisé ; une malchance de « résistance » le fera arrêter, maltraiter, enfermer et, enfin délivré, il deviendra de plus en plus malade et infirme jusqu'au jour affreux où il meurt, cependant que son suprême asile s'écroule sous les bombes.

Ardance est-il le symbole d'un ordre ancien qui s'efforce en vain de renaître et qui, à chaque effort, s'anéantit sous des coups nouveaux ? Autour de lui se dessinent avec vérité et vitalité des amis et des amies, tous tracés d'un joli crayon nous faisant songer à certaines esquisses du dix-huitième siècle. Éliane, la passionnée qu'il aidera à mourir, Gisèle, la jeunesse même, charmante, légère, mais bonne et dévouée et qui, avec héroïsme, restera à son chevet avec le chien Fidèle jusqu'au moment de sa mort et de l'effondrement final ; l'ami russe et sa femme, le petit Louis qui s'occupait avec lui de « résistance », que son dévouement a d'abord sauvé mais qui plus tard est tué ; les voisins de campagne, etc., et ce mélange alterné d'horreur et de douceur, de dangers affreux et de grâce quotidienne, tout cela est exprimé avec un talent simple et juste, une acceptation profonde de la destinée. Mais je ne vous ai pas dit encore le secret d'Ardance, celui de sa résignation, de sa noblesse intérieure, de sa piété sans apprêt : Ardance vit avec une âme, avec le sou-

venir, toujours présent, toujours brûlant, d'une femme qu'il a aimée et perdue et qu'il retrouvera dans la mort qui sera pour lui le lieu de la réunion et de la quiétude sans fin. Ce qui fut son mal bien-aimé, celui qui lui faisait supporter, agréer tous les autres maux, deviendra son bien mystérieux. Il meurt, enfin ! puisqu'il va retrouver celle qu'il a chérie, puisqu'il va rejoindre Hélène.

***

Les Hauteurs de la Ville, de M. Emmanuel Roblès, empruntent leur titre à un verset biblique et non à une situation de paysage. L'auteur a placé son livre en Afrique du Nord pendant la guerre. Un jeune Algérien, bon patriote, est arrêté lacérant les affiches « collaboratrices » conseillant à la jeunesse de s'enrôler dans les formations Todt au service des Allemands occupants. Malmené, battu, conduit devant un certain Alvaro pour être jugé, le héros injurié, méprisé, soufflété et renvoyé à coups de pieds, bénéficie de l'indulgence d'Alvaro qui a pitié de sa jeunesse. C'est peut-être cette indulgence que le garçon ne peut pas pardonner à Alvaro. Tout le livre sera le travail de rancune, le remâchement d'humiliation, le désir de vengeance qui s'emparera peu à peu de l'âme jeune et violente et qui finira par le conduire au crime. Il assassinera Alvaro. Ce sujet, qui ne nous semble pas très neuf, aurait pu être condensé en une nouvelle ; il s'étire trop longuement en un roman, car les autres personnages sont bien pâles, les péripéties vagues. Rien ici de la couleur, du pittoresque et de la moëlle substantielle des ouvrages algériens de Mme Lucienne Favre. Je l'avoue, le lecteur est déçu. Le précédent récit de M. Roblès avait plus de valeur, ainsi que sa pièce *Montserrat*, qui a beaucoup plu à un certain public et qui attestait de très belles qualités de style que nous ne retrouvons pas dans *Les Hauteurs...* Néanmoins il a remporté un prix qui aurait pu être décerné — à une voix près — à Pierre Frédérix dont j'avais déjà fait comprendre à mes lecteurs la profonde et rare valeur de son si beau livre, *Mort à Berlin*.

***

M. Henri Troyat, après nous avoir divertis avec son amusant voyage en Amérique, récit d'un touriste ironique et humo-

ristique avec sympathie, *La Case de l'oncle Sam*, publie le second tome de sa grande épopée russe, *Tant que la Terre durera*. Le titre de cette seconde partie est inspiré, comme l'épigraphe de Roblès, d'un verset de la Bible. Ce beau titre : *Le Sac et la Cendre*, convient sinistrement au déroulement des grandes fresques de sang, de peur, de neige et de misère, qui évoquent la Russie de la fin de guerre 1914-1918 et les débuts de la grande révolution. La connaissance parfaite de l'âme russe, qui a permis à M. Troyat d'écrire les admirables et saisissantes biographies de Dostoïewsky et de Pouchkine, lui permet de peindre avec puissance et subtilité maints personnages représentatifs, des états d'âme et d'esprit opposés et divers de cette ère terrible où l'on sent le tressaillement volcanique d'un nouveau monde en formation. Tous sont profondément patriotes dans les camps adverses, les uns révolutionnaires, les autres tsaristes, ceux qui croient au passé, ceux qui croient à l'avenir et qui, tous, souffrent, combattent, espèrent ou désespèrent, dans les batailles, les émeutes, le froid ou la poussière, la faim, la ruine, la pourriture, l'exil, la maladie, la mort. Tous les types qui incarnent ces différentes passions sont, on le sent, d'une vérité ou d'une probabilité saisissante, allant de l'incompréhension à l'héroïsme, de la folie à la raison, du dévouement à la lâcheté. La déroute de toute une partie de l'ancienne société y est décrite, on le sent, avec une exactitude lucide et une simplicité d'autant plus frappante qu'elle nous met en contact avec le quotidien, le familier, épouvantés, désorganisés, disloqués, dans une finale épouvante de persécution et de fuite. Dans une même famille les convictions s'opposent, s'affrontent, les Arapof, les Danof, jadis unis, sont divisés en clans ennemis. Les vieux disparaissent, les lâches innocents eux-mêmes, tel Volodia, sont assassinés ; le sadique Kisiakoff, traître à tous, incarne aussi un des aspects que connaissant toutes les époques troubles et mouvementées. Nicolas Arapof son ami, l'étonnant Zigoulaïeff sont des purs, des fervents, des héros fous de la révolution. Michel Danof est un héros du clan opposé ainsi que le frère de Nicolas, le fougueux et farouche Akim ; les femmes sont superbes d'endurance et d'ingéniosité, d'acceptation, de dévouement : les jeunes... car les vieilles, ne pouvant rien comprendre, se cramponnent à leurs zibelines, leurs bijoux, leurs habitudes, mais passent à travers les événements affreux, la misère, les voyages sordides, les

maladies, les dangers avec une stupidité qui a sa grandeur. Le vieux médecin Aratof est une admirable figure... mais il est impossible de fixer, d'énumérer tant de visages de corps et d'âmes. Et puis, ce ne sont que les figurants d'un drame immense. Le fond du tableau, c'est la Russie, et dans les épisodes qui marquent les âges rapides et divers de sa nouvelle transformation, nous retrouvons tout le talent ample et grave du biographe qu'est, avant tout, M. Troyat. Ce qu'il nous conte, ce qu'il continuera à nous conter, c'est l'histoire d'une nation, l'existence troublée d'un grand peuple. La Russie devient un être multiple, grandiose, et il surveille avec l'impartialité d'un grand chirurgien les progrès de sa fièvre, de sa frénésie, de sa fureur et de sa grandeur.

GÉRARD D'HOUVILLE.

Erratum

Dans ma précédente chronique (livraison du 15 décembre, page 745) lisez *Pyrrhus* au lieu de *Clytemnestre*, que le livre d'Hervé Bazin imposait à mes souvenirs.

DANSE, CINÉMA, CIRQUE

BALLETS CARAÏBES, de Katherine Dunham. — *AUX YEUX DU SOUVENIR*, film de Jean Delannoy. — *LES PARENTS TERRIBLES*, film de Jean Cocteau. — *LA PARADE DU TEMPS PERDU*, film de Noël-Noël. — *LE CIRQUE D'HIVER*.

Faut-il, à chaque après-guerre, une sorte de « miracle nègre » ? La chronique des années 1920-1925 a gardé mémoire de ces événements que furent la *Revue nègre* du Théâtre des Champs-Elysées, où parut pour la première fois Joséphine Baker, les premières expositions d'art nègre, chez le marchand de tableaux Paul Guillaume, l'exotisme africain de toute une littérature sanctionnée par la publication de *Magie noire*, de M. Paul Morand. Invasion ou évasion ? La société dite civilisée, en tous cas, voulait échapper au strict contour de la vieille Europe, et de ce qu'un poète a appelé « ses anciens parapets ».

Puis l'horizon du monde eut une façon de s'obscurcir qui ne dût, hélas ! plus rien au prestige du continent noir.

A l'issue de la seconde guerre mondiale, allons-nous assister à un phénomène du même ordre ? Et l'apparition à Paris des *Ballets caraïbes* de Mme Katherine Dunham en est-elle le premier signe ? Allons-nous voir bientôt la jungle de la littérature et de l'art contemporains, dévastée encore une fois, par un de ces incendies de forêts qui, périodiquement, tendent à y faire place au vide et à favoriser ainsi le retour de l'innocence et de la liberté ?

Je souhaite, pour ma part, une autre sorte de délivrance, venue de l'esprit et non de l'instinct. Mais, reconnaissons-le, le spectacle de Mme Dunham n'a rien de « primitif », ni de « barbare ». Le sang n'y fait qu'un tour, et la joie d'en être animé rend fou le corps humain, mais une minutie sacrée veille sur ce déchaînement, et l'ordonne avec une rigueur imperturbable.

Mme Katherine Dunham, spécialiste de l'anthropologie, n'est pas elle-même une grande danseuse, mais elle doit peut-être à des disciplines scientifiques juvéniles l'extraordinaire précision de sa technique théâtrale et son goût de la perfection. Quant à ses danseurs, ils sont inouïs. Ils exécutent dans un laps de temps donné des prouesses chorégraphiques dont je ne pense pas qu'aucun danseur européen contemporain soit capable. « Est-il possible d'avoir un corps à ce point-là ? » Telle était la question que nostalgiquement je me posais devant une pareille abondance de vertus physiques.

La première partie du spectacle est composée d'une série de tableaux d'inspiration strictement folklorique, la seconde est consacrée à un grand ballet intitulé *L'Ag'ya* qui transporte, sur le plan dramatique, une légende inspirée à Mme Dunham par certaines superstitions de la Martinique, et enfin la troisième est très nettement soumise à l'influence du music-hall américain.

J'avoue que mes préférences vont aux danses qui répondent à l'appel de la race, et que ne détourne de l'expression plastique aucun subterfuge. Mais de bout en bout du spectacle règne le miracle d'une polychromie lumineuse si subtile qu'à elles seules les couleurs semblent être douées du pouvoir d'enfanter les formes humaines et de les parer de tout le luxe réservé par la nature à celles des oiseaux ou des fleurs. Et d'autre part comment un crépuscule peut-il ainsi naître de l'aube, et d'où vient qu'entre le jour et la nuit, la Lune et le Soleil, il y ait un tel échange de feux et de diamants ?

Je veux préciser que la réussite absolue me semble appartenir à quatre ballets.

L'un voit Mme Katherine Dunham revêtue d'une robe blanche, ornée de dentelles noires, le chef surmonté d'un haut bonnet de fleurs, prise au lasso par un de ses danseurs, un nègre de haute stature. Alors commence une danse qui n'est qu'une voluptueuse promenade où la femme semble prisonnière moins de cette corde qui la retient que d'un mouvement aérien et marin qui tantôt la ramène vers son ravisseur et tantôt l'en éloigne. C'est quelque chose d'admirable, et ne l'est pas moins, à mon sens, le *Quadrille brésilien* où deux hommes et deux femmes, que l'on croirait volontiers vêtus à la mode persane, témoignent d'une juvénilité et d'une élégance incomparables.

Le ballet qui fait assurément l'effet le plus saisissant est toutefois celui qui est intitulé *Shango*.

Il évoque les danses rituelles que l'on exécute dans les Indes occidentales en l'honneur d'un coq blanc sacrifié aux dieux. Dire ce que devient la scène en cette occasion est à peu près inexprimable. Le soleil crève de ses épées le feuillage. L'égorgement de la victime consommé, il se teindra de sang. Les corps à son contact prennent feu, mais pas toujours aux couleurs de la flamme, tout aussi bien à celles de la neige ou de l'azur. Les hommes à demi nus sont gaînés de bronze, et les femmes aux robes blanches s'envolent comme si elles étaient l'écume du vent. Ils reçoivent à même leurs nerfs une musique et des cris qui les précipitent de douleur aux quatre coins d'eux-mêmes. La tempête tord leurs membres. Ils semblent vouloir expulser leur âme.

Enfin, pour moi, restent comme un souvenir enchanteur, les cinq minutes qui ouvrent le troisième tableau de *L'Ag'ya*. La jeunesse danse sur une place publique dans un village des Antilles, au XVIII^e siècle. Les femmes portent des hennins de soie et des robes multicolores, les hommes des chemises à volants de dentelles et des pantalons à mi-jarrets. Un ciel de roses, de fiançailles, de printemps sur la mer s'élève au-dessus d'eux tous et les protège. Et c'est alors une danse de cour, tout un cérémonial de saluts et de révérences, qui entraînent les danseurs et les font chavirer, tourner et se rendre grâces.

On dirait quelque fête galante dessinée par Watteau pour Zamor, à la demande de Mme du Barry. Il y avait longtemps qu'une soirée de ballets à Paris ne nous avait communiqué un tel bonheur.

***

M. Jean Delannoy a toujours montré des qualités de soin, de goût, de maîtrise qui l'honorent, et il a réalisé avec M. Jean Cocteau, un chef-d'œuvre, *l'Eternel Retour*. Il nous offre aujourd'hui un film de grande série, dénué de secrets, mais parfaitement mis au point. *Aux yeux du Souvenir* nous fait pénétrer dans un milieu mal connu, celui de l'aviation civile.

Assurément, l'œuvre ne prétend point à s'exprimer, à ce sujet, sur le plan épique illustré par les romans d'Antoine de Saint-Exupéry. D'ailleurs, l'âge en est passé. La traversée de

l'Atlantique-Sud ne relève plus de l'aventure. Le film n'a donc d'autres mérites que de conter une histoire des plus simples, et de le faire avec beaucoup de gentillesse et de naturel. Deux pilotes se disputent le cœur d'une jeune hôtesse de l'air. L'un est sérieux, l'autre frivole. Nous savons bien qui l'emportera. Toutefois, il faudra qu'un danger commun précipite la jeune fille, pour finir, dans les bras du plus juvénile des deux héros, afin que le film puisse s'achever selon le vœu des foules.

La dernière partie du film nous introduit dans la carlingue d'un avion transatlantique, en difficulté au-dessus de l'Océan. Nous savons que tout sera bien qui finira bien, et nous ne nous « frappons » pas outre mesure. Mais la technique cinématographique de M. Delannoy en cet instant capital fait merveille. L'affolement des passagers est décrit avec un mélange de pathétique et d'humour qui est la vie même, et l'effort de l'équipage pour sauver l'appareil est exploité dramatiquement avec une force d'expression tout à fait remarquable.

Le film est fort bien joué par Mlle Michèle Morgan, dont le visage est un des plus émouvants et un des plus beaux du cinéma français. M. Jean Chevrier est excellent dans le rôle du garçon sérieux et dévoué. Quant à M. Jean Marais, il se dépense d'une façon charmante en l'honneur de son personnage, le jeune homme séduisant et léger. Il lui a donné une grâce stendhalienne.

Il faut sans complaisance dire que M. Marais est aujourd'hui un des acteurs qui inspirent le plus vivement la sympathie quand il apparaît sur un écran ou sur une scène. Il communique aux spectateurs on ne sait quelle persuasion du bonheur, qui, lors même que le drame se déchaîne, comme c'est le cas dans le film de M. Jean Cocteau, dont nous allons maintenant parler, les empêche de désespérer de la vie.

***

Jean Marais est donc très bien dans *Aux yeux du souvenir*, mais il est absolument admirable dans *Les Parents terribles*. Sa force vive, qui est considérable, ne prend avec lui jamais le pas sur celle de l'âme. Il joue à plein. Le feu central l'habite. Il est le contraire même de ces jeunes acteurs d'aujourd'hui, qui promènent à travers les pièces et les films contemporains, un visage dévoué jusqu'à la mort à l'inexpression.

Mais le miracle de l'interprétation du rôle de Michel dans *Les Parents terribles* par M. Marais, qu'il a créé au théâtre, il y a dix ans, tient dans sa juvénilité. Jouer le rôle d'un adolescent, à l'heure de l'éveil de l'amour, et des premières escapades, n'était plus de son âge. Il a donc réussi là un véritable tour de force. Il est revenu sur ses propres pas. Il a plongé jusqu'aux fonds de fraîcheur qui sont en lui-même. Et la chevelure tordue par les doigts de son ange, le visage éclairé, doux et brillant, par une étoile du matin, et le corps travaillé par Donatello, nul acteur n'a jamais été plus émouvant.

Tout le film est du reste soutenu par le génie de ses interprètes. Mme Yvonne de Bray est bouleversante. Rongée par une âme incompréhensible à elle-même, mais d'autant plus insurmontable à ses propres forces, elle est non plus la tireuse de cartes de la fameuse « roulotte », mais le sort en personne. Sur son grabat, sur ce lit où la mort guette l'amour, tapant autour d'elle sur le marécage où elle s'enlise, éclaboussant ceux qui l'approchent et la veulent sauver, Mme de Bray ressemble à une sorte de magnifique poisson-lune qui n'en pourrait plus d'être aveugle et d'errer dans les profondeurs.

Mme Gabrielle Dorziat, M. Marcel André représentent ce qui peut être sauvé d'on ne sait quelle dignité de la vie et ils jouent avec une netteté incomparable. Mlle Josette Day, elle-même, dans cette œuvre où elle est entrée la dernière, tient sa place avec une fragilité qui est dans son rôle tout autant que dans sa nature, et qui est exquise.

Les Parents terribles sont avant tout une tragédie de la liberté. Le drame tout entier se joue entre des êtres qui ne peuvent prendre conscience de leurs sentiments réciproques et qui ne le veulent. Ils s'accablent de mensonges, et plutôt que de trouver issue se cassent les ongles contre les portes. C'est une des plus belles pièces de M. Cocteau. Il en a fait, longtemps après *Le Sang d'un poète*, son meilleur film.

La partie jouée entre le cinéma et le théâtre, ici, se termine sans qu'aucune de ces deux formes d'expression ne soient altérées. Chose curieuse, le film semble l'histoire vraie, celle de la rue, du fait divers, dont un certain auteur dramatique du nom de Jean Cocteau à tiré une pièce qui... etc... On voit ce que je veux dire. La réussite me semble totale.

***

La Parade du temps perdu imaginée et jouée par M. Noël-Noël, n'a rien de proustien. Le temps ici perdu n'est pas celui qui s'est enfui, mais celui dont on manque. Et ceux qui vous en privent reçoivent aujourd'hui, quand on est poli, le nom de « casse-pieds ». Au XVIIe siècle, on disait : « les fâcheux ». Le film est constitué d'une série de sketchs, reliés par une sorte de conférence que prononce M. Noël-Noël. C'est le procédé de M. Sacha Guitry. Il provoque toujours un peu les films au didactisme et à la fragmentation. Mais quelques-unes des histoires évoquées ici sont fort divertissantes, d'un humour aimable, d'un goût satirique très sûr. Une dame qui ne sait pas conduire, s'y obstine et encombre la circulation de ses bévues mécaniques. Un « raseur poussif » se cramponne au bras d'un ami, et lui raconte avec une telle véhémence une aventure qui lui est arrivée que les passants croient que les deux interlocuteurs s'insultent. Un « raseur amical » tombe à l'improviste chez quelqu'un, s'y installe, y tient conversation, et finalement provoque la débâcle d'un rendez-vous galant soigneusement et amoureusement préparé.

Le film est joué par son auteur, M. Noël-Noël, qui peut-être ne nous y fait pas oublier ses charmantes incarnations du personnage d'Adémaï, et par une pléïade d'excellents acteurs de comédie, parmi lesquels MM. Bernard Blier et Jean Tissier sont les plus euphoriques.

***

Le Cirque d'Hiver nous a offert pour sa réouverture un spectacle tropical. Tigres, éléphants, dromadaires, buffles africains occupent la piste, la transforment en une arche de Noé voguant sur le Nil. On éprouve tout au long de ce spectacle un sentiment de bien-être. Les animaux et les hommes sont nez à nez. Et lorsque s'envolent et bondissent le corps des uns et l'âme des autres, on ne sait quelle aventure merveilleuse semble s'offrir aux espèces pour l'échange de leur nature ou de leur destin. Je remarque combien la piste oblige les artistes de cirque à manifester extraordinairement leur présence sous tous les aspects. Ils ne font pas face. Ils sont cernés. D'où l'urgence

et la nécessité pour eux d'une mise en œuvre intégrale de leur personne. Les ponts leur sont coupés. Et ils n'ont de salut qu'en leurs propres prouesses.

Le programme actuel du Cirque d'Hiver nous présente de ces dernières quelques exemples étonnants. La troupe Freddy par exemple, qui nous arrive du Danemark, est inouïe. L'un de ses acrobates exécute cent vingt sauts périlleux à la suite les uns des autres. C'est une roue de loterie, un soleil de feu d'artifice. Trois jeunes gens, les Casi, la tête enveloppée dans des sacs, bondissent ensemble sur le dos d'un cheval. Ils s'y retrouvent, étranges cavaliers en armures de toile, plus mystérieux que les frères Aymon de la fable.

En revanche, je suis insensible à l'extrême péril au milieu duquel se déroule un numéro comme celui du trio Valley, trop influencé par le style du cirque américain, avec grand déploiement d'accessoires mécaniques. Il joue sur les nerfs des spectateurs, pour peu de chose. Les clowns habituels du Cirque d'Hiver sont là, Pipo et Rhum, les premiers. Leur entrée est charmante. C'est celle, bien connue du grand virtuose, auquel son instrument, en l'occurrence, le piano, joue les tours les plus pendables. J'aime moins Zavatta qui a un nouveau partenaire, Rolph. Leur déshabillage est trop vaudevillesque.

Et pour finir, la ménagerie : des chevaux magnifiques, l'un surtout, à l'œil rose, à la robe tachetée pour on ne sait quel bal de l'Olympe, les éléphants, si légers qu'on pourrait, semble-t-il, les faire marcher sur des œufs, et les tigres royaux de M. Willy Stevenson, qui sont au comble de la rage.

ROGER LANNES.

A TRAVERS LA PRESSE

LE DÉPART DE M. MARSHALL

M. Marshall, secrétaire au Département d'Etat américain, a donné sa démission. M. Dean Acheson a été appelé à prendre sa succession. Ce départ et cette nouvelle entrée en fonctions ont provoqué de nombreux commentaires. Bien que M. Marshall ait dû subir récemment une opération au rein, on ne pense pas que son état soit la seule raison de sa démission. Le correspondant à New-York du Figaro, *M. Bernard Gaston-Chérau, s'applique à définir la future politique du nouveau Secrétaire d'Etat et retrace à cet effet sa carrière antérieure :*

Entre 1946 et 1947, il joua un rôle de premier plan dans l'adoption de la politique d'aide à la Grèce et à la Turquie et défendit au Congrès la conception du plan Marshall. Il fut un des premiers à dénoncer devant l'opinion publique américaine la politique d'expansion russe en Europe centrale. Mais on se souvient également à Washington que les circonstances de sa démission, en 1947, restent mal définies. Officiellement, il abandonna son poste parce que, disait-il, sa situation de fortune ne lui permettait plus de servir l'Etat. C'était, à l'époque, une excuse courante et, à première vue, valable. Mais, dans les milieux informés de Washington, on affirmait que sa décision avait été précipitée par le conflit croissant avec les éléments « jusqu'auboutistes » du Département d'Etat et du ministère de la Guerre, qui poussaient déjà à l'intransigeance la plus entière envers la Russie. Le choix de M. Dean Acheson serait donc un compromis entre les extrémistes de la guerre froide, représentés à Washington par le sous-secrétaire d'Etat démissionnaire Robert Lovett, le secrétaire d'Etat à la Défense nationale Forrestal, le sous-secrétaire Draper et les milieux libéraux modérés, groupés autour du juge Vinson.

Le Times *émet quelques doutes sur la continuité de la politique étrangère américaine à la suite d'un tel changement :*

Les partisans du « New Deal » l'emportent de nouveau, et il reste à savoir si la nomination de M. Acheson ne risque pas de rompre l'harmonie de la politique étrangère bi-partisane que M. Marshall avait toujours su maintenir avec tant de soin et tant de sagesse. Certes, il n'y a pas de raison de croire que les vues personnelles de M. Acheson diffèrent considérablement de celles de M. Marshall, mais il serait surprenant que l'on n'assiste point à quelques changements dans les méthodes.

On se demandera également, et surtout à Moscou, si M. Acheson se montrera plus disposé à traduire dans les faits le désir marqué par M. Truman de faire de nouvelles tentatives de négociation avec le gouvernement soviétique. Pourtant M. Truman a déjà insisté sur le fait que la nomination de M. Acheson n'apportera aucun changement à la politique des Etats-Unis

Le correspondant du Monde *à Londres signale l'hommage rendu par M. Bevin à M. Marshall et à son œuvre et veut y voir un présage favorable d'avenir :*

« Le successeur de M. Marshall, M. Dean Acheson, n'est pas un étranger pour nous, et lui aussi peut être assuré de notre coopération constante. »

En s'exprimant de cette façon, M. Bevin a certainement traduit l'opinion de la grande majorité des Anglais. Surtout depuis le discours de Harvard, M. Marshall a été ici très spécialement apprécié, et pour se donner des raisons de bien accueillir le nouveau secrétaire d'Etat, les Anglais ne manquent pas de rappeler que, quelques semaines avant le discours de Harvard, M. Dean Acheson avait été l'homme qui, dans un discours public, avait le premier fait allusion à la possibilité d'une aide américaine à l'Europe.

Cependant le Daily Worker, *organe londonien du parti communiste, voit comme suite logique à ce départ, la démission de M. Bevin et exprime son opinion en termes peu courtois :*

Maintenant que le patron est parti, le garçon de bureau ne peut vraiment pas demeurer en place.

L'ÉGLISE ET LE GOUVERNEMENT HONGROIS

L'arrestation de Son Eminence le cardinal Mindszenty, primat de Hongrie, a soulevé l'indignation générale. Les cardinaux de Belgique, de Hollande, d'Angleterre, du Canada, du Portugal, d'Espagne, d'Italie ont protesté. Clergé-Informations *signale, d'autre part, la démarche des cardinaux français :*

Les cardinaux français LL. EE. NN. SS. Suhard, Liénard, Gerlier, Salièges et Roques ont adressé au comte Karolyi, ministre de Hongrie à Paris, une lettre dans laquelle ils soulignent la profonde émotion ressentie par tous les catholiques français :

« ...les Catholiques français estiment que l'arrestation du Cardinal-Primat, dans les circonstances où elle s'est faite, constitue un défi à la mission spirituelle de l'Eglise catholique. »

Ils soulignent que si le Cardinal a été arrêté, c'est parce qu'il s'opposait aux attaques préméditées de la plus haute gravité contre la fidélité du peuple hongrois à sa religion.

L'agence Reuter reproduit à ce sujet les déclarations d'un secrétaire du cardinal Mindszenty qui a pu s'échapper en Autriche peu de temps avant l'arrestation du Primat de Hongrie. Ce texte révèle un singulier dessein chez les communistes hongrois.

Le journal du parti populaire catholique, la *Wiener Tageszeitung*, déclare que le P. Paulus, un des secrétaires du cardinal Mindszenty, primat de Hongrie, a pu s'échapper en Autriche quelques heures avant l'arrestation du cardinal, le 27 décembre. Le P. Paulus a déclaré que les communistes hongrois avaient conçu le projet de se concilier un certain nombre d'ecclésiastiques subalternes et de les réunir en un Concile sous les auspices communistes pour la proclamation d'une « Eglise catholique libre de Hongrie ».

Le P. Paulus aurait ajouté que « le cardinal Mindszenty avait été averti depuis quelques semaines, par des amis, qu'il allait être arrêté, mais il refusa de s'enfuir ou même de s'absenter pour une visite au Vatican »

« Deux semaines avant son arrestation, a dit encore le P. Paulus, la police secrète hongroise s'était installée dans le palais du Cardinal. Ce dernier n'a laissé subsister aucun doute quant à l'impossibilité de négociations entre l'Eglise et l'Etat aux conditions imposées par le gouvernement. Un petit groupe de membres du clergé n'approuvait pas cette attitude et semblait disposé à un compromis, devant les méthodes terroristes employées par les communistes. Ils étaient surtout effrayés par la menace proférée par ces derniers de saisir tous les revenus de l'Eglise, les privant ainsi de tous leurs moyens d'existence. »

Cette campagne contre l'Eglise se développe également en Tchécoslovaquie, sous l'influence d'une autre « démocratie populaire ». M. Zdenek Nejedly, ministre tchécoslovaque de l'Education, membre du parti communiste, attaque l'Eglise évangélique dans le magazine Van *dont il est propriétaire :*

Il n'y a pas seulement une question catholique, écrit-il, l'Eglise évangélique pose également des problèmes. Les Eglises évangéliques se considèrent comme les seuls gardiens des traditions de Jean Hus, réformateur bohémien du xv^e^ siècle, qui fut brûlé en Suisse. De même que les catholiques ont le Vatican, les évangélistes ont des alliés, notamment dans le monde anglo-saxon. Ce monde est contre nous et il est évident que les évangéliques n'aiment pas du tout le nouveau régime. Il est urgent de mettre de l'ordre dans leurs rangs.

Abordant le problème catholique, le ministre ajoute : « Tout acte antinational mène à un monastère, à une église ou à un prêtre : Il semble bien que toutes ces actions soient coordonnées en haut lieu. Il faut mettre les catholiques à l'épreuve pour déterminer s'ils sont bons citoyens ou s'ils se livrent à des actes félons contre la République. »

Au même moment, la radio tchécoslovaque s'en prenait à l'archevêque de Prague, Mgr Josef Beran. On se demande si ce prélat n'est pas exposé au même sort que le cardinal Mindszenty. Tels sont les progrès de la tolérance et de la liberté dans les pays satellites de Moscou.

SUR L'ESPRIT ALLEMAND

Dans la revue Politique Etrangère, *le professeur F. W. Foerster, consacre une importante étude à l'*Erreur mondiale dans l'interprétation de la mentalité allemande. *Il marque l'opposition qui a longtemps existé entre les deux traditions allemandes, l'une méditerranéenne et humaniste, l'autre prussienne et anti-européenne. Cette opposition ayant pris fin, l'Allemagne spirituelle entra au service de l'Allemagne politique. Depuis le XIX^e^ siècle, les intellectuels allemands n'ont guère varié dans cette attitude. Le professeur Foerster montre que les partis de gauche se manifestèrent également comme fort dociles.*

Tout ce que j'ai dit à propos des relations entre les hommes politiques du peuple allemand et les classes d'une élite allant jusqu'aux instituteurs primaires vaut aussi pour la gauche socialiste et démocratique. L'étranger a eu grand tort de se fier à elle. Elle avait fait un pacte avec l'état-major et avait accepté le rôle d'une façade weimarienne derrière laquelle l'Allemagne militariste préparait sa revanche. Il n'est pas nécessaire de répéter ici cette triste histoire, dont le sens politique se trouve condensé dans le jugement exprimé en juillet 1927 par l'industriel Arnold Rechberg : « Jamais l'état-major sous les Hohenzollern n'a pu exercer une influence politique aussi forte que sous la prétendue république de Weimar. »

Les expériences des années écoulées entre les deux guerres sont restées inutiles :

Après la grande guerre, les capitalistes du monde entier ont financé le réarmement de l'Allemagne. Ils ont élevé le potentiel de guerre allemant à un niveau qui a permis à Hitler de risquer la conquête du monde. Aujourd'hui, on répète exactement les mêmes faits. On travaille à la reconstruction allemande sans avoir aucune garantie morale, et la troisième catastrophe ne tardera pas longtemps, à moins que, à la dernière heure, les yeux ne s'ouvrent au danger mortel que court le monde en rétablissant l'économie allemande. En fait, où sont les garanties qui empêcheront la formation après quelques années d'un nouveau bloc national qui se servira des méthodes de destruction inouïes préparées dans les laboratoires d'Allemagne et d'Amérique du Sud pour tenter une nouvelle conquête du monde ? L'entreprise se trouverait facilitée par les illusions incroyables auxquelles se sont abandonnés les vainqueurs de 1918 et dont les conséquences se trouvent mises en pleine lumière dans l'admirable ouvrage d'André Fribourg : *La Victoire des vaincus.*

L'auteur cite également le livre d'un journaliste français, M. de Roussy, mort en 1942, *où est défini l'aveuglement des Anglo-Saxons quant au problème allemand.*

Les Anglo-Saxons, prévoyait M. de Roussy avant la fin de la dernière guerre, seront satisfaits quand ils auront vaincu Hitler. Mais les Français ne le seront jamais quel que soit le résultat de cette guerre. Car, avec ou sans Hitler, avec ou sans victoire, il y aura toujours deux Allemands en face d'un Français. Cette infériorité numérique du côté français ne peut être compensée que par une organisation durable qui contienne les Allemands dans de certaines limites. C'est pourquoi les Français désirent une coalition permanente, tandis que les Anglo-Saxons ne comprennent pas pourquoi, la guerre terminée, on ne cédait pas à l'appel germanique qui réclame la restauration de l'égalité des droits et une place en rapport avec la puissance physique du peuple allemand. M. de Roussy conclut que les Allemands vaincus redeviendront sans doute un jour menaçants.

D'où cette conclusion qui rappelle certains avertissements de Jacques Bainville après la première guerre mondiale :

Il est temps de réfléchir encore. On pourrait reviser à la dernière minute une politique qui ne peut conduire qu'à une terrible catastrophe. On n'a rien retenu d'une première expérience, on ferme de nouveau les yeux à la réalité et on croit trouver dans une Allemagne démocratique la solution de toutes les difficultés. Cette démocratie existera... et elle votera pour un nouvel Hitler. « Si vous ne vous servez pas de vos yeux pour voir, vous aurez à vous en servir pour pleurer », disait, il y a cent ans, le poète Jean Paul.

LE RAPPORT DE LA COUR DES COMPTES

Nous avons signalé dans notre précédente Revue de Presse quelques-uns des faits relevés par le dernier Rapport de la Cour des Comptes au Président de la République. Cet important document débute par des observations communes à plusieurs ministères et aborde ensuite le détail des dépenses relevées au titre des différents départements ministériels.

Au chapitre des acquisitions, réquisitions et locations d'immeubles, quelques cas typiques sont cités, entre autres celui du château de Beguin :

En 1944, le ministère de la Guerre a procédé à l'achat du château de Beguin (Allier) et des 64 hectares qui l'entourent pour 1.700.000 francs

en vue d'y loger une partie des élèves de l'école d'enfants de troupe des Andelys, préalablement repliée à Béziers, et d'organiser un centre rural exploitant les ressources agricoles du domaine. Provisoirement, la propriété devait être utilisée comme colonie de vacances pour écoles d'enfants de troupe ; après la cessation des hostilités, elle devait être transformée en une école militaire préparatoire à l'usage de jeunes enfants.

En fait, le château de Beguin fit bien l'objet d'un commencement d'aménagement pour l'installation des élèves de l'école des Andelys, mais en raison de la fin des hostilités, il ne reçut jamais ces élèves, pas même le premier détachement qui avait été prévu. Il fut toutefois utilisé en 1945 comme colonie de vacances, puis une décision du 18 mars 1946 prescrivit sa cession définitive à la présidence du Gouvernement pour y installer l'école du groupement des contrôles radioélectriques. Cette école est actuellement fermée et des négociations sont en cours pour la cession de la propriété à l'administration des Postes Télégraphes et Téléphones.

En somme, l'administration militaire semble bien avoir procédé, en l'espèce, à un accroissement de son domaine immobilier que ne justifiait aucune considération essentielle, car il lui eût été facile pour faire face aux besoins temporaires d'un nouveau repliement de l'école des Andelys, de recourir à une simple réquisition du domaine. Il est difficile de s'expliquer pour quelle raison il a été procédé à l'acquisition d'une propriété qui devait d'ailleurs, peu de temps après, être cédée à un autre service public et, ultérieurement, à un troisième.

Celui de l'hôtel de Talleyrand fait également l'objet d'un paragraphe qu'il convient de citer :

L'ancien hôtel de Talleyrand, 2, rue Saint-Florentin, propriété de la famille de Rothschild, avait été, pendant l'occupation, réquisitionné par la « Kriegsmarine ». Puis, en vue de son acquisition par l'Etat au profit de la marine militaire, un décret d'expropriation du 5 mai 1941 fixa à 16 millions le prix à payer au séquestre. Enfin, intervint l'ordonnance du 21 avril 1945 qui prévoyait la restitution à leurs anciens propriétaires des biens séquestrés. M. de Rothschild demanda donc, par lettre du 7 août 1945, à rentrer en possession de son hôtel. Le 7 septembre suivant, le ministère de la Marine transmit au Conseil d'Etat un projet de décision tendant à satisfaire ce désir, mais la Haute Assemblée émit un avis défavorable et conclut au maintien du *statu quo* en se basant sur le caractère indispensable de ce bâtiment aux services qui s'y trouvaient alors installés, soit quelques bureaux de la marine, le secrétariat général de la Défense nationale, le cabinet et les services d'un ministre d'Etat.

M. de Rothschild forma, le 5 mai 1946, un pourvoi contre le décret d'expropriation du 5 mai 1941 ; à l'heure actuelle, la question de propriété de l'hôtel n'est pas encore définitivement tranchée, mais il est bien évident que les droits de l'Etat sont incertains.

On conçoit difficilement, dans ces conditions, que des dépenses importantes aient été engagées, depuis la Libération, par le département de la Marine militaire pour aménager cet hôtel en vue de sa destination provisoire. On relève, en effet, dans la comptabilité administrative de ce ministère, une dépense de 153.422 francs pour travaux de nettoyages, de 54.542 francs pour relevés d'architecte, de 105.000 francs pour travaux de peinture, de 77.000 francs pour travaux de décoration, de 1.454.765 fr. pour différents ouvrages de menuiserie, de plomberie et d'électricité, etc.

Autre exemple à l'actif du ministère de la Marine :

D'autre part, pour installer le centre militaire de la marine, le même département ministériel a réquisitionné et loué ensuite l'immeuble du Cercle de l'Union artistique, situé 4, avenue Gabriel, et le caractère tout

provisoire de cette occupation n'empêcha pas la marine d'y effectuer d'importantes dépenses d'aménagement. Pour la seule période complémentaire de 1945, ces dépenses atteignirent 3.775.061 francs. Les Charpentiers de Paris furent chargés, moyennant 1.796.745 francs, d'aménager des chambres, des dortoirs, des douches, une coopérative, des salles de jeux, de gymnastique et de boxe. La piscine du cercle fut transformée en salle de cinéma au prix de plusieurs centaines de mille francs ; sans parler de la maçonnerie, de la peinture et de l'équipement électrique, la Compagnie Marocaine de Constructions mécaniques assura les travaux d'aménagement acoustique et décoratif par tissus de soie de verre décorés pour 209.500 francs ; l'entreprise Ciné-Sièges fournit et installa, pour 215.540 francs, 143 fauteuils et 36 strapontins à l'orchestre et 20 fauteuils de balcon. Ces dépenses de caractère somptuaire ont été effectuées dans un immeuble qui a été depuis longtemps déjà abandonné par la marine.

Il en fut de même pour le garage réquisitionné de la rue de Constantinople, où le ministère de la Marine a dépensé en aménagements divers, maçonnerie, plomberie, chauffage central, travaux électriques et peinture, près de 3 millions. Or, cet immeuble trop exigu a dû être abandonné pour un garage plus important où doivent être regroupés aujourd'hui tous les services automobiles du ministère.

Les dépenses d'ameublement ont été également fort élevées :

Au ministère de l'Education nationale, la direction générale des Arts et des Lettres fournit un témoignage particulier des tendances somptuaires qui gagnent peu à peu toutes les administrations. Il fallait un cabinet de travail au directeur général. S'il était normal que ce haut fonctionnaire, appelé à se trouver en contact fréquent avec une élite artistique et littéraire, fût installé de manière à démentir les appréciations traditionnelles sur le cadre à la fois austère et négligé des services administratifs, il n'était peut-être pas indispensable d'envisager et d'engager dans les circonstances actuelles des dépenses qui ne laissent pas de surprendre, surtout lorsqu'on les rapproche de la situation financière d'un pays pillé et dévasté.

La cour a constaté qu'une partie des crédits normalement affectés à la reconstitution des réserves du mobilier national et à l'aménagement des résidences présidentielles a été employée à l'achat des tapis, meubles et fournitures destinés à ce cabinet directorial, à concurrence de plus de trois millions.

L'armée figure pour une bonne part dans ces évaluations de frais :

A l'égard des militaires, il existe des dispositions réglementaires déterminant dans quelle mesure les titulaires de logements de fonctions ont droit à l'ameublement, mais ces dispositions auraient lieu d'être elles-mêmes revisées pour tenir compte de l'évolution sociale. C'est ainsi que le décret et l'instruction du 4 janvier 1892 sur l'ameublement des quartiers généraux font état d'un nombre de pièces de réception qui paraît bien élevé pour l'époque actuelle. La nécessité de meubler ces pièces, d'en mettre au goût du jour la peinture et la décoration peut toujours être démontrée dès lors que leur utilisation est réglementaire. C'est ce qui explique que des achats particulièrement onéreux, destinés à la remise en état des quartiers généraux de la région de Paris ou de la région de Rennes, aient pu être effectués dès l'automne de 1944 et poursuivis en 1945. Il eût été possible, semble-t-il, d'attendre la fin des hostilités, et le retour à des conditions de vie plus normales pour l'ensemble des Français, avant de procéder à l'acquisition de canapés, de coiffeuses, de tapis d'Orient, de cristaux et de lustres ainsi que de très nombreux services de verres à liqueur, à champagne, à cocktails et à dégustation.

A l'appui de cette remarque, le Rapport cite, entre autres achats abusifs:

A Paris :

Une lampe chinoise	39.375 fr.
Une garniture de cheminée	40.000 fr.
Un lampadaire	27.000 fr.
Deux tapis d'Orient.....	368.000 fr.
Une salle à manger et un salon.....	953.000 fr.

A Rennes :

Une armoire en bois de rose	75.000 fr.
Un grand canapé	61.000 fr.
Une salle à manger	400.000 fr.

Il y a eu aussi des disparitions :

L'hôtel de la rue Saint-Dominique, devenu la résidence du chef du Gouvernement provisoire, ayant été meublé de façon appropriée par les soins de l'administration, le ministère de la Guerre a refusé de restituer les mobiliers lorsque l'hôtel a fait retour à sa destination traditionnelle. Or, il s'agissait d'ensembles comprenant des meubles, tapis, tapisseries et objets d'art divers, tous de grande valeur et ayant souvent un caractère historique.

A l'occasion de la visite de ministres étrangers, en avril 1946, des tapisseries, dont l'*Histoire d'Artémise*, d'une valeur inestimable, avaient été prêtées pour vingt-quatre heures. Elles ne sont plus rentrées en la possession du mobilier national. C'est en vain que le ministère de la Jeunesse, des Arts et des Lettres a protesté par lettre adressée au ministre de la Guerre, le 10 mars 1947 et renouvelé le même jour sa protestation auprès du Président du Conseil.

Dans le chapitre consacré aux « Irrégularités concernant l'exécution du budget et l'emploi des crédits », citons ces observations concernant les journaux créés après la Libération :

La règle de l'autorisation préalable a été gravement méconnue dans l'espèce suivante relevée à l'occasion de la vérification de la comptabilité administrative de la présidence du Gouvernement. A l'époque de la Libération, une somme de 31.421.000 fr., prélevée sur les fonds détenus par la délégation générale auprès du Gouvernement provisoire, a été répartie par les soins du ministère de l'Information, entre divers journaux à titre de fonds de démarrage. Il semble que, primitivement, il ait été question de constituer un fonds autonome de la presse, mais, en définitive, la somme dont il s'agit a simplement fait l'objet, en faveur des bénéficiaires, d'avances remboursables sans précision de délais.

Ultérieurement, certains journaux effectuèrent des remboursements au Trésor, qui en 1946, atteignaient au total la somme de 11.888.000 fr. Ces versements, après une imputation provisoire aux recettes diverses à classer et à régulariser, furent pris en charge au crédit du compte spécial « dépenses de financement des organisations civiles et militaires de la Résistance », ouvert en application de l'ordonnance du 30 septembre 1944. Sur les instructions du ministre des Finances, ces sommes ont été, en 1946, inscrites en dépense à ce compte, et remises au ministre de l'Information pour être employées à de nouvelles avances à des journaux et périodiques, dans la même absence de formalités que les premières. Du point de vue budgétaire, l'octroi de ces nouvelles avances est irrégulier. En effet, le remboursement des avances primitives a fait rentrer dans les caisses de l'Etat le montant d'une créance du Trésor. La recette qui en résultait ne pouvait donner lieu, sous quelque forme que ce fût, à un rétablissement de crédit : elle le pouvait d'autant moins que le reversement avait été opéré après la clôture de l'exercice ayant supporté

la dépense. Aussi bien le but initial des avances, qui était d'assurer le démarrage de la presse libre, avait-il été atteint et de nouvelles allocations ne pouvaient-elles trouver leur justification en 1946. L'opération s'est traduite pratiquement par un accroissement indû, à concurrence de 11.888.000 fr. des fonds spéciaux à la disposition de la présidence du Gouvernement ; elle n'aurait pu être régularisée que par l'octroi d'un crédit complémentaire d'égale somme à ouvrir au chapitre XXI du budget de ce département, au titre de l'exercice 1946.

L'extension des parcs automobiles donne lieu à quelques remarques :

Le ministère des Prisonniers et Déportés a eu jusqu'à 470 voitures de tourisme immatriculées à son nom en 1945 ; encore ces voitures ne représentaient-elles qu'une faible partie de celles qu'utilisait cette administration et l'on a pu en estimer le nombre à plus de 2.000 pour l'ensemble de la France. Des véhicules ont été fréquemment réquisitionnés dans des conditions de régularité pour le moins contestables et le règlement de ces réquisitions a parfois obligé l'Etat à verser d'importants dommages-intérêts aux propriétaires expropriés.

Un parc de 824 camions et de 800 véhicules, mis à sa disposition par le ravitaillement, n'a pas empêché le ministère des Prisonniers de passer, avec des transporteurs privés, des marchés très importants sur la nécessité desquels la cour n'a pu obtenir des renseignements précis.

Beaucoup de ces voitures ont fait l'objet d'attributions irrégulières :

Des constatations précises, faites tant par la Cour que par des membres des corps de contrôle, ont établi que, dans la région de Clermont-Ferrand, en particulier, le plus grand désordre a présidé de 1944 à 1946 à la répartition des voitures réquisitionnées et que la délivrance de cartes grises à des particuliers détenteurs de voitures réquisitionnées ou dérobées à des tiers avait été obtenue parfois à la suite de pressions inadmissibles ; plusieurs centaines de voitures ont ainsi frauduleusement disparu, non sans avoir été parfois remises à neuf aux frais de l'Etat.

La gérance des centres d'internement administratif n'est pas exempte de reproche :

Diverses enquêtes menées par les services du ministère de l'Intérieur, en particulier par l'Inspection générale des Services administratifs, ont révélé l'existence de véritables comptabilités occultes, que leur importance aurait dû faire déférer en temps utile à la Cour des Comptes, ce qui ne fut le cas ni à Rivesaltes, ni au Vernet, ni à Argelès. Pour ce dernier camp, malgré l'ancienneté des faits remontant à 1941, la Cour, en raison de leur gravité, avait envisagé une déclaration de gestion de fait, lorsqu'elle les a connus par un rapport de l'inspection générale des services administratifs. Elle s'est trouvée dans l'obligation de renoncer à cette procédure, n'ayant pu obtenir communication de documents indispensables, malencontreusement adirés, notamment les annexes des rapports de l'inspection générale et le dossier de l'instruction judiciaire ouverte devant le tribunal de Céret.

Parmi les faits cités, il en est de tragiques comme ceux-ci :

L'enquête effectuée au camp de la Chauvinerie a fait ressortir que plus de 250 internés civils, parmi lesquels beaucoup de jeunes enfants, sont décédés en quelques mois ; pour plus de cinquante d'entre eux, les constatations faites ont conduit à incriminer le défaut de nourriture, non pas que les allocations accordées par l'Etat fussent insuffisantes, mais en raison des vols et malversations commis par le personnel d'encadrement du camp et certains fournisseurs.

Le Rapport estime que les détournements « effectués au moyen de mandats fictifs, paraissent atteindre plusieurs millions ».

La résiliation de certains marchés passés en 1939 par le ministère de l'Air a été opérée de façon singulièrement coûteuse :

La société Caudron s'était engagée, suivant un marché du 31 octobre 1939, à construire 1.155 avions « Goélands », dont 302 à livrer d'octobre 1939 à mai 1940, et 110 au cours de chacun des mois suivants, au prix unitaire de 950.000 francs.

Lors de la résiliation du marché, 29 avions avaient été livrés. Une somme de 120.286.621 francs a été liquidée au profit de la société qui a, d'autre part, été exonérée intégralement des pénalités encourues, s'élevant à 735.775 francs.

Le retard apporté aux livraisons de la société Caudron aurait été imputable en l'espèce à un autre fournisseur, imposé par l'Etat, qui n'aurait pas livré en temps utile les trains d'atterrissage faisant partie de la commande.

La société d'emboutissage et de constructions mécaniques devait construire 170 avions Amiot, en vertu d'une commande du 5 juin 1939, dont le montant initial provisoire avait été fixé à 124.980.000 francs.

La Cour n'a pu connaître, ni les délais d'exécution, vraisemblablement normaux, primitivement fixés, ni les raisons pour lesquelles les premières livraisons ont été reportées à décembre 1940 par une décision ministérielle du 16 avril 1940. En l'absence de toute fourniture, le marché a donné lieu à un règlement de 186.314.208 francs, dépassant de plus de 60 millions, le montant prévu à la commande pour la construction de 170 avions.

Une commande de 425 avions Amiot a été passée le 2 octobre 1939 à la Société nationale de Construction aéronautiques du Centre, pour un montant total de 1.343.126.000 francs et un prix unitaire fixé, par avenant, à 5.800.000 francs pour les 10 premiers appareils. Ici encore, de nouveaux délais de livraison ont été fixés par une lettre rectificative du 26 mai 1940 ; 4 avions devaient être fournis avant juin 1940 ; aucun n'était livré au moment de la résiliation : la société a été entièrement exonérée des pénalités encourues, et le marché a été réglé à 232.721.905 fr.

La façon dont ont été conclus certains marchés au titre de la Reconstruction est sévèrement critiquée. On relève, pour les entrepreneurs, des bénéfices de l'ordre de 66 %. La surveillance des travaux s'est révélée d'autre part, scandaleusement insuffisante :

Les fautes relevées sont d'une extrême gravité. A Royan, les surveillants ne prenaient pas notes des chargements de déblais et se bornaient à en établir, à la fin de la journée, la récapitulation d'après les indications des chefs de chantiers des entreprises. Le pointeur de l'administration faisait défaut pendant plusieurs jours sans que personne s'inquiétât de son absence. Un agent de la reconstruction pouvait cumuler ses fonctions avec l'exploitation d'un garage lui appartenant ; son personnel était, comme lui-même, appointé par la reconstruction, ce qui ne l'empêchait pas de réclamer des frais de conduite à l'administration pour les camions qu'il lui louait. D'autres faits ont été relevés à Strasbourg, où des postes importants étaient occupés par des condamnés pour vol et abus de confiance ; à Dunkerque, où un surveillant s'était, tout en conservant son salaire, fait dispenser de tout travail pour se consacrer à la gestion d'un café dont il était propriétaire ; à Avignon et à Saint-Nazaire, des enquêtes ont abouti à la conclusion que tous les entrepreneurs s'étaient rendus coupables de fraudes dont le montant a pu être approximativement chiffré ; elles s'élèveraient pour la première de ces villes à 25 millions sur 125 millions de règlements effectués ; pour la seconde, elles dépasseraient 400 millions.

Dans la partie consacrée aux Comptabilités locales de la Métropole, le budget de l'Assistance publique provoque de sévères critiques. Le pourcentage des frais de personnel (qui atteint 65 % en médecine et en chirurgie) est jugé trop élevé. Ce personnel lui-même, semble trop nombreux :

A priori, et quelle que soit l'évolution des méthodes thérapeutiques, il semble paradoxal qu'en 1946 et 1947, le nombre des agents — 34.986 — ait été supérieur au nombre des lits occupés, c'est-à-dire au nombre de malades effectivement soignés.

Les comptabilités de la France d'Outre-Mer ont attiré également l'attention de la Cour. Il est question, dans le Rapport, des Missions d'achat au Portugal et d'un contrat d'affrètement passé par deux envoyés du gouvernement chérifien avec « un sieur Calado, de Lisbonne », contrat où ce dernier obtenait des avantages substantiels :

Le résultat de cette négociation fut désastreux. Le contrat dut être résilié par la suite pour cas de force majeure et, en dehors des frais déjà engagés et des commissions qui lui étaient garanties, le sieur Calado reçut hors contrat, une indemnité forfaitaire de 100.000 escudos pour « préjudice moral et matériel ». Les intérêt du Trésor chérifien ont été sacrifiés avec légèreté dans cette affaire.

La mission ne semble pas avoir été plus heureuse dans ses autres activités : 850 tonnes de pommes de terre ont été achetées par elle, par l'intermédiaire du même sieur Calado, à des prix qui font ressortir le quintal à 280 fr. et 288 fr. alors qu'au même moment le prix à la production était en France de 185 fr. le quintal, et que le ravitaillement chérifien achetait aux grossistes la pomme de terre de consommation pour 130 fr. D'autre part, il résulte des connaissements que les quantités chargées sur différents vapeurs ont été de 1.250 tonnes et la différence entre ce chiffre et celui des quantités achetées, au sujet de laquelle aucune explication n'a pu être fournie, ne laisse pas de causer une fâcheuse impression.

D'autre part, la vérification des comptes de l'Office chérifien interprofessionnel du blé a permis de relever des opérations nettement déficitaires pour la France :

C'est ainsi que les blés américains achetés par le service de la balance commerciale d'Alger pour le compte du Trésor français ont été rétrocédés à l'Office chérifien à un prix moyen de l'ordre de 490 fr., compte non tenu des droits de douane, pendant toute la désastreuse campagne 1945-1946. Ces blés ont été facturés à la France en dollars ; le Trésor français a dès lors supporté les répercussions de la dévaluation de fin 1945, qui a porté le cours officiel du dollar de 50 fr. à 119 fr. D'où, une perte au change qui peut être évaluée, pour les importations de céréales de toute nature, à deux milliards et demi de francs. Cette perte mérite d'autant plus d'être soulignée que l'Office chérifien a réalisé, pendant cette campagne, un bénéfice comptable de 582 millions, provenant essentiellement de la réévaluation, au 30 juin 1946, du stock de blé disponible et des bonifications perçues en contre-partie de la haute valeur boulangère des blés importés.

Les administrations mises en cause ont rédigé des réponses détaillées aux observations de la Cour des Comptes. Certains de ces textes reconnaissent une partie des abus relevés mais précisent que des mesures ont été prises depuis pour mettre fin à des pratiques remontant à ces dernières années. D'autres contestent une partie des faits ou les expliquent. On sait que l'Assemblée a décidé la constitution d'une Commission qui statuera. Il faut attendre le dépôt de son rapport avant de conclure.

MENUS-PROPOS

A TRAVERS PARIS

Tandis que le bon ordre qui régnait dans les crèches des églises de notre capitale était bouleversé, pour faire place à trois visiteurs de marque : Melchior, Gaspar et le noir Baltazar, les pâtissiers parisiens n'oubliaient pas l'Epiphanie et ses fêtes familiales. Et comme ni l'or, ni la myrrhe, ni l'encens ne sont choses courantes dans leur commerce, ils voulurent perpétuer la tradition gastronomique des beaux jours passés. L'on vit alors dans leurs vitrines, galettes de toutes tailles, dorées à souhait, croustillantes à point, semblables aux plus belles galettes des rois de notre enfance.

Tandis que toute une jeunesse bruyante et joyeuse s'empressait sac au dos, skis sur l'épaule, et luge sous le bras, vers les gares parisiennes qui abritaient des trains spéciaux aux noms pleins de promesse, *les trains de neige*, les chefs des grandes maisons parisiennes spécialisées, faisaient disparaître bien vite de leurs étalages jouets et cadeaux. Aussitôt apparaissaient à travers les glaces des flots d'une blancheur neigeuse, tout autre que celle des stations hivernales, mais bien tentante aussi pour la maîtresse de maison qui songe encore aux armoires bien garnies. Et ce n'est pas sans émotion, qu'en pensée elle revoit la main ridée de l'aïeule ouvrant les lourdes portes de chêne ou de noyer et livrant à son admiration la belle ordonnance des piles de draps, les nappes bien amidonnées, les monticules de serviettes liées avec force rubans. Tout cet ensemble eût paru un peu froid, sans une douce odeur de lavande en sachets ou de racine d'iris en poudre qui apportait avec son parfum une note d'élégance et un peu de poésie. Puis, par la faute d'une guerre affreuse, les grandes armoires se vidèrent et les lourdes portes de chêne ou de noyer n'abritèrent plus que le souvenir du beau linge usé, disparu, emporté même au delà de nos frontières.

Pendant des années, bien longues, les maîtresses de maison firent avec ingéniosité et persévérance des prodiges : elles firent du neuf avec du vieux. Mais voici que cette année les usines ont pu à nouveau fabriquer et à nouveau elles pourront regarder, toucher, admirer batiste, shirting, toile de Vimoutiers ou de Cholet, mouchoirs simples ou élégants, draps et taies joliment travaillés. Les prix évidemment en sont élevés, mais les besoins si grands que nous pensons que vendeurs et acheteurs seront également satisfaits.

***

L'exposition des chefs-d'œuvre de la Pinacothèque de Munich continue d'attirer au Petit Palais une foule nombreuse et ininterrompue de visiteurs.

Cette exposition n'étant faite que

de divin atteint la perfection. Le sacré et le profane communient sous le signe de la Beauté, le talent et le génie ne font qu'un dans le sublime. Heureux le visiteur qui gardera pieusement le souvenir des merveilles exposées, Voltaire lui-même n'a-t-il pas dit : « Je ne sais rien de plus utile pour se perfectionner le goût, que la comparaison des grands génies qui se sont exercés sur les mêmes matières. »

On doit de vifs remerciements à tous les organisateurs de cette grandiose manifestation artistique.

C'est encore plus dans le recueillement que dans l'enthousiasme que l'on va de salle en salle, emplissant son regard de tous les chefs-d'œuvre exposés. Fort heureusement, peu de bruit entendu tout le long de ce merveilleux pèlerinage, car combien le silence traduit mieux l'acceptation de notre néant devant toute cette grandeur. Oui, comme ils devaient être grands de cœur, forts d'esprit et sains de corps tous ces maîtres artistes qui firent naître d'eux-mêmes ces toiles laissées à la postérité.

Dès la première salle on peut admirer *Le Couronnement de la Vierge* peint vers 1475 et deux panneaux de bois de pin, non signés, *Sainte Catherine* et *Sainte Dorothée*.

Dans la salle II, on peut voir *Saint Antoine, le Pape Corneille et la Madeleine, Sainte Catherine, Saint Hubert et Saint Quirin*, de Stefan Lochner. Le coquet visage de Madeleine, ses beaux cheveux blonds et ses yeux gris vert forment un ensemble angélique et voluptueux ; on retrouve les mêmes qualités de l'artiste dans le visage de sainte Catherine.

On ne peut passer la salle III sans remarquer d'Albert Dürer un beau portrait, ainsi que le rétable Baumgartner avec *La Nativité*, où au premier plan, en bas, tout le monde est prosterné, tandis que tout en haut, sur un pan du toit à demi écroulé, trois minuscules colombes éclairent de la blancheur de leur plumage un ciel idéalement bleu.

La salle IV renferme douze toiles remarquables dont *La Naissance de la Vierge*, d'Albrecht Altdorfer, datant de 1520-1525 ; ce tableau représente l'intérieur d'une église à l'ornementation compliquée qui provoque des jeux d'ombre et de lumière ; sainte Anne est couchée et autour de l'enfant que l'on emmaillotte de petits anges forment une ronde.

Salle V, de belles toiles de Grien, *Saint Jean-Baptiste*, de Memling, *l'Adoration des Mages*, de Gérard David.

Salle VI, le *Pays de Cocagne* de Bruegel.

C'est dans la salle VII qu'est exposée *La Déploration du Christ*, de Botticelli, qui est remarquable, ainsi que *La Vierge et l'Enfant* de Léonard de Vinci.

Il n'y a que trois toiles dans la salle VIII : *L'Apparition du Christ à la Vierge* de Lippi, *La Vision de Saint Bernard* du Pérugin et, au milieu, l'admirable *Sainte Famille* de Raphaël, l'Enfant Jésus y est vraiment adorable et la Vierge idéale.

On voit dans la salle IX une *Nature morte* de Barbari, que l'on donne comme la plus ancienne, un *Portrait d'homme* de Giorgione, ainsi que plusieurs belles toiles du Titien ; *Portrait d'une dame Vénitienne*, de Véronèse ; puis *Vulcain surprend Vénus et Mars* du Tintoret.

Il y a dans la salle X, trois toiles de Murillo, un très beau *Saint François d'Assise* de Zurbaran, et le Vélasquez bien connu : *Jeune Espagnol en noir*.

Puis, salle XI, on peut admirer *Agar répudié* et *Agar et Ismaël au désert*, ces deux tableaux renommés de Claude Lorrain ; trois belles œuvres du Poussin dont la plus remarquable, *La déploration du Christ*.

On trouve salle XII, une suite de sept esquisses de Rubens pour *L'histoire de Marie de Médicis*. Salle XIII, nous voyons les œuvres de Brouwer : ce sont des scènes paysannes, *le Goût*, *l'Ouïe*, *le Toucher* ou *le Médecin de Village*, *l'Odorat*.

Enfin l'on arrive dans le salon en rotonde portant le n° 14 où quatorze toiles seulement suffisent à créer un air de magnificence ; Rubens y est souverain ; jamais on ne vit chairs plus belles que sur son *Enlèvement des Filles de Leucippe ;*

tous les visages du *Christ* et des *Pêcheurs repentants* sont admirables mais celui de Jésus surpasse tous les autres ; *Hélène Fourment en toilette de noces* est splendide, *Hélène Fourment et son fils Frans* font un ensemble qui devait être bien doux au cœur de l'artiste ; de *Suzanne et les Vieillards*, toile remarquable, on va du *Paysage à l'Arc-en-Ciel*, à *la Promenade* et l'on admire toujours.

L'on passe salle XVI aux œuvres de Van Dyck: *le Martyre de Saint Sébastien, Repos pendant la fuite en Egypte, la Déploration du Christ, le Portrait de l'artiste, Suzanne et les Vieillards.*

Puis c'est l'Ecole espagnole avec Goya qui attend le visiteur salle XVII. Jamais la laideur sous toutes ses formes ne fut rendue avec plus de maestria, de force, de plénitude que dans *le Duel, l'Homme blessé, l'Exécution des Sorcières, le Moine prêchant.*

Dans cette exposition si importante, Rembrandt règne en maître. Que de beauté dans *la Sainte Famille*, la *Descente de Croix*, la *Mise au tombeau*, la *Résurrection*, l'*Ascension*! Et dans l'*Erection de la Croix*, quoi de plus prenant, de plus saisissant que le visage de son Christ où toutes les souffrances du monde se trouvent inscrites sans qu'il ne perde rien de sa noblesse émouvante ; ce corps sur lequel tombe une lumière merveilleusement rendue donne par le sang qui coule des plaies une impression de vie alors qu'en réalité il est déjà inerte.

Mais, pour que les visiteurs quittent l'exposition sur une note de fraîcheur, la dernière œuvre qui leur est présentée est un *Nu* de Boucher, peut-être son œuvre la plus étonnante et la plus forte par la qualité.

***

A l'Académie Goncourt, M. Philippe Hériat a été élu à la place de René Benjamin. Il est bien connu du monde des lettres, qui apprécie depuis longtemps son talent. En 1931, son livre *l'Innocent* lui valait le prix Renaudot. En 1939, les *Enfants gâtés* lui donnaient le prix Goncourt. En 1947, *la Famille Boussardel* obtenait le Grand Prix du Roman de l'Académie française. Et tous ces prix étaient mérités, par la solidité de l'œuvre, la qualité de l'observation, et le don du récit et de la construction. Lettré et fantaisiste, Philippe Hériat a eu la carrière qu'il a choisie par vocation, et à laquelle il n'était pas nécessairement destiné. Son père, M. Payelle, fut président de la Cour des comptes, il était l'ami de Poincaré. Il a laissé à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un grand magistrat, très cultivé, très fin et d'une grande élévation d'esprit. Philippe Hériat engagé en 1916 — âgé alors de dix-huit ans — s'est beaucoup occupé de cinéma après la guerre ; il a travaillé avec Poirier et l'Herbier, et ensuite à Hollywood. Il a joué avec succès dans *le Sexe faible* de Bourdet. En 1931, il s'est mis à écrire, il a donné *la Main tendue* et *l'Araignée du Matin* en 33, *Russie blanche et Russie rouge* en 36, et cette *Famille Boussardel* qui achève sa réputation.

Armand Salacrou succède à Sacha Guitry. Licencié en droit et licencié es lettres, il a commencé par fréquenter la Sorbonne avant de travailler avec Lugné Poé et Charles Dullin. Dès 1923, il écrit des pièces de théâtre : *le Casseur d'Assiettes*, puis *Tour à terre* et *Pont de l'Europe.* Son activité a été grande depuis 1932, année où parut *Ablon-Hôtel.* En 1934, *Une femme libre* ; 1935, *l'Inconnue d'Arras* ; 1936, *Un homme comme les autres ;* 1937, *la Terre est ronde ;* 1939, *Histoire de rire.* Après les années de guerre, Armand Salacrou donna *les Fiancés du Havre, les Nuits de la colère, l'Archipel Lenoir* qui vient de remporter le plus grand succès.

***

M. Max de Rieux, excellent metteur en scène, sera dorénavant le grand animateur de la scène du Théâtre national de l'Opéra.

IL Y A CENT ANS

L'an premier de la République reconquise n'est pas achevé que déjà se développent les intrigues ministérielles. Les observateurs indépendants constatent ces manœuvres avec une ironie affligée. « Il paraît, écrit l'un d'eux, que la situation intérieure est très commode, que nos finances présentent l'aspect le plus rassurant, que toutes les classes de la population ne demandent qu'à se laisser conduire où l'on veut, que l'Europe prend nos conseils et nous communique les siens avec une déférence bien propre à charmer des cœurs patriotes ; il paraît que le banc ministériel est un lit de roses et que les portefeuilles de l'Etat n'ont jamais été plus légers aux bras qui les soutiennent : car voici de nouveau la guerre des portefeuilles. » Les intrigues de couloir et les pourparlers divers sont l'objet des nouvelles reproduites par les journaux. Finalement cette course aux ministères, marquée par des épisodes pittoresques, n'aboutit à rien.

***

A propos des récents débats, les journaux citent un mot savoureux d'un député. Ce membre de l'Assemblée est intervenu contre le ministère et a été soupçonné d'être candidat ministre. Il ne s'en est pas très vivement défendu et il a justifié sa prétention en disant que le niveau du pouvoir avant, pendant et après la révolution n'avait pas été tellement élevé qu'il ne lui fût pas permis d'y atteindre.

***

Après une vive discussion, l'Assemblée nationale a admis le 11 janvier que le moment approchait où elle devrait se dissoudre. La Chambre n'a pas voulu prendre devant le public la double responsabilité d'un vote par lequel, si elle avait rejeté le projet de dissolution, elle aurait eu l'air de vouloir se perpétuer indéfiniment et de provoquer une crise ministérielle que tout le monde aurait attribuée à son égoïsme. Les élections générales ont été fixées au mois de mars.

***

La Cour des comptes s'est réunie le 6 janvier en séance solennelle. Dans l'allocution qu'il a prononcée, le procureur général a rappelé en ces termes la mission de la Cour : « Vous observez et vous constatez les faits ; vous veillez à la stricte observation des règles ; vous contribuez à maintenir l'ordre et à porter la lumière sur tous les actes du passé, pour l'instruction, s'il se peut, du présent et de l'avenir. » Malgré les temps difficiles, la Cour a eu la satisfaction d'apprendre que, selon son vœu, la transmission des comptes des comptables serait mensuelle et qu'elle serait appuyée par les pièces justificatives des recettes et des dépenses publiques.

***

Le Président de la République a reçu le 31 décembre, à l'occasion du Jour de l'An : à deux heures de l'après-midi, l'Archevêque de Paris, le chapitre de Notre-Dame et le clergé ; les consistoires de l'Eglise réformée et de la confession d'Augsbourg ; le consistoire israélite.

A huit heures du soir : le Conseil d'Etat, la garde nationale et la troupe de service à l'Elysée.

Le 1er janvier, à onze heures du matin : le corps diplomatique, en présence des ministres et des maréchaux.

A midi : la Cour de cassation, la Cour des comptes, le Conseil supérieur de l'Université, la Cour d'appel, l'Institut, les préfets de la Seine et de police, le corps municipal de Paris, les sous-préfets de Saint-Denis et de Sceaux, les corps municipaux de la banlieue.

A midi un quart : l'Académie de Médecine, le tribunal de première instance, le tribunal de commerce.

A midi et demi : les juges de paix de Paris, la Chambre de commerce de Paris.

A midi trois quarts : les corps des ponts et chaussées et des mines, les fonctionnaires de l'Ecole Poly-

technique, le Collège de France, les conseils de prud'hommes, le conseil de perfectionnement du conservatoire des Arts et Métiers.

A une heure : le Conseil des avocats à la Cour de cassation, la Chambre des notaires, la Chambre des avoués à la Cour d'appel, la Chambre des avoués près le tribunal de première instance, la Chambre syndicale des agents de change, la Chambre des commissaires-priseurs, la Chambre syndicale des courtiers de commerce et la Société d'agriculture.

A une heure et demie : le préfet de Seine-et-Oise, l'évêque de Versailles, le Conseil de préfecture, les corps municipaux du département et le tribunal.

A deux heures et demie : la garde nationale et l'armée de terre et de mer, les officiers des Invalides, les fonctionnaires civils et militaires.

***

Le séjour au château d'Amboise a exercé une heureuse influence sur Abd-el-Kader. Il est beaucoup plus calme et attend avec patience que le gouvernement statue sur son sort. Il s'est fait traduire en arabe la constitution et les discours du Président de la République.

***

Le 4 janvier a commencé la neuvaine de Sainte-Geneviève à la charmante église de Saint-Etienne-du-Mont : sainte Geneviève est née à Nanterre le 3 janvier 422. Une affluence considérable de pèlerins, citadins et campagnards, s'empressent autour du tombeau qui est couvert de cierges. Le cardinal-archevêque de Paris et le nonce du Pape ont officié le 4 et le 5 janvier.

***

Deux concours ont été institués par le Gouvernement : l'un pour le monument funéraire de Mgr Affre, mort sur les barricades en remplissant son devoir, l'autre pour une statue de la République. Quarante-trois artistes ont répondu à l'appel du premier concours, dix au second.

***

Le chemin de fer de Melun à Montereau vient d'être achevé et livré à la circulation.

***

Le général Jérôme Bonaparte est nommé gouverneur des Invalides. Il est le vingt-cinquième personnage appelé à cette dignité.

***

Une machine, dont l'invention est due à MM. Maurel et Jayet, exécute les opérations arithmétiques dans le même temps où on les écrit sur le papier. La machine est montée dans des parois de verres, mais on a beau la voir fonctionner, elle est compliquée, et on constate les résultats sans comprendre le mécanisme. Un des témoins rapporte qu'il a vu multiplier 3.650 par 324. Il ajoute que la machine peut faire des additions, des soustractions, des divisions. Le public admis à voir cette expérience a été très intéressé. Une commission spéciale a été instituée pour juger de l'utilité et de l'efficacité de cette invention. L'auteur d'un article sur ce sujet se demande cependant, malgré l'ingéniosité de cette découverte, si on ne continuera pas longtemps encore à se servir de son cerveau, de plume et d'encre.

***

On écrit de Rome : « Vous ne sauriez vous faire idée des adorations dont le Pape est l'objet depuis son arrivée à Gaëte. Chacun lui porte quelque offrande et l'or coule à ses pieds. Le roi de Naples, dit-on, a mis à la disposition du Saint-Père son armée, son trésor et tout son pouvoir 15.000 piastres en doublons (400.000 fr.), avec cette inscription : *Pour les charités particulières de S. S.*, ont été disposées aux pieds de Pie IX de la part du souverain. »

Un joueur d'échecs a eu sur la situation du Pape, ce mot, que cite un journal : « On avait voulu Le faire mat ; Il a eu l'art de se faire faire pat. »

Imprimé en France. — Imprimerie E. PIGELET, 189-191, boulevard Voltaire, PARIS (XI^e^)
Dépôt légal n° 345 — 1^er^ trimestre 1949 — Editeur n° 1
Le Rédacteur en chef gérant : L.-J Arrigon
L'Administrateur-adjoint : Georges Finaud.

SINCLAIR LEWIS

DE SANG ROYAL

Roman traduit de l'américain par HÉLÈNE CLAIREAU

Un volume : 350 frs

ANDRÉ BILLY

de l'Académie Goncourt

BANLIEUE SENTIMENTALE

Un volume : 225 frs

ÉDOUARD PEISSON

LES DÉMONS DE LA HAUTE MER

Roman — Un volume : 200 frs

JEAN ORIEUX

TIBURCE

OU UN DÉJEUNER DE SOLEIL

Un volume : 280 frs

SUZANNE DELACOSTE

FÉDORA ET LA SOLITUDE

Roman — Un volume : 250 frs

RENÉ PATRIS

JEUX DE LOUVE

Roman — Un volume : 235 frs

FLAMMARION

Renouvellement pour le premier semestre 1949

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

15, Rue de l'Université, 15

PARIS (7e)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez renouveler mon abonnement à LA REVUE *pour le premier semestre 1949.*

A cet effet, je vous adresse par **mandat,** *par* **chèque postal Paris 5888-40,** *ou* **chèque barré** *au nom de* « LA REVUE »

la somme de _____

Nom _____

Adresse _____

_____

à partir du _____

PRIX DE L'ABONNEMENT

France et Union Française : six mois. ***1.500*** frs.

Etranger : six mois (12 numéros) . . ***2.300*** frs.

» : 1 an (24 numéros). . . . . ***4.500*** frs.

Pour tout changement d'adresse, prière d'envoyer la somme de **20** *francs en timbres-poste.*

Pour toute demande de renseignements, prière de joindre un timbre pour la réponse.

LES LIVRES

VIE DU GENERAL LECLERC, par Charles d'Ydewalle ; 1 vol. in-16. Flammarion.

On a beaucoup écrit de livres sur le général Leclerc, mais aucun certainement n'est plus vivant que celui de M. Charles d'Ydewalle. Les premiers chapitres sont consacrés aux origines et au milieu dont est issu le général. En traits pittoresques, l'auteur peint les Hautecloque, gentilshommes terriens et grands chasseurs, en particulier le père qui, en 1914, à cinquante ans, s'engagea comme simple cavalier au 11e cuirassiers où l'un de ses fils était sous-lieutenant. Les épisodes de la jeunesse du héros se déroulent : Saint-Cyr, Saumur, divers régiments de cavalerie — car Philippe de Hauteclocque est cavalier né — le Maroc. Déjà, ses chefs le notent comme un officier d'une exceptionnelle valeur, promis à un bel avenir. Il prend part à la guerre de 39 comme capitaine, s'y distingue, est blessé. C'est alors l'armistice. Mais justement va commencer la vraie carrière du capitaine de Hauteclocque et son étonnante destinée. Rarement, les événements et les hautes qualités d'un homme se sont mieux accordés pour le jeter aux premiers plans de la scène du monde. Envoyé en Afrique équatoriale, Hauteclocque, qui est devenu Leclerc, s'y révèle comme un chef et un éblouissant entraîneur d'hommes. Au voisinage du Tchad, avec les éléments les plus divers, il forme une petite armée vêtue de guenilles, mal armée, mais animée d'un courage et d'une audace endiablés. Il s'attaque aux Italiens, leur enlève Koufra, puis, dans une randonnée épique, se lance au travers du Sahara, franchit le Fezzan, gagne la Tripolinaine et la Tunisie... On le retrouve en juin 1944 avec les troupes alliées qui débarquent en Normandie : le capitaine du début de 1940 est maintenant général de division, à quarante-deux ans, et il commande la 2e division blindée, la fameuse division Leclerc, celle que, deux mois plus tard, en août, les Parisiens devaient acclamer. Sur ces jours inoubliables M. Ch. d'Ydewalle a écrit des pages ardentes. Les derniers chapitres évoquent les opérations en Alsace, en Allemagne, la mission en Indochine et celle en Afrique du Nord qui devait être fatale au général. Ainsi, de page en page, revit cette belle et héroïque figure dont le souvenir restera entouré de gloire parmi les images de nos plus populaires chefs de guerre.

LES ARCHIVES SECRETES DU COMTE CIANO, traduction de Maurice Vaussard ; 1 vol. in-8. Plon.

Jusqu'à ces derniers temps bien des obscurités enveloppaient encore les origines de la deuxième guerre mondiale, les entretiens de Munich, le déclenchement du conflit, les changements d'orientation de l'Allemagne durant la lutte elle-même. Sur tous ces points le présent livre — dont des chapitres ont paru dans *La Revue* — fournit de précieux éclaircissements. Le comte Ciano, gendre de Mussolini et ministre des Affaires étrangères de l'Italie fasciste, avait l'habitude, après chaque entretien diplomatique d'importance, d'en rédiger un compte rendu où les propos des interlocuteurs étaient reproduits avec une exactitude presque sténographique. Ces comptes rendus constituent la partie essentielle de l'ouvrage ; c'est dire le haut intérêt de ce dernier et la valeur des documents reproduits. Le livre, qui fournit une très utile contribution à l'histoire diplomatique de l'Europe entre 1936 et 1938, apporte vraiment, à partir de cette date, des révélations sensationnelles. Avec 1938, la tension devient redoutable ; c'est l'année de la première agression d'Hitler contre la Tchécoslovaquie et de la conférence de Munich. On a parfois nié qu'Hitler et Mussolini aient eu, à ce moment, la ferme volonté de faire la guerre ; mais cela ressort du récit d'un entretien, en juillet 1938, du Duce et de deux ministres Hongrois en présence de Ciano. L'intérêt redouble encore quand on arrive à 1939. Une série de conversations, en mai et août, entre Ciano et Ribbentrop, entre Hitler et Ciano, les 12 et 13 août, démontrent surabondamment le bellicisme du Führer, résolu à attaquer la Pologne et, si besoin est, à entrer en guerre contre la France et l'Angleterre. Dans une nouvelle conversation du 1er octobre, Hitler dévoile de nouveau toutes ses ambitions, à la fois chimériques et criminelles. Les propos tenus lors de la « rencontre du Brenner » (mars 1940) mettent en lumière la complicité de Mussolini, dévoilent tous les projets sanglants nés dans l'imagination mégalomane du Führer.

Pour tous ceux qui désirent connaître, d'après les informations les plus sûres, les dessous du grand conflit, l'ouvrage, traduit de façon excellente par Maurice Vaussard, constitue un document d'un caractère exceptionnel. Aucun historien ne pourra, dans l'avenir, entreprendre une histoire diplomatique de la deuxième guerre mondiale sans se référer à lui et y puiser largement.

On peut s'abonner à

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES
DES DEUX MONDES

chez tous les libraires, en particulier chez :

DÉPARTEMENTS ET UNION FRANÇAISE

Agen : Ferran, Gros ; **Aix** : de Bacquencourt, Goulard ; **Alger** : La Maison des Livres ; **Amiens** : Brandicourt, Descombes, Léveillard ; **Angers** : Mira ; **Auxerre** : Bonnet ; **Avignon** : Chabal ; **Bar-le-Duc** : Collot ; **Béziers** : Clareton, Canac, Ferlus ; **Bordeaux** : Féret, Mollat ; **Boulogne-sur-Mer** : Chiraux, Deligny ; **Bourges** : Auxenfans, Desquand ; **Brest** : Derrien, Gaborit ; **Caen** : Bigot, Marigny et Joly ; **Cahors** : Frances ; **Calais** : Denquin et Cie ; **Cannes** : Barbero, Delannoy, Perrier ; **Carcassonne** : Cros-Vitalis, Gally ; **Casablanca** : Farairre ; **Chalon-sur-Saône** : Vve Rigollot ; **Chambéry** : Dardel, Polycarpe ; **Chartres** : Lester, Rigal ; **Cherbourg** : Nicollet, Lanièce ; **Clermont-Ferrand** : Delaunay, Sarrassat, Larène, Martel ; **Coutances** : Lecerf ; **Dakar** : Moreau ; **Dieppe** : Dumortier et Vial ; **Dijon** : Damidot, L. Venot ; **Epinal** : Homeyer ; **Grenoble** : Arthaud, Didier et Richard ; **La Rochelle** : Pijollet, Samson ; **Laval** : Béhier, Gautron ; **Le Havre** : Dombre ; **Le Mans** : Graffin, Vadé ; **Lille** : Giard, Tallandier ; **Limoges** : Ducourtieux, Duverger ; **Lyon** : Barthélemy, Demortière, Flammarion, J. Desvignes, Linsolas, Masson, Viricel et Vacher, Lardanchet ; **Marseille** : Ferran, Fuéri, Flammarion, Lacoustène, Maupetit ; **Metz** : Even, Hocquard ; **Montpellier** : Coulet, Dubois et Poulain, Julia ; **Mulhouse** : Barbe, Bisey, Pflieger ; **Nancy** : Berger, Didier, Dory ; **Nantes** : Beaufreton, Coiffard ; **Nice** : Barnoin frères, Verdollin ; **Nîmes** : Bertrand et Bourdy, Beniol-Béchard ; **Oran** : Manhès, Touboul ; **Orléans** : Loddé, Luzeray, Proutière-Huguet ; **Pau** : Dupont et Bordenave, Grenier ; **Perpignan** : Brun, Morat ; **Poitiers** : Bégnard, Labouygue ; **Rabat** : Céré ; **Reims** : Michaud ; **Rennes** : Béhon, Larcher, Plihon ; **Roanne** : Lauxerois ; **Roubaix** : Bonnehon ; **Rouen** : Lepouzé, Lestringant, Van Moé ; **Saïgon** : Portail ; **Saint-Denis (Réunion)** : Daude ; **Saint-Etienne** : Dubouchet, Font, Plaine, Vernay ; **Saint-Quentin** : Nougarède et Lestrat ; **Strasbourg** : Berger-Levrault. La Mésange ; **Tananarive** : Paoli ; **Toulon** : Guillemin, Rebufa, Montbarbon, Trinchero ; **Toulouse** : Didier, Labadie, Privat, Richard, Sistac ; **Tours** : Debien, Maillocheau, Iridon ; **Tunis** : Librairie "Jehanne d'Arc", Namura, Saliba ; **Valence-sur-Rhône** : Rey ; **Versailles** : Mercier, Némitz ; **Vichy** : Les Beaux Livres.

ÉTRANGER

Amsterdam : Scheltema et Holkema's ; **Athènes** : Kauffmann ; **Bruxelles** : Dechenne, Éditions universelles, Office de publicité ; **Bologne** : Zanichelli ; **Cap Haïtien** : L. Ed. Magny, Agent général pour Haïti ; **Genève** : Naville, Agent général pour la Suisse ; **Lausanne** : Payot, Rouge ; **Le Caire** : James Cattan, Agent général pour l'Égypte, Librairie du Papyrus : **Montréal** : Pony : **Oxford** : B. H. Blackewell ; **Padoue** : Granotti ; **Rome** : Bocca, Signorelli, Agence du livre français ; **Turin** : Lattès ; **Utrecht** : Van Rossum.

Imprimé en France. — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, bd Voltaire, Paris (XIe)
Dépôt légal n° 345 - 1er trimestre 1949 - Editeur n° 1

Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon
L'Administrateur-adjoint Georges Finaud